MÉMOIRES D'UN PARISIEN

(PREMIÈRE PÉRIODE)

ŒUVRES DE GEORGES DUVAL

ÉTUDES SUR SHAKESPEARE

La Vie véridique de Shakespeare . . . . 1 vol.
Londres au temps de Shakespeare . . . . 1 —
L'Œuvre shakespearienne. (Son histoire.) (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) . . . . . 1 —

TRADUCTIONS

Théâtre complet de Shakespeare, avec de nombreuses préfaces et annotations. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . 8 vol.
Le Marchand de Venise. Illustré par Sir James D. Linton . . . . 1 —
Hamlet. Illustré par W.-G. Simmonds. . . . . . . 1 —
Théâtre complet de Bulver Lytton . . . . 1 —
Théâtre complet de Sheridan . . . . 1 —

CRITIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Dictionnaire des métaphores de Victor Hugo . 1 vol.
Histoire de la Littérature révolutionnaire . . . 1 —
La Galerie du Palais-Royal . . . . 1 —
Terpsichore . . . . 1 —
Artistes et Cabotins . . . . 1 —
L'Année théâtrale . . . . 3 —

HISTOIRE

Histoire de la Guillotine . . . . 1 vol.
Napoléon III . . . . 1 —
Les Chambres comiques . . . . 1 —

POESIES

Vers à Suzon . . . . 1 vol.
Laurette . . . . 1 —
Les Colères du fleuve . . . . 1 —

BIOGRAPHIES

Frédérick Lemaître . . . . 1 vol.
Virginie Déjazet . . . . 1 —

ROMANS

Chasteté . . . . 1 vol.
Les Petites Abraham . . . . 1 —
Un Amour sous la Révolution. . . . . . 1 —
La Morte galante . . . . 1 —
Le Miracle de l'abbé Dulac . . . . . . 1 —
Vauluisant et Bouleau . . . . 1 —
Le Premier Amant . . . . 1 —
Les Orphelins d'Amsterdam. . . . . . 1 —
Vieille Histoire. . . . . 1 —
Paris qui Rit. . . . . 1 —
L'Homme à la plume noire . . . . . . 1 —
Une Virginité. . . . . 1 —
Fils de Loup . . . . 1 —
Un Coup de fusil. . . . . 1 —
Le Quartier Pigalle . . . . 1 —
La Prétentaine. . . . . 1 —
Le Tonnelier. . . . . 1 —
Honneur pour Honneur. . . . . 1 —
Rabastens . . . . 1 —
Master Punch. . . . . 1 —
Napoléon . . . . 1 —
Le Roi Joachim . . . . 1 —
Les Pavillons-Noirs. . . . . 1 —
Le Roi d'Israël. . . . . 1 —
Paris mystérieux . . . . 1 —
Un Ménage d'Artiste. . . . . 1 —

THÉATRE

Madame Mascarille. — Les Jeunes. — Aux Quatre-Coins. — Le Petit Bleu. — Faublas. — Voltaire chez Houdon. — Le Tour du Monde en 80 minutes. — La Bagasse. — Coquin de Printemps! — La Tentation de Saint Antoine. — Le Hanneton d'Héloïse. — Les Voltigeurs de la 32e. — Mamz'elle Crénom! — Le Mariage avant la lettre. — La Belle au Bois-Dormant. — Tout Paris. — La Pie au nid. — Mignonnette. — Adieu Cocottes! — Les P'tites Michu. — Le Remplaçant. — Le Voyage autour du Code. — Véronique. — Gil Blas. — Le Coup de fouet. — Les Dragons de l'Impératrice. — Dix minutes d'arrêt. — L'article 301. — Le Chant du cygne. — Mr. Pickwick.

Il a été tiré, de cet ouvrage,

dix exemplaires sur papier de Hollande,

tous numérotés et paraphés par l'Éditeur.

GEORGES DUVAL

Mémoires d'un Parisien

— PREMIÈRE PÉRIODE —



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26


LIBRARY
DEC 22 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

JE DÉDIE

LA PREMIÈRE PÉRIODE DE CES MÉMOIRES

A

PARIS

dont, je l'espère, les cloches qui tintèrent à mon baptême sonneront mon enterrement.

Je la dédie à son ciel et à son pavé, à son fleuve et à ses égouts, à ses avenues et à ses faubourgs, à ses palais et à ses bouges, à ses grands seigneurs et à ses artisans.

Je la dédie encore et surtout à toutes les parisiennes, fidèles ou volages, qui m'ont procuré la joie de les aimer!

G. D.

MÉMOIRES D'UN PARISIEN

CHAPITRE PREMIER

Ferdinand Dugué. — Le boulevard du crime. — Paul de Kock. — Histoire du concierge de Paul de Kock. — Adolphe d'Ennery. — Mme Desgrange. — Anicet Bourgeois et Théophile Gautier. — Louis Enault. — Le café de la Porte-Saint-Martin. Quelques gloires du boulevard. — Brindeau et Victor Koning. — Bocage et Paul Barani. — Frédérick Lemaître. — Desrieux.

Si, avec le recul des années, je consulte l'horizon de ma prime jeunesse, j'y vois se dresser la silhouette d'un homme qui, heureusement, vit encore et que j'aime profondément. Il est grand, beau, très beau. Sur sa tête un peu chauve, encadrée d'une barbe taillée à la Shakespeare, repose un chapeau haute forme, aux larges ailes, penché sur le côté, à l'artiste. Son corps se dessine sous les plis d'un macfarlane noir, à la boutonnière duquel s'attache un ruban rouge, lequel, pourquoi? ne s'est jamais arrondi. Près de lui, assise devant un piano, sa compagne, merveilleusement jolie, parcourt de ses doigts fuselés un clavier auquel l'accoutuma le grand Hertz et chante d'une voix si souple et si claire qu'un jour

(j'y étais) elle stupéfia Mlle Miolan, bientôt Mme Carvalho. Dans la pénombre, deux fillettes, sur la limite séparant l'enfant avec ses grâces de la femme avec ses charmes : Berthe et Marie. Hélas! J'ai vu mourir Marie, la plus jeune, devenue Mme Egbert Abadie. En 1909, j'accomplis un pèlerinage au château de Mainvilliers, où elle rendit à Dieu ce qu'il lui donna de séduction et de bonté. Dans le silence d'un grand parc abandonné, je parlai d'elle avec le jardinier. Il m'autorisa à couper des lilas encadrant la fenêtre par où s'envola l'âme de la disparue. L'autre jour j'accompagnais la mère au cimetière et, bien qu'elle comptât quatre-vingt-deux ans, il me sembla, comme à tous, qu'on se pressait un peu au Paradis. Dugué, l'époux, le vieux camarade, était là. Ses quatre-vingt-seize ans dénudent tout à fait son front, blanchissent sa barbe, creusent les rides, mais le conservent droit sous le chapeau de forme immuable et le mac-farlane traditionnel. Il montre une douleur héroïque. Comme les fossoyeurs — nous leur en sûmes gré — cherchent à lui éviter l'horrible spectacle d'une descente de cercueil, il les écarte d'un geste brusque, autoritaire, contemple longuement ce qui reste de soixante quatre années de bonheur conjugal et crie à la chère dépouille un : « A bientôt ! » qui, si l'âme est immortelle, dut, un instant, secouer la morte. Et quand je quittai le cimetière avec le pauvre veuf, je regardai autour de moi ce qui restait de tant d'affections. Je reconnus Gabriel Morris, l'époux de Berthe, l'aînée des demoiselles Dugué, aujourd'hui grand'mère et, parmi ses gendres, mon excellent ami le peintre Gueldry. Et aussi la fille de Marie, divorcée du fils de Claude

Vignon, dont le beau-père fut Rouvier. Et jamais je ne me rendis mieux compte de ce que la faulx de la Mort peut abattre d'illusions et moissonner de souvenirs.

Pour la jeune génération, Ferdinand Dugué n'évoque que des succès lointains. Elle sourit aux titres des *Pirates de la Savane*, de *Salvator Rosa*, de *La Fille des Chiffonniers*, de *Benvenuto Cellini*, *La Bouquetière des Innocents*, etc., etc., car le bagage est énorme... Elle se révolterait, peut-être, si je lui disais qu'en rendant compte de *La Misère*, Théophile Gautier traita Ferdinand Dugué de « poète distingué », « d'esprit sérieux ». Aux aînés, il rappelle le boulevard du Crime, trop joliment raconté par Georges Cain, pour que j'y revienne. Il ressuscite Alexandre Dumas, d'Ennery, Anicet Bourgeois, Victor Séjour, Auguste Maquet, les frères Cogniard, Hector Crémieux, Siraudin, Clairville, Adolphe Jaime, Hervé, Deburau, Victorien Sardou, Théodore Barrière, Decourcelle, Lambert Thiboust, etc., etc., pour ne parler que de ceux que j'ai connus. Et aussi tant d'artistes dont le public faisait des idoles, car le comédien, au lieu de se prodiguer comme aujourd'hui par le monde, de perdre son prestige en se prêtant à toutes les indiscrétions et à tous les contacts, vivait à part, auréolé d'une étrangeté particulière, tels les Mélingue, les Dumaine, les Taillade, les Paulin Ménier, les Laferrière, les Maurice Coste, les Parade, les Laurent, les Deshayes, les Charles Pérey, les Lacressonnière, les Milher, Mmes Viardot, Cabel, Marie Sasse, Carvalho, Marie Laurent, Guyon (décidément la liste en serait trop longue) et enfin, saluez! Frédérick Lemaitre et Déjazet!

Pour moi, voilà pourquoi j'y insiste, Ferdinand Dugué est l'initiateur aux secrets des coulisses, à la connaissance des auteurs en vogue et des artistes en renom.

J'avais à peine neuf ans quand, un jour qu'il me conduisait par la main, il me montra un vieillard coiffé d'une calotte, emmitouflé dans une robe de chambre à ramages, les bras sur l'appui d'une fenêtre située au second étage de la maison flanquée à droite du théâtre de la Porte-Saint-Martin : Paul de Kock.

— Regarde, me dit-il, du rire vivant!

Paul de Kock n'éveillait en moi que des idées confuses, et si son nom avait frappé mes oreilles, il faut probablement en accuser la femme de chambre de ma mère. Je me sentis conquis par la bienveillance du bonhomme, qui criait :

— Montez donc, Dugué!

Nous montâmes. Paul de Kock m'assit sur une chaise et « pour que je demeurasse tranquille » me mit entre les mains des *Voyages illustrés*. On y voyait — je m'en souviens — un troupeau de vaches marines armées de crocs énormes, gravées sur une page qu'il fallait replier en trois pour qu'elle rentrât dans le volume. Absorbé par ces monstres qui me rappellent en ce moment les crocodiles de Copperfield, je n'entendis pas les paroles qu'échangèrent Dugué et de Kock, mais j'en conserve le bruit. La conversation épuisée, l'auteur de *La laitière de Montfermeil* me dit :

— Si tu travailles bien, je te raconterai un jour l'histoire de mon concierge.

Elle me fut contée plus tard par les Beauvallet qui répétaient à Déjazet un vaudeville intitulé : *Les*

Femmes de Paul de Kock. Le susdit concierge était un ancien sergent de la garde impériale, lequel, surprenant sa femme en conversation criminelle avec le cuisinier de M. de Villèle, prévint le délinquant qu'il ne lui restituerait pas son pantalon avant qu'il n'eût crié : « Vive l'Empereur ! »

J'ignore si je travaillai bien, mais je doute qu'à neuf ans, j'eusse considéré l'anecdote comme une récompense.

C'est encore chez Dugué que je rencontrai pour la première fois Adolphe d'Ennery. Je n'oublierai jamais mon émotion d'enfant. D'Ennery représentait la gloire du boulevard dans tout son éclat, quelque chose comme le Jupiter du mélodrame. Je demeurai stupéfait que le héros olympien fût rapetissé à la taille commune des hommes. Quelques années après j'éprouvai un autre étonnement, celui de constater qu'il n'attaquait jamais une question dont on pût tirer quelque enseignement. En revanche, il jouait du mot avec une virtuosité surprenante, le décochant sur les contemporains gêneurs sans jamais manquer le but. On a collectionné ses boutades.

Quel malheur que sa prodigieuse imagination dramatique, desservie par le style, soit condamnée au néant des idées mal écrites!

Tandis que d'Ennery vidait son carquois, au fond du salon, silencieuse, les yeux constamment baissés sur une tapisserie, travaillait une dame dont l'application pénélopienne intriguait les nouveaux venus. Elle écoutait le maître, sans relever la tête, osant à peine souligner le trait d'un sourire. On l'appelait Mme Desgrange. La jolie muette, car elle ne manquait pas

d'attraits, s'entêtait à fleurir de laines son indispensable trame afin de dissimuler un strabisme inquiétant pour les uns, excitant pour les autres. Il paraît que son apparente soumission prenait sa revanche dans l'intimité du dramaturge qui subissait sa loi rigoureuse. Les anciens, ne possédant pas d'horloges, les remplaçaient par des machines vivantes criant l'heure après consultation de la clepsydre ou du cadran solaire. Il existait même à Rome des gens dont le sacerdoce consistait à prévenir de la fuite du temps Jupiter Capitolin. Chaque matin Mme Desgrange remplissait cette fonction auprès de d'Ennery qui ne se serait pas avisé d'une révolte ou même d'une observation. Tous deux y gagnaient d'ailleurs. D'Ennery avançait une besogne effroyablement multiple, puisqu'il fournissait tous les théâtres du boulevard, et Mme Desgrange jouissait plus tôt d'une liberté dont la légende affirme qu'elle usait volontiers. Passionnée collectionneuse de magots chinois, les Parisiens ne lui faisaient pas horreur. Un jour, d'Ennery, qui lui donna son nom, se départit de sa patience au point de se montrer autoritaire. Elle lui lança un qualificatif cher à Molière.

— Oh ! répondit-il, avec ce sourire d'une incomparable finesse que n'oublient pas ceux qui l'ont connu, plus maintenant!

Son seul tort fut, peut-être, pour se venger de sa femme, d'attendre qu'elle eût des cheveux blancs.

La vie patriarcale de Dugué écartait de chez lui beaucoup d'artistes qui l'aimaient sans vouloir se plier aux sévères exigences de celui qu'au ministère de l'Instruction publique on appelait : « le pasteur des

bonnes mœurs ». Je me souviens pourtant encore d'Anicet Bourgeois, dont la caractéristique était une implacable rancune contre Théophile Gautier qui s'entêtait à lui contester le plus petit mérite littéraire. Vingt années auparavant, Gautier ayant gentiment plaisanté un *D'jenguiz Khan* (le diable soit des mots chinois!) lequel n'était, paraît-il, que Gengis-Khan barbarisé, Anicet lui en gardait une haine encore si vivace que, durant toute une soirée, je l'entendis déblatérer contre « les suppôts du romantisme. » Ferdinand Dugué, qui entretenait le culte de Victor Hugo, accabla l'auteur des *Pilules du Diable*, et ce jour-là, j'assistai à la déroute d'un mauvais classique.

J'aperçois encore Louis Enault, petit, maigre, pétulant, gai et quelquefois spirituel. Le reste s'efface dans le lointain...

Poussé par l'irrésistible besoin de voir de près les célébrités du boulevard, Ferdinand Dugué, sans qu'il s'en doutât, me fut une recommandation auprès d'elles. Je ne perdais pas une occasion d'aller en cachette au Café de la Porte-Saint-Martin — où il ne mettait jamais les pieds — sous prétexte de l'y trouver, et de me faufiler au milieu des habitués. Ma jeunesse les amusait et mon aplomb les rendait indulgents. Dans ce café où l'on accédait par cinq marches au haut desquelles trônait une reproduction du Voltaire de Houdon, se réunissaient toutes les après-midi les gloires de la scène boulevardière.

Mélingue, déjà avancé, y tenait le sceptre du talent et du succès. Ce diable d'homme, artiste jusqu'au bout des ongles, puisque, outre ses immenses quali-

tés de comédien, il peignait comme on l'a vu peindre dans *Salvator Rosa* et sculptait comme on l'a vu sculpter dans *Benvenuto Cellini*, procédait par magnifiques envolées. Soulignant chacune de ses paroles d'un geste que semblait toujours envelopper la magnificence d'un costume, lançant des éclairs par des yeux pétillant d'expression et de vie, avançant la mâchoire inférieure comme ces condottieri que l'on retrouve dans les primitifs italiens, mâchoire dont les dents eussent rivalisé avec celles de Cynégire, il discutait le drame de la veille, vantait celui du lendemain, puis, d'un bond, passait du théâtre aux expositions, aux musées, à la littérature, conquérant son auditoire, comme, quelques instants après, il conquerra son public, et se retirant sur une terminaison si merveilleusement improvisée qu'on le cherchait encore quand il avait disparu.

Dans cet auditoire je retrouve Lacressonnière, impeccable de tenue ; Dumaine, beau comme l'antique, de cette beauté qui troubla tant de bourgeoises quand il joua, presque nu, avec Périga sans voiles, le *Paradis Perdu ;* Maurice Coste, sans cesse Bonaparte ; Charles Peray, Alexandre qui, plus tard, devait me jouer un rôle dans *Coquin de Printemps ! ;* Paulin Ménier, reconnaissable à son chapeau à reflets, son paletot court sous le collet duquel s'envolait un éternel foulard, son pantalon rayé, ses bottes irréprochables, et ses gants qu'il tenait de la main gauche, le coude à hauteur des hanches, tandis que de la dextre il faisait siffler son stick ; Clarence, Castellano dont la voix sifflante étourdissait les grisettes du Paradis ; Omer, toujours digne, ce qui lui valait le sur-

nom d'Omer-Pacha ; Machanette qui, malgré la négligence de son extérieur, s'avisa de séduire la caissière du Café de Foy, sous le titre de comte Joubert, nom qu'il portait dans *Les Pauvres de Paris*. Machanette qui devait plus tard remplir le rôle d'un bourgmestre dans *La Famille des Gueux*, les débuts au théâtre de Jules Claretie. J'en passe et des meilleurs pour arriver à un petit incident que je sais inédit.

Parmi les assidus du Café de la Porte-Saint-Martin, figurait Brindeau que nombre de mes lecteurs ont pu connaître. Brindeau, volontiers batailleur, endurait mal la critique et menaçait volontiers ses détracteurs d'une correction que, d'ailleurs, il n'administrait jamais. Une fois pourtant, la mauvaise humeur l'emporta. La veille, dans un petit journal dramatique, un jeune homme s'était permis une observation malveillante et, paraît-il, imméritée. Le lendemain, notre Aristarque commit l'imprudence de venir au susdit café recueillir des compliments. Tandis que j'écris, le portrait de la victime se profile devant moi. Elle est de petite taille, un peu bouffie, frisée, légèrement barbue, correctement habillée. Brindeau l'aperçoit et vient à elle.

— Monsieur, vous vous êtes permis à mon égard des plaisanteries d'un goût répugnant, et vous allez m'en demander pardon !

— Monsieur ! s'écrie la victime devenue pâle et tremblante, on ne fait pas d'excuses dans mon journal.

— Alors ce n'est pas du journaliste que j'en réclamerai, mais du jeune polisson qui, pendant une année, est venu m'importuner dans ma loge pour me vendre du fard de pacotille !

La victime n'a pas le temps d'ajouter un mot. Brindeau la prend dans ses bras, l'enlève, lui fait faire deux tours, et la fourre sous la banquette, aux applaudissements des consommateurs.

La victime s'en releva. Je la rencontrai depuis sous les traits d'un Parisien aimable, d'un journaliste suivant son chemin par des sentiers plus fleuris, d'un directeur heureux. Elle s'appelait Victor Koning.

Une quinzaine d'années plus tard, je me retrouvai au Café de la Porte-Saint-Martin dans des conditions que nul d'entre nous n'eût jamais soupçonnées. On était au 18 mars 1871. Au lieu de commenter le dernier succès de Mélingue et le dernier cri de Mme Marie Laurent, on s'occupait de l'Assemblée Nationale qui, les préliminaires de la paix ratifiés, siégeait à Versailles ; du pouvoir exécutif luttant contre les difficultés de la situation ; de la faction anarchiste dont les canons avaient été enlevés le matin par les troupes régulières ; des bataillons de Montmartre et de Belleville qui, profitant de la lenteur des Versaillais obligés de traverser Paris avec deux cent cinquante attelages, se préparaient à une revanche ; de la captivité des généraux Lecomte et Clément Thomas. Tout à coup nous entendons un bruit de foule. Nous sortons et apercevons, à la hauteur du faubourg Saint-Martin, une civière sur laquelle est un cadavre. Le convoi funèbre s'approche. Le corps est celui du patron du café qui, poussé par la curiosité jusqu'à la place Vendôme, a été frappé d'une balle en pleine poitrine. Les porteurs grimpent les marches, et l'on ferme.

Si, à cette époque, les cafés s'étendant de la Porte-Saint-Martin au boulevard des Filles-du-Calvaire, servaient principalement de lieux de réunion aux comédiens, il ne faudrait pas croire que tous en fussent des assidus. Certains d'entre eux s'y refusaient. Frédéric Febvre, qui débuta à l'Ambigu dans *La Maison du Pont Notre-Dame*, professait une sobriété exemplaire. Bocage estimait sa dignité incompatible avec la fréquentation des estaminets. Il s'en ouvrit plus tard à moi dans des conditions amusantes.

Il s'était pris d'amitié pour un jeune homme nommé Urbain qui, voulant faire du théâtre, profitait de ses leçons. Quelles leçons !

— Mon ami, lui disait Bocage, le secret du talent consiste à croire que c'est arrivé. Donc, en scène, chaque fois que vous vous trouverez en face d'un rival, persuadez-vous que ce rival est vraiment une crapule, et l'insultez à voix basse. L'insulte *en dedans*, donnera un ton naturel et justifié à celle *du dehors*.

Urbain est désigné par le directeur du théâtre de Belleville, pour débuter dans le personnage de Ben-Lail du *Fils de la Nuit*, créé par Fechter. Bocage l'entreprend, et pour que son protégé ne s'écarte pas de ses recommandations, lui commente son rôle. Voici un passage amplifié par Bocage. Il s'agit d'une tirade adressée à un grand seigneur muet et conséquemment représenté par un figurant. Les passages soulignés sont ceux que, d'après les indications de son maître, le malheureux Urbain devait prononcer *en dedans*.

— Oui, bonnes gens, oui. (*Montrant le seigneur*.)

Cette saloperie, je l'ai vue qui ne trichait pas au jeu, non, mais qui aidait adroitement la fortune à se mettre de son côté... *Oh ! lui sauter à la gorge et l'étrangler !...* Je l'ai vue fourrer adroitement les mains dans les poches de ses voisins et se mordre les doigts de ce qu'elles étaient vides !... *Il n'y a donc plus de gendarmes pour empoigner de telles abjections !...* J'ai vu des hommes ingambes se métamorphoser en culs-de-jatte... *Que je t'y donnerais bien mon pied !...* De beaux seigneurs, comme celui-ci, tenant comptoir d'amour... *Ignoble vadrouille !* Tout cela vous est égal, c'est votre affaire !... (*Bien sous le nez*). ***Mais je te ferai la tienne !***

L'homme du peuple qui, lui aussi débutait, supporta durant les répétitions les *ajoutes* de Bocage. Mais le jour de la première, quand il se vit insulter *en dedans* devant une nombreuse assistance, le sang lui montant à la tête, il eut le tort de s'oublier au point de tomber à bras raccourcis sur Urbain Benlail et de lui administrer une formidable volée. Scandale. On baisse le rideau. On rend l'argent.

Urbain, déconfit, osa s'en prendre aux superfétations de son maître.

— Monsieur, répliqua Bocage, il fallait que cet homme fût abominablement saoûl pour ne pas comprendre la véritable intention de mes mots. Croyez-en un artiste qui ne va jamais au café !

Urbain renonça au métier de comédien. Il eut raison. Quelques années après, déjà célèbre par sa chanson des *Pompiers de Nanterre*, il venait me demander de guider ses premiers pas dans le journalisme, puis, revenant au théâtre en qualité d'auteur, donnait à

l'Athénée de Montrouge *Le Cabinet Piperlin*, qui fut le commencement de sa vogue ; aux Folies-Dramatiques, *Les Bourgeois de Calais*, mis en musique par André Messager, etc., etc. De Paul Urbain il avait fait Paul Burani. Son admiration pour Bocage avait été remplacée par une autre pour Clairville. Il est mort aveugle, regretté de tous.

Frédérick non plus ne fréquentait pas les cafés. Quand il ne se grisait pas *Au Banquet d'Anacréon*, il s'étourdissait dans sa loge, ou se pochardait chez les marchands de vin. Je fus plus tard — j'y reviendrai — son historiographe. Il me contait son histoire dans un appartement de la rue de Bondy que Cantin lui loua afin qu'il mourût abrité (on ignore tout le bien qu'a fait sournoisement Cantin), il me la contait aussi bien que le lui permettait un incurable ulcère à la langue, quand, faisant allusion à sa passion pour la bouteille :

— Ce n'était pas par fierté que je m'abstenais des cafés où fréquentaient mes camarades. Il me semblait peu distingué d'y demander du vin !

Cela me rappelle Desrieux, l'exquis artiste du Vaudeville, le second époux de la très regrettée et très respectable Marie Laurent. Privé par cette dernière de la liberté d'aller au café (la chère femme en connaissait les suites), emprisonné chez lui quand son service ne l'appelait pas au dehors, il se faisait monter des bouteilles dans un corbillon, avec la complicité du patron du Café de Malte. Le jeu amusait les passants, défrayait les chroniques. La soif l'emportait... Elle l'a emporté !

CHAPITRE II

La pension Landry. — Charles Masset. — Le violon de Blondel. — Au lycée de Versailles. — Je danse avec l'impératrice. — La visite du prince impérial. — Mon évasion. — Clapisson. — Une soirée au Conservatoire. — Au lycée Saint-Louis. — Raoul Rigault. — Alphonse Humbert. — Musette. — Je conspire. — Georges Monval. — Alceste et Pyrrhus.

Mon éducation ne s'est pas faite spécialement au Café de la Porte-Saint-Martin.

Je commençai mes études à la pension Landry, située alors au coin de la rue Chaptal et de la rue Blanche et dirigée par deux ex-polytechniciens, anciens condisciples du premier des Lapparent qui laissa de si beaux souvenirs dans le monde scientifique. Je m'y liai d'une amitié qui dure encore avec Charles Masset, que je retrouvai ensuite pensionnaire de la Comédie-Française, baryton à la Gaîté, co-directeur du Théâtre Sarah Bernhardt, alors Théâtre Historique, puis directeur du Gymnase avec Émile Abraham. Il est le fils du célèbre Masset qui fit les beaux jours de l'Opéra-Comique, avec Mocker, Marié, Roger, Couderc, Mme Damoreau, Jenny Colon

et Mme Borghèse. Je salue en passant le père Masset, comme on l'appelait au Conservatoire, mort très âgé, entouré d'amitiés et couvert de gloire. Les bons moments que je lui ai dus, quand il jouait de ce même violon dont il s'était servi pour le rôle de Blondel, quand il consentait à nous fredonner les airs de son répertoire, lorsqu'il multipliait les anecdotes que lui fournissait une longue carrière!

A la pension Landry mon séjour dura peu. On y jouissait d'une liberté inquiétante pour les familles. Mon père lui préféra le lycée de Versailles où il avait été élevé ainsi que mon oncle dont je vois encore le nom inscrit entre deux branches de laurier, sur les murs du réfectoire. Hommage réservé aux prix d'honneur.

J'y restai deux années, les seules douloureuses de ma vie, l'internat me pesant au point de passer mes jours à pleurer et mes nuits à méditer des projets d'évasion. Notre proviseur se personnifiait pourtant sous les traits d'un homme aimable et bienveillant. Je lui dus l'honneur de danser avec l'impératrice et de réciter un discours — en vers, s'il vous plaît — au prince impérial.

Le susdit proviseur, M. Barie, était frère d'une des dames d'honneur de l'Impératrice Eugénie. Un jour, à propos de l'anniversaire du prince, l'Impératrice manifesta le désir de présider une fête par elle offerte aux lycées de Paris et de Versailles. On réserva, pour la circonstance, le jardin des Tuileries « aux invités de la cour », après y avoir construit une série de kiosques à friandises. La fête commencée, je me promenais avec mon voisin d'étude, le fils du général Froissard, lorsque l'impératrice s'approcha de mon

condisciple pour lui adresser des paroles de bienvenue. Elle rayonnait alors de toute sa majestueuse beauté, il s'en échappait un charme si pénétrant qu'il opérait même sur des enfants de notre âge. Froissard demeurait interdit, je restais cloué au sol, quand Sa Majesté lui demanda de vouloir bien danser avec elle. Froissard s'excusa de son incompétence et me désigna, bien que rien ne me recommandât pour une fonction aussi impressionnante et délicate. L'impératrice ne me laissant pas le temps de répondre, m'entraîna. Comment remplis-je le rôle de favori de la reine? je me le demande. Je me souviens seulement que mon bras n'osait pas effleurer sa taille et que mon orgueil s'attiédissait de la crainte de marcher sur les pieds de ma danseuse. Je ne suis pas le seul auquel elle octroya cette faveur, je n'en tire donc qu'une gloire passagère.

Quelques mois après, M. Barie nous annonça que le prince impérial honorerait le lycée de sa visite. Chaque classe devait réciter un compliment, même celle des petits, dont j'étais. On chargea de la besogne le premier de ma section. Il se déroba pour raison politique. Je laisse à deviner la stupéfaction du proviseur en face d'un pareil refus catégoriquement opposé par un gamin de douze ou treize ans. En quelques secondes, la nouvelle se répandant, tout le collège la commenta.

M. Barie ne chassa pas le dissident, il faut lui rendre cette justice. Ajoutons que notre jeune républicain fit son chemin. Nous le retrouverons plus tard. Il s'appelait Raoul Rigault.

A défaut de Rigault, j'acceptai la besogne. Je ris-

quai une ode avec cette confiance qui caractérise les innocents. Le jeune prince, droit dans son costume de grenadier, voulut bien l'écouter, et me remercia par une poignée de main. Telle est la seule marque de sympathie dont m'aient gratifié les gens au pouvoir. Il est vrai que je n'en sollicitai jamais d'autres.

Malgré ces deux témoignages d'une impératrice et d'un prince, le lycée de Versailles n'en demeurait pas moins une prison. Je m'en échappai une première fois. Sur l'insistance de mon père, on consentit à me reprendre. C'était à recommencer. Je n'y faillis point, dans les circonstances que voici.

Outre Raoul Rigault, j'avais un second camarade, lequel également insoumis aux exigences de l'internat et troublé par ma première escapade, rêvait de conquérir sa liberté. Il s'appelait Clapisson, et était le fils du compositeur Clapisson, l'auteur de la *Fanchonnette*, la *Perruche*, et tant d'autres opéras-comiques, sans compter la romance des *Vingt sous de Périnette* que chantaient nos sœurs. Le fils Clapisson s'ouvre à moi. Je l'écoute avec transport. Nous préparons un plan d'évasion. Le voici dans toute sa simplicité : à neuf heures du soir escalader le mur du collège, acheter pour la route une cinquantaine de boîtes d'allumettes, sortir de la barrière, suivre Fosse-Repose, traverser Ville-d'Avray, Saint-Cloud, Suresnes, Boulogne, gagner Paris et aller se jeter aux pieds soit de son père, soit du mien, selon que le sort en déciderait. Il faut dire que le chemin de fer nous était interdit, nos uniformes en défendaient l'accès sans *exeat*.

Nous voilà en route par une nuit d'hiver bientôt compliquée d'une pluie torrentielle rendant nos allumettes superflues. A minuit nous atteignons la barrière de l'Étoile. On tire à pile ou face le nom du paternel auquel sera réservé la surprise. Le sort désigne le père de Clapisson. J'éprouve un soulagement et nous prenons le chemin du faubourg Poissonnière.

Clapisson dirigeait alors le Conservatoire. O surprise! Le bâtiment où s'agitent tant de destinées artistiques, étincelle de mille feux, comme la Venise d'*Haydée*. Devant la porte s'alignent des voitures. Il y a grande réception. Nous mourons de fatigue et de faim, nos vêtements sont trempés et nos souliers couverts de boue.

— Bah! s'écrie le fils Clapisson, après quelques minutes d'hésitation, chez papa la pitié l'emportera sur la colère.

Et nous entrons.

Je n'insiste pas sur l'étonnement des invités à la vue de deux vagabonds ruisselants. Nous traversâmes un premier salon, d'autant plus facilement que les habits noirs et les robes de bal s'écartaient prudemment à notre passage, et nous arrivons devant le père Clapisson. Ce que nous lui dîmes, je n'en sais rien. Ce qu'il nous répondit, je l'ignorerai toujours. Je n'ai gardé que le souvenir de deux claques si prestement appliquées que nous vîmes cent fois plus de chandelles que notre corrigeur n'en avait fait allumer. Mon complice tourne sur lui-même et tombe dans les bras du ténor Duprez. Je me retrouve dans ceux de M. de Saint-Georges.

O cher monsieur Clapisson! Ame tendre dont les héroïnes préféraient infailliblement aux rubans « un bleuet cueilli dans l'herbe »! Musicien aux proportions si étroites que Janin vous accusait de réaliser des économies sur le papier à musique! Paisible collectionneur de sifflets, plus par originalité que prévoyance, puisque vous n'eûtes jamais à les redouter! Je ne vous en veux pas! Peut-être empiétiez-vous sur vos droits de père de famille en comprenant dans la distribution de vos sévérités un moutard qui vous était étranger. Je vous le pardonne! On se crée des relations comme on peut, surtout à l'âge que je portais. De ce jour-là datèrent les nôtres, car vous ne tardâtes pas à pardonner aux deux réfractaires et je dus à un moment de vivacité la satisfaction d'obtenir mes entrées au Conservatoire.

En 1865, un an avant sa mort, je dînais chez le père Clapisson. La conversation fut mise sur cette nuit historique :

— Maintenant, me dit-il, je puis vous avouer pourquoi je me suis montré si vif. Montjauze venait de chanter comme un cochon!

C'est ainsi que je dus ma première insulte à la défaillance d'un ténor!

Le fils Clapisson rentra au lycée de Versailles. Récidiviste, on refusa de m'y reprendre. J'espérais que mon indignité me rendrait libre. Elle ne me valut qu'un changement de prison, et quelques jours après, j'entrais au lycée Saint-Louis pour n'en sortir qu'au bout de longues années.

Je devais y retrouver Raoul Rigault. Il avait quitté

le lycée de Versailles où les études étaient faibles, pour Saint-Louis qui préparait à l'École normale. Notre jeune amitié se resserra. Elle dura jusqu'au jour où, dénoncé par son concierge, mon camarade tombait, la tête fracassée par un sous-officier versaillais.

Je n'ai jamais pactisé avec la Commune. Mon amour invétéré de l'ordre a toujours été si profond qu'à l'heure où j'écris je passe — à juste titre — pour un des derniers que ses regrets rendent réactionnaire. On ne m'accusera donc ni d'une amitié aveugle, ni de parti pris politique, si je raconte un Rigault faisant prévoir un exalté, mais pas un criminel. L'histoire, raisonnable en se montrant sévère à son égard, a eu le tort de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, quand elle représente sous les traits d'un monstre de naissance un malheureux d'abord déséquilibré par un besoin d'opposition qu'il tenait de son père, des lectures dangereuses, un idéal faux, et plus tard livré sans défense à ces tourbillons soulevés par le destin, qui vous saisissent, vous enveloppent, vous emportent et vous broient.

Le premier résultat de notre nouvelle amitié de collège fut une présentation mutuelle à nos familles. Le père de Raoul Rigault, ancien sous-préfet de 48, dégommé par le coup d'État, tenait alors la caisse de la maison Christophe, au Pavillon de Hanovre. Il entretenait pour le régime impérial une haine qu'il épanchait soit dans des libelles — ils abondaient alors — soit dans des réunions clandestines dont le choix était facile, malgré le zèle d'une police outrancière, et qu'il prêchait non seulement à Raoul, mais

au jeune frère de ce dernier qui, entre parenthèses, avec un beau geste, s'engagea dans les chasseurs le lendemain du jour où son frère paya sa dette à l'émeute.

Raoul profita des leçons paternelles. A douze ans, enthousiasmé pour leurs héros, il savait l'histoire de toutes les conspirations modernes et passait ses dimanches à lire les journaux républicains de la semaine écoulée, soigneusement collectionnés par le père. Durant les récréations, il pérorait volontiers, soutenu par un pion nommé Chauret, abominable bohème excusant la malpropreté de ses vêtements sous prétexte que chez l'homme « seule compte la majesté du physique », et que j'ai retrouvé depuis garçon de bureau au *Rappel*.

Comme, durant certaines vacances de Pâques, j'avais emmené Raoul chez mon père, aux environs de Neauphle-le-Château, je dus, pendant huit jours que j'aurais si volontiers employés à courir les champs, subir une série de conférences sur le fameux procès Jules Favre qui passionnait Paris. Plus Raoul Rigault avançait en âge, plus son idée fixe se développait. A seize ans, il écrivit un panégyrique de Marat. A dix-sept, il publia dans une revue suisse une étude sur Blanqui, dont il devenait l'apôtre. A dix-neuf, renonçant de concourir pour Normale, il entrait dans la vie courante et se jetait, tête baissée, dans le parti révolutionnaire. Il acquit bientôt au Quartier latin une réputation lui attirant, chaque fois, des démêlés avec la police : réputation justifiée par ses discours, ses articles, la manière dont il chantait :

Amis du pouvoir,
Voulez-vous savoir
Comment Badinguette,
Un jour de goguette,
Devint par hasard
Madame César ?

Et aussi la façon dont il dansait, à Bullier, le « Pas des Sénateurs » consistant à esquisser entre chaque reprise le geste d'un révolutionnaire fusillant un bonapartiste. Hélas ! Ce pas il le dansa bientôt dans la rue et il fallut un revolver pour couper court à sa verve.

Eh bien, dans la vie privée, cet exalté était l'individu le plus doux, le camarade le plus dévoué, le compagnon le plus sûr que l'on puisse imaginer. Ajoutez qu'il possédait une instruction solide, à la fois scientifique et littéraire, car il récitait du Tacite avec la même aisance qu'il résolvait une équation. Je pourrais citer de lui cent traits qui souligneraient l'existence d'un brave garçon au lieu de préparer la vie d'un communard. En voici un qui le peint tout entier.

Après avoir joué son rôle au 31 octobre, — l'histoire est trop connue pour que j'y revienne, — il semblait demeurer à l'écart, et son père, que ses opinions républicaines n'entraînaient pas jusqu'à la Commune, s'en félicitait, quand, un samedi où j'avais été chercher ce dernier au Pavillon de Hanovre, nous voyons, au coin de la rue de la Chaussée-d'Antin qu'occupe aujourd'hui Paillard, coller une affiche annonçant à la population que Rigault exercerait dorénavant les fonctions de délégué à la Préfecture

de police. Le pauvre père devient soudainement pâle, je le sens peser sur mon bras, la terre se dérobant sous lui. Je cours à la Préfecture où je trouve Rigault en exercice. Il s'amusait, je dois l'avouer, à terroriser un jeune prêtre, arrêté sous un prétexte quelconque, en faisant défiler sous ses yeux tous les supplices imaginables. Le prêtre rendu à la liberté, sur ma prière, je raconte à Rigault dans quel état j'ai laissé son père. Il demeure quelques instants immobile, des larmes coulent sous les verres de son binocle, inondent sa barbe en broussailles, puis il se lève, m'embrasse et, se raidissant :

— Si jamais tu racontes que tu m'as vu pleurer, je te fais fusiller !

Raoul Rigault ne fut pas le seul de mes condisciples qui paya son tribut à la politique. Je m'étais lié d'une sincère amitié avec un ancien élève du Lycée de Versailles, venu, lui aussi, achever ses études à Saint-Louis : Alphonse Humbert. Bien qu'il dût se retrouver avec Rigault sur le terrain révolutionnaire, Humbert se montrait plus réservé. Il lui fallut l'apprentissage du Quartier latin, où les esprits étaient montés, pour foncer plus tard sur ce qu'on appelait alors « les sbires du despotisme ». Mais une nuance les différencia toujours. Rigault, absorbé par sa manie des conspirations, manquait de jeunesse. Alphonse Humbert cherchait volontiers à ressusciter la légende déjà vieillie des personnages de Murger. Quand, assis sur la tribune d'une salle publique, son béret rouge sur sa tête chevelue, il avait d'une voix tonitruante interpellé le commissaire de police, excité l'auditoire à la révolte, il aimait à grimper les

cinq étages de son hôtel meublé, à tomber dans les bras d'une brave fille intitulée Musette, à chanter d'autres chansons que la *Marseillaise*. Parfois il les interrompait, si, par exemple, Rigault, Dacosta, le cordonnier Trinquet, Lullier entraient pour le prévenir qu'avant quarante-huit heures le peuple envahirait les Tuileries ; mais, ceux-là partis, Humbert reprenait sa chanson que scandaient joliment les baisers de sa maîtresse.

Par quelles épreuves ils m'ont fait passer !

Cédant à la curiosité, il m'arrivait quelquefois de suivre Rigault et Humbert. Je me revois encore dans un sous-sol, à Charonne. Humbert pérore. Rigault, un poignard à la main, jure de percer le cœur de César. La police arrive et menace d'envahir la salle. Humbert se barricade. Rigault sort deux pistolets d'arçon achetés le soir même chez un brocanteur de la rue Monsieur-le-Prince. L'assistance, pour résister, s'empare de tout ce qui lui tombe sous la main. La police va pénétrer. Ne me sentant aucune parenté avec Brutus, j'avise une trappe et descends dans la cave. Je devais y passer la nuit !

Un autre jour je prends rendez-vous avec eux, place de la Bastille, où s'organise une démonstration populaire. Je passe dans la ceinture de mon pantalon un couteau espagnol, j'empoche deux revolvers, quitte la rue Meslay où j'habitais chez ma grand'mère, et me voilà en route pour démolir un trône. Le long du chemin je fais mon examen de conscience. Mon aversion à l'égard de Bonaparte est-elle vraiment assez profonde pour risquer la prison si l'on m'empoigne armé jusqu'aux dents ? Non. J'entre chez

un concierge de la rue Bérenger et j'y dépose mon yatagan. Il consent à m'en soulager sans explications, ce qui montre l'état mental du moment. Rue Amelot, j'avise un cordonnier travaillant à la lueur de sa lampe. Je m'explique. Évidemment je vais porter un coup terrible à la tyrannie, mais afin d'éviter des complications en cas d'infériorité, je me débarrasserais volontiers de mes pistolets. Il en accepte le dépôt. Me voilà place de la Bastille. Rigault et Humbert se tiennent à l'entrée du boulevard Richard-Lenoir, entourés de partisans qui défient de la voix et du geste la police massée devant la gare du chemin de fer de Vincennes. Aux alentours, un va-et-vient inquiétant d'ouvriers et de mouchards.

— Monte le faubourg Antoine, fait Rigault, et rapporte-nous ce qui s'y passe.

J'obéis. A l'entrée du faubourg je croise un enfant d'une quinzaine d'années soutenu par deux béquilles. Il crie : « Vive la République! » Un sergent de ville, sorti je ne sais d'où, lui asséne un coup de cassetête. L'enfant tombe. Je vois rouge, saute sur le sergent ; bataille. Le peuple prend mon parti, et mon adversaire va succomber sous le nombre, quand la masse noire groupée devant la gare s'avance l'épée à la main. Sauve qui peut! J'enfile avec mille autres victimes de la tradition napoléonienne le boulevard longeant le canal et cours affolé jusqu'au Quartier latin. Le boulevard Saint-Michel est noir de monde. Émile Ollivier conférencie à la Sorbonne et Jules Simon parle au Châtelet. Nous nous perdons dans la foule. Les poursuivants luttent avec les étudiants, la victoire reste à la basoche et je retrouve Raoul

Rigault, debout sur un banc, qui brandit le tricorne d'un sergent de ville, tricorne destiné à enrichir son musée révolutionnaire.

Ce soir-là, ce fut tout le butin de l'opposition.

Combien souvent je me suis rappelé ces détails! Quand j'appris la mort de Rigault; quand je vis partir Humbert pour le bagne; quand, huit ans après, j'assistai à son débarquement à Port-Vendres; quand je le retrouvai président du Conseil municipal, montrant à l'amiral Avellan les beautés de la capitale!

Si ces lignes lui tombent sous les yeux, elles lui rappelleront un passé qui lui coûta cher, des enthousiasmes qui lui valurent les galères, et il constatera peut-être que l'humanité ne mérite ni tant d'efforts, ni tant de maux. Peut-être aussi, remettant en place les hommes et les choses, comprendra-t-il que mon indifférence politique prouvait tout de même un peu de sagesse.

Il ne faudrait pas croire que le lycée Saint-Louis fût exclusivement fréquenté par des révolutionnaires, et que mes amitiés se restreignissent aux futurs membres de la Commune. Parmi mes camarades en existait un autre plus paisible et qui, s'il eut aussi ses moments d'enthousiasme, les dépensa sans y mettre un prix aussi exagéré. J'évoque la physionomie moliéresque de Georges Mondain, dit Monval, mort archiviste retraité de la Comédie-Française.

A sa sortie du collège, Monval songea tout d'abord à écrire pour le théâtre. Je garde dans mes cartons une pièce écrite en collaboration avec lui, intitulée :

Alain Chartier. Le soir, après avoir potassé le droit, nous nous réunissions à la Pépinière, un joli coin disparu du jardin du Luxembourg, et cherchions à raconter scéniquement l'histoire du baiser de la reine Marguerite. Les joyeuses heures passées ensemble sous les lilas des quinconces à travers lesquels se glissaient de temps à autre le parfum des roses et la musique des rimes! le parfum dû à la science horticole du père Joseph, sous-jardinier qui, jaloux de ses fleurs, en décorait pourtant quelquefois nos amantes ; la musique rythmée par Théodore de Banville, solitaire et nocturne improvisateur de vers.

Tout à coup, Monval devient préoccupé. Interrogé, il m'avoue nourrir l'ambition de monter sur la scène, s'y croyant appelé à d'indiscutables succès. La difficulté consistait à obtenir l'autorisation familiale. Son père, colonel d'artillerie en retraite, ancien attaché militaire en Serbie, consentira-t-il jamais à ce que son fils paraisse sur les planches ? Je fus chargé de la démarche et peu s'en fallut que la réception du colonel Mondain ne me rappelât celle du compositeur Clapisson. Monval baissa la tête sans désarmer, fréquenta les directeurs, entretint des relations parmi les artistes, apprit le *Misanthrope* et écrivit à son père que, bravant toute défense, il se décidait à montrer au public du théâtre de la Tour-d'Auvergne comment on devait interpréter Alceste. Le coup fut rude pour le soldat. L'émotion le rendit miséricordieux. Il me pria de prévenir son fils qu'il n'utiliserait pas la force publique, mais qu'il soumettrait sa clémence au talent dont ferait preuve l'enfant prodigue.

Monval débuta. A cette représentation sensationnelle, assistaient Edmond About, Francisque Sarcey, M. Charles Legrand, notre ancien proviseur à Saint-Louis et Prudhon, le futur sociétaire de la Comédie-Française. Monval se montra exécrable ! Je crois même qu'on ne lui permit pas de finir. Un seul spectateur prit plaisir à l'entendre : le colonel, voyant dans cette défaite la fin d'une vocation.

Il se trompait, hélas! Monval, exigeant la revanche, entra dans la troupe de Ballande, l'inventeur des matinées, cabotina en province, et tenta un second début à Paris dans le rôle de Pyrrhus.

J'ai peine à continuer.

Quelques minutes avant le lever du rideau, j'entre dans sa loge et recule épouvanté devant une perruque ardente le faisant ressembler à ces diables qui sortent brusquement d'une boîte.

— Pourquoi cette chevelure rubéfiante ?

— Tous les mêmes ! s'écrie-t-il, en levant les épaules. Lorsque les Molosses révoltés chassèrent Eacide et mirent sur le trône le fils de Néoptolème, Pyrrhus était encore à la mamelle...

— Je ne sais pas...

— N'interrompez pas, murmure l'habilleur, ébloui par tant d'érudition.

— Androclide, poursuit Monval, qui dérobait l'enfant à leurs recherches, l'a dépeint avec des cheveux roux, détail sur lequel insiste Plutarque. Voilà pourquoi, malgré les observations de tous, j'ai décidé de frapper un coup en rompant avec la tradition!

L'argument était sans réplique.

On sonne aux artistes. Monval descend, il entre en

scène. A quelques pas du portant, il s'arrête, considère sa bague, un camée de famille et, la retournant de façon qu'on ne voie plus que l'anneau :

— J'oubliais, s'exclame-t-il, que Pyrrhus était chevalier !

Que son ombre me le pardonne ! A la vue d'un Pyrrhus écarlate, le public sourit. Monval lève les bras pour attester les Dieux, le camée en dedans donne l'illusion d'une main à l'envers. L'assistance éclate. Pyrrhus qui gagna, paraît-il, plus de villes par l'éloquence de Cinéas que par la force des armes, n'ayant pas de Cinéas pour le défendre, bat en retraite, et mon pauvre Monval disparaît, victime de sa probité historique.

Il fit quelques autres apparitions chez Ballande, à l'Odéon, et finit par renoncer à l'art du comédien. A partir de ce jour ce ne fut plus le même homme. Il en voulait d'être mauvais à lui-même et aux autres. Sa renommée justifiée de moliériste, ses curieuses études sur notre grand comique, les éloges mérités qu'elles lui valurent, les satisfactions qu'il trouvait au milieu des archives de la Comédie, ne le consolèrent jamais. Il m'en faisait l'aveu quelques mois avant sa mort, roulant ses pauvres yeux aveugles comme s'il cherchait à revoir des illusions envolées.

CHAPITRE III

L'*Indépendance Dramatique*. — Camille Doucet à l'Académie Française. — Hortense Schneider. — La nudité de Mme Thierret. — Ludovic Halévy. — La librairie démocratique A. Rion. — Blanche Baretti. — Charles Narrey. — Marie Cabel. — Marie Favart. — Alice Ducasse. — J'ouvre les portières.

Tandis que nous étions encore étudiants, je fis avec Monval mes premiers pas dans le journalisme.

Il existait dans l'impasse des Martyrs un journal intitulé L'*Indépendance Dramatique*, dirigé par un nommé Deschamps, qui payait ses rédacteurs avec des billets de premières. La critique y fleurissait libre. Deschamps ne recommandait aucune esthétique ; il se contentait de satisfaire trois haines invétérées contre Casimir Bonjour, Ponsard et Camille Doucet, lesquelles n'effrayaient ni Monval, ni moi. Nous les partagions, ayant eu pour professeur M. Napoléon Theil, qui tint sa place dans l'enseignement, dont le seul défaut consistait à écrire tous les six mois une comédie en vers que deux fois par an lui refusait la Comédie-Française, de nous la lire en nous forçant à l'admirer, mais qui, par compensa-

tion, aussi violemment que Deschamps, s'abreuvait de fiel chaque fois qu'il prononçait le nom des trois susnommés!

A la grande satisfaction du rédacteur en chef de l'*Indépendance Dramatique*, nous arrosâmes cette feuille de chou de diatribes rehaussées de citations nombreuses. Je publiai des extraits de Casimir Bonjour qui me valurent les félicitations des dix-sept abonnés composant notre clientèle :

Quoi! le timbre d'Anvers! Eh! qui diantre m'écrit!
Ah! c'est monsieur Dupré : voyons ce qu'il me dit.

Oui, nous devons, monsieur, aller chez le notaire :
Vous savez qu'il attend depuis au moins deux mois.

Jaloux de mon succès, Monval foudroya Ponsard, s'étonnant qu'un mauvais poète dauphinois eût osé s'asseoir entre Racine et Corneille pour tenir tête à Hugo, alors qu'il ne possédait pour tout bagage qu'un vers demeuré classique :

Elle vécut chez elle et fila de la laine.

Ce qui m'exhorta à me montrer plus sévère encore pour Camille Doucet, lequel, avouons-le, prêtait complaisamment le flanc.

Camille Doucet lut mon article. Par quel hasard? Le destin a ses secrets. Quelques mois après, chargé par une Revue de rendre compte de sa réception à l'Académie Française (1866), je commentai le début de son discours dans lequel, après avoir remercié l'Académie de l'honneur qu'il lui devait, il ajoutait : « Honneur tel à mes yeux que la joie de l'obtenir n'a pas seulement comblé tous mes vœux, mais qu'elle a

ôté à mon cœur satisfait jusqu'à la pensée d'en former d'autres. » L'occasion s'offrait belle d'en conclure qu'il renonçait au théâtre et de l'en féliciter. Le lendemain je reçois une lettre du nouvel académicien. Il me priait de passer chez lui. Je saisis l'occasion. Étonné de ma jeunesse, il me mit à l'aise avec une bienveillance parfaite, me parla d'Alfred de Vigny, s'excusa presque d'occuper son fauteuil et, de sa petite voix grêle que j'entends encore :

— Cher monsieur, Vigny eut une grande désillusion dans son existence. Capitaine à vingt-six ans, il caressait le rêve d'entrer en Espagne. Son régiment fut laissé en garnison à la frontière, et le duc d'Angoulême enleva sans lui le Trocadéro. Si j'ai aujourd'hui la satisfaction d'être Immortel, c'est que l'Empereur, plus soucieux de ses partisans que le duc, n'a pas voulu que je demeurasse en deçà des Pyrénées. Je n'en tire d'autre vanité que d'avoir été poussé par lui.

Il n'en dit pas davantage et je demeurai un peu à court.

Quelques années plus tard, concourant pour un prix de l'Académie avec un ouvrage intitulé : *Histoire de la littérature révolutionnaire*, j'appris que Camille Doucet n'avait rien négligé pour que je l'obtinsse. Je courus l'en remercier. Il corrigeait les épreuves de ses *Œuvres complètes*.

— Asseyez-vous, me dit-il.

Choisissant un feuillet au hasard, il lut :

Enfin ! j'en étais sûr... Girardot et le comte
Vont sortir... Je descends avec eux et remonte.

Si, pendant mon absence, un paysan venait,
Seul, ou bien amené par monsieur Périnet...
— Périnet? — Périnet! — le monsieur qui me quitte.
— Ah! très bien, Périnet... — Je reviens tout de suite.
Qu'il attende un moment... j'ai besoin de le voir;
Avec beaucoup d'égards il faut le recevoir.
Tu comprends? — Certe.

Puis, me tendant le feuillet :

— Je vous le livre.

Je ne le pris pas.

Il me reste encore un souvenir de mon passage à l'*Indépendance Dramatique*.

Deschamps me confie le rendu compte d'une première représentation au Palais-Royal. J'oublie le titre de la pièce. J'occupe le dernier rang de balcon et m'adosse contre une loge où trône Hortense Schneider, accompagnée de ce qu'on appelait alors un gandin. Au fond une grosse dame, s'épanouissant dans ses rires. Schneider laisse tomber son éventail, je le ramasse. Le rideau baisse. Engagé dans le remous des spectateurs gagnant les couloirs, je fais le tour, frappe à la loge de la diva et, le cœur battant, lui remets l'objet. Elle me remercie. Je lui décline ma qualité de critique, elle sourit et me désigne un siège. Il faut savoir de quel prestige Schneider jouissait déjà pour comprendre ma joie. Je la voyais de près! Je frôlais sa robe! J'allais l'entendre, et nul doute que de ses paroles je ne tirasse les plus inespérés profits. Elle se tourne vers la grosse dame et, poursuivant une conversation engagée avant la fin de l'acte :

— Non, jamais tu me persuaderas qu'on puisse faire de la bonne sauce tomate à la graisse!

— Puisque je te l'affirme! riposte la grosse dame. L'oignon, le thym — il faut du bouquet! — corrigent le goût de la graisse qu'il est préférable d'emprunter au veau. Sans cela!

Le sujet ne fut épuisé qu'après les trois coups du régisseur. Je saluai Schneider et m'apprêtais à sortir lorsque la grosse dame me tirant par le pan de ma redingote :

— Retiens cela, jeune homme. La recette est de la mère Thierret.

Oh! mes illusions!

Le gandin n'avait pas bronché.

Ma déception ne m'empêcha pas d'admirer plus tard l'héroïne des Variétés. Quant à Mme Thierret, je devais me retrouver avec elle aux Bouffes dans des conditions particulières.

J'accompagnais Paul Colin, médecin du théâtre. Pendant un entr'acte, Thierret le réclame. Colin m'emmène avec lui. Je l'accompagne, bien décidé à demander à Thierret si sa recette n'a pas varié. Elle était en chemise. Sans s'occuper le moindrement de moi :

— Mon petit Colin, je suis tombé ce matin sur mes fesses, tu vas m'en dire les conséquences.

Et, nouvelle Phryné, elle laisse glisser le linge, en me disant :

— Ferme les yeux. Tu serais ébloui!

Il est impossible de décrire le spectacle de ces chairs débordantes et ridées! Les juges d'Athènes l'eussent condamnée à ramer sur des galères! Et c'est ainsi que je puis me vanter d'avoir vu Thierret dans le costume d'Ève! Honneur qu'on ne devait pas se disputer même dans l'île de Tulipatan!

A cette époque, deux bonnes fortunes m'arrivèrent à la fois. Je fis la connaissance de Ludovic Halévy, et un éditeur me commanda deux livres.

Outre ceux déjà nommés, j'avais encore pour camarades de lycée Paul Richard, qui fut médecin, son frère Albert, ancien secrétaire de Gambetta, aujourd'hui avocat connu, et Bréguet, le fils de l'illustre horloger dont Ludovic Halévy épousa la sœur.

Bréguet et Albert Richard écrivirent une pièce en un acte : *Pauvre Enfant!* la présentèrent aux Délassements Comiques ; elle fut reçue. Voilà mes deux amis parés d'une auréole que Monval et moi — simples critiques — enviâmes aussitôt. Le jour de la représentation, Ludovic Halévy m'invite à dîner chez Bonvallet, je crois, avec son beau-frère et les deux Richard. Il ne jouissait pas alors de la grande réputation acquise si légitimement depuis, mais, par un hasard providentiel, j'avais vu jouer, tout enfant, aux Folies-Dramatiques, un vaudeville de lui : *Rose et Rosette*. Je savais même par cœur un couplet qui se chantait sur l'air de *La Famille de l'Apothicaire* :

Quand sur la porte d'un boudoir
J'aperçois l'enfant de Cythère,
Je ne sais pourquoi je crois voir
L'écriteau d'un propriétaire!
Il m'sembl' que dans l'appartement
L'enseigne n'est pas mensongère!...
Elle annonce un amour vacant
Qui voudrait bien un locataire.

Je le lui récitai. Il m'en sut gré. Le dîner terminé nous entrâmes aux Délassements. Les trois coups

sont frappés. La toile se lève. Subitement le régisseur lève les bras au ciel et s'écrie :

— J'ai oublié la trompette!

Bréguet et Richard pâlissent. Halévy demande une explication. Tout à l'heure, dans le bureau d'omnibus où se déroule l'action, entrera une femme tenant un nourrisson dans ses bras. Pour rendre les vagissements de l'enfant, une trompette est indispensable. Ludovic Halévy comprend l'importance de l'omission. Il fait un bond hors des coulisses, court le quartier pour trouver l'instrument, avise un bazar fermé, frappe afin qu'on ouvre, saute sur l'objet d'un sou, donne un louis dont, faute de temps, il ne réclame pas la monnaie, rentre au théâtre, juste au moment où paraissaient la nourrice et son précieux fardeau. Cédant à son instinct dramatique, il sent qu'est ici la réplique, embouche la trompette... Contre-temps funeste! Elle était bouchée!

Ce léger accroc corrigea Bréguet de l'envie d'écrire pour le théâtre. Le lendemain il se constituait prisonnier à Louis-le-Grand, décidé à se présenter à Polytechnique. Six mois après il y entrait dans les bons numéros. La mort vint l'y chercher.

Je passe à la commande des livres.

Sous l'Empire, le parti démocratique, jugeant que le plus sûr moyen de créer des adversaires au régime consistait à instruire le peuple, organisait des librairies éditant à bon marché des livres classiques ou simplement d'instruction. L'exemple lui en avait été donné par un ancien combattant des Trois Glorieuses, A. Rion. Quand je l'ai connu, Rion comptait cin-

quante ou cinquante cinq ans, ressemblait à Béranger et représentait le libéral dans toute sa splendeur. Il aimait à raconter comment — tout jeune — il fit partie de la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera*, fondée dans le but d'appuyer l'opposition constitutionnelle; comment, le 26 juillet 1830, il prit la parole devant les journalistes et les députés républicains réunis dans les bureaux du *National*; comment il prit part à la résistance du *Temps* envahi par la police, occupant la droite du rédacteur Baude, qui protesta en termes éloquents; comment il collabora aux premières barricades, fit le coup de feu au Pont des Arts, poursuivit les Suisses, et cela avec une verve méridionale qui, si elle ne convainquait pas tous les auditeurs, rassemblait du moins les passants. Lorsqu'il arrivait à 1848, son éloquence s'échauffait encore; à 1851, ça devenait de la rage.

A. Rion devait sa petite fortune au hasard. Ancien secrétaire de la loterie du *Lingot d'Argent*, possédant en cette qualité plus de cent mille noms et adresses, il les échangea, lors de la fondation du Bottin, contre une somme destinée à alimenter sa future bibliothèque.

Chaque volume se vendait dix centimes. Plus tard la *Bibliothèque Bleue*, qui suivait ses errements, ne put établir les siens à moins de cinq sous. Aujourd'hui les mêmes publications atteignent soixante et quatre-vingt-quinze centimes. A. Rion sut donc le moyen non seulement de préparer les voies, mais de distribuer un papier à un prix dérisoire.

Sur le conseil de Mottu qui publiait alors une *Encyclopédie* à laquelle je collaborais de temps en

temps et où je rencontrai pour la première fois Pelletan, Lockroy et Jules Claretie; de Mottu que je vois encore, les cheveux au vent, pérorer le 31 octobre place de l'Hôtel-de-Ville, A. Rion me pria de passer dans ses bureaux, sis rue de Rivoli, et me demanda de la copie. Je lui proposai d'annoter les *Pensées de Pascal*, puis, s'il se montrait satisfait du travail, le *René* de Chateaubriand.

— Cher monsieur, me répondit-il, je crains que vous ne compreniez mal le but que je poursuis. Pascal a fait, sans doute, de précieuses découvertes dans les sciences, mais la classe ouvrière que je vise, se moque comme du Pape de la doctrine et du livre de Jansénius. Quant à Chateaubriand, vous semblez ignorer qu'il réagit contre la libre-pensée et ce qu'aux Tuileries on appelle la démagogie. M. Mottu me dit que vous avez fait des études scientifiques. Je vous commande un livre sur l'*Histoire naturelle des poissons* et un autre sur l'*Intelligence des animaux*. Chaque volume vous sera payé soixante francs. J'acceptai!

Le pauvre A. Rion mourut pauvre. Mes deux volumes, qui, je crois, furent les derniers de la collection, ne l'avaient pas enrichi.

Je supplie mes lecteurs de croire que les cent vingt francs de A. Rion ne me tournèrent pas la tête, mais, le lendemain de l'apparition de mes deux opuscules, je me sentis de taille à satisfaire enfin les besoins d'un cœur débordant. La timidité faisant place à l'assurance, je me convainquais tous les jours de la stupidité de Chérubin qui se contentait d'embrasser les chênes à défaut de dryades.

Je jetai mon dévolu sur une charmante artiste qui faisait alors les beaux soirs de l'Opéra-Comique, après avoir fait ceux du Théâtre-Lyrique : Blanche Baretti. Je débutai par l'envoi d'un sonnet, demeuré sans réponse, et bientôt suivi d'une lettre réservée au même sort. Décidé à briser les vitres, j'allais envahir sa loge et me précipiter à ses genoux, lorsque je rencontre un ami de mon père, Charles Narrey, dans une pièce duquel a, je crois, débuté Porel, et que l'amitié de Dumas fils rehaussait d'un prestige momentané. Je lui conte ma peine.

— Venez me voir dimanche matin, 10, place Breda ; nous arrangerons cela.

Au jour fixé j'accours. Je trouve Baretti en peignoir, faisant les honneurs de la maison. Je m'étais confié à son protecteur !

Dans un jeune cœur les vides sont aisément comblés. Me voilà fou de Marie Cabel. Ne riez pas ! Tout Paris partageait mon admiration. « Mme Cabel ! écrivait Théophile Gautier ; comment rêver une facilité plus étincelante, une vocalisation plus heureuse, un brio plus communicatif ? Quelles brillantes fusées de notes ! Quelles cadences perlées ! » Elle traînait derrière elle une cour d'admirateurs recrutés parmi les hommes influents du second Empire, les artistes, les lettrés. Qu'elle chantât *Le Bijou perdu*, *Jaguarita l'Indienne*, *Le Songe d'une nuit d'été* ou n'importe quelle pièce du répertoire, les bravos partaient aussi nourris, les cris d'enthousiasme montaient aussi unanimes. J'avais l'aplomb de ne m'en point déconcerter.

A une soirée que donnait Mme Viardot, je ressentis

la joie de rencontrer l'objet de ma flamme. Il jouait à cette époque, *le Chat Botté* de Grisar, et le travesti ajoutait encore à ses charmes. Je me risque, l'entreprends, invoque sa pitié!... Elle part d'un grand éclat de rire, m'entraîne dans un coin, et là, à voix basse, me raisonne si gentiment, si spirituellement, si tendrement aussi, qu'après m'avoir autorisé à lui baiser le bout des doigts, elle me renvoya confus, mais d'une confusion sans rancune, puisque je partais en emportant une faveur.

Longtemps après, en 1875, un trente et un novembre, je venais d'accompagner Virginie Déjazet à sa dernière demeure, et je cherchais le fiacre à galerie qui m'avait conduit au cimetière, quand je fus rejoint par Mme Ugalde. La neige tombait drue et les voitures se faisaient rares. Mme Ugalde me demande l'hospitalité pour une amie, et aide à monter une dame voilée, d'un embonpoint de nature à inquiéter le cavalier le plus galant. La voiture partie, la dame fredonne :

> Mon maître a des palais
> Peuplés de pages et de valets.

— Mon travesti du *Chat Botté!* Marie Cabel!

— Cette fois, me dit-elle, je ne vous donnerai pas mes mains à baiser, il me faudrait quitter mes gants et l'on gèle. Mais comme vous seriez désillusionné si je vous avais écouté chez Mme Viardot!

— A défaut de vos mains, il y a les joues!

Je relevai son voile, l'embrassai à pleine bouche. Et, Dieu me damne! j'ai craint un moment qu'elle ne cherchât à m'en être reconnaissante!

Alors je songe à Marie Favart qui battait son plein à la Comédie-Française. Elle me représentait dona Sol, Marion de Lorme, Athalie, et aussi et surtout Camille, la princesse Lisbeth, la Muse de *La Nuit d'Octobre*, car elle incarna les héroïnes de Musset avec toute la puissance de sa distinction, de sa beauté et de son talent. Quelque temps après, l'occasion s'offre à moi de l'approcher. Une délégation des étudiants me charge de lui présenter à la sortie un bouquet, à l'occasion de la reprise d'*Hernani*. A cette heure, je suis encore devant le concierge de la Comédie. Je m'efface pour laisser passer Mme Victor Hugo, devant laquelle toutes les têtes s'inclinent. Favart paraît. Je pérore, j'offre les fleurs — des roses blanches, — elle me tend sa robe pour les recevoir — une roble de velours noir brodée de jais — me remercie de cette voix chantante qui vous berçait et monte dans un fiacre. Je suis la voiture des yeux. Une folie me prend. Je cours, grimpe derrière le sapin, sachant qu'il m'entraînerait jusqu'à la rue des Écuries-d'Artois, où elle demeurait. On construisait place de la Comédie. Le char numéroté s'arrête devant un angle formé par des planches. Un homme surgit, s'installe à côté d'elle, le cocher fouette. Je reconnais Hernani ou plutôt Delaunay. J'abandonne mon projet, montre le poing aux Dieux et rentre chez moi, jurant qu'on ne m'y prendrait plus.

On m'y reprit.

Guéri de Favart, je cherchais toujours l'occasion d'aimer, quand, un jour, à la Bibliothèque impériale, je rencontre Monval.

— Tu es un homme du monde? me demande-t-il.

— A quel propos cette question superflue?

— Voilà. Ce soir il y a bal masqué au Châtelet. J'y conduis deux dames comme il faut. Deux, c'est beaucoup. Si tu consens à servir — sans arrière-pensée — de cavalier à l'une d'elles, trouve-toi à minuit et demi au foyer. Convenu?

— Convenu.

J'arrive à l'heure dite et j'aperçois Monval entre une laitière et une cantinière portant le costume de *La Fille du Régiment*. Toutes deux masquées. Monval me confie la laitière. Au bout de quelques instants, répugnant à Terpsychore et la fille du régiment voulant danser, Monval me propose un échange: j'accepte, je passe à l'armée.

Du chapeau de la fille du régiment s'échappait un magnifique chignon blond, parfumé d'ambre. Il n'en fallait pas tant pour me griser. Au premier tour de valse je me sens troublé, conquis au second, éperdu au troisième. Je supplie ma danseuse de me dire son nom. Elle refuse. J'observe que Monval sera moins discret. Elle me répond que Monval est un ami sûr, à qui elle et sa sœur se sont confiées, et que je n'en tirerai rien. J'en acquis bientôt la conviction. Je perdis ma nuit à insister vainement. Le jour commençant à poindre et les deux mystérieuses sentant le besoin de rentrer chez elles, je demande à ma cantinière la permission de lui offrir le bras jusqu'à la première voiture. Elle accepte. Nous descendons, suivis de l'autre couple. Comme nous franchissions la dernière marche, un malheureux pierrot tombé du haut de l'escalier vient se fracasser le crâne à nos pieds. Ma compagne a un mouvement d'horreur qui

dérange son masque. Je constate deux grains de beauté sur la joue droite. Elle rajuste son loup. Une voiture. Je quitte la compagnie.

Quinze jours après, traînant avec moi l'ennui d'une déception nouvelle, je prends une place au Théâtre Lyrique où l'on donnait la *Jolie Fille de Perth*, de Bizet, et j'écoutais la jolie phrase de violoncelle qui accompagne l'entrée de l'héroïne, quand, ô surprise! je constate, à la lorgnette, que la susdite héroïne porte deux grains de beauté semblables à ceux entrevus au Châtelet grâce à l'ingérence du malheureux pierrot! Je reconnais la voix de ma fille du régiment, sa taille (quelle taille!), ses gestes. Je consulte le programme : Alice Ducasse.

Le rideau baissé sur le premier acte, j'assiège la loge de l'artiste stupéfaite de ma présence. Mon vieil ami Melchissedec qui, dans la pièce, lui donnait la réplique, me prend pour un aliéné et ne me cède la place qu'après s'être promis de veiller sur les jours de sa camarade. Seul avec elle, je m'écrie :

— Ma chère et grande artiste, que faire pour mériter la joie de vous voir autre part qu'ici?

— Il y a des femmes, me répond-elle, qui vendent l'hospitalité qu'elles donnent. Moi, je la paie. Je vous ouvrirai ma porte le jour où l'idée me viendra de vous offrir deux sous.

Et comme je tendais la main :

— Attendez! Avant tout, il faut les gagner.

Je laisse à penser si je demeurai embarrassé devant un semblable ultimatum. Je me retirai et, durant toute la représentation, songeai au moyen de mériter la prime.

Le lendemain je l'avais trouvé.

Je vais au Temple. J'achète des savates, un pantalon de toile, une blouse et une casquette. Le tout dans le plus déplorable état. Je m'entoure la figure d'une mentonnière. A onze heures de nuit, je revêts le costume et fais sentinelle devant la sortie des artistes. Comme, la représentation terminée, Ducasse se dirige vers la voiture qui stationne, j'ouvre la portière et retends la main. Elle y met deux sous.

— Merci, madame la comtesse. Votre cavalier du Châtelet vous les rapportera demain.

Un éclat de rire me répond et je cours cacher ma honte.

Je reçus, la semaine suivante, une invitation à dîner chez elle, avec sa mère, sa sœur et Monval, qui, je l'en ai soupçonné, jalousait un peu la plaisanterie. J'appris à connaître mon hôtesse. Je devins son ami ; la plus respectueuse sympathie ayant fait place à quelques heures d'emportement.

Je demande pardon à Alice Ducasse de rappeler un passé qui nous vieillit. Il suffira qu'elle le conteste pour qu'on lui donne raison, car, pareille à la fée des Légendes, elle sera éternellement jeune et ma profonde amitié ne la démentira pas.

CHAPITRE IV

Albert Delpit. — *Le Dante.* — Charles Gounod. — La première représentation de *Cinq-Mars.* — La revue en vers. — Cormon, directeur du Vaudeville. — Le château de Pontchartrain. — La comtesse d'Osmond. — Madame de Païva. — Arsène Houssaye. — Théophile Gautier. — Paul de Saint-Victor. — Ballard. — Une fille de marbre. — Thomas Sauvage. — Le père Godard. — Benjamin Godard. — Madeleine Godard.

L'amour ne m'occupait pourtant pas au point que je lui sacrifiasse mes projets d'avenir.

Les hasards de l'existence me firent rencontrer dans le monde un aimable garçon à peu près de mon âge qui, lui aussi, cultivait les Muses. Nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain chez Peters, désireux de faire plus ample connaissance. Je me souviendrai longtemps de ma surprise, quand, au milieu du dîner, il se leva subitement, me fit lever également, et me dit :

— Regardez-vous comme moi dans la glace. Paris nous appartiendra. Nous avons deux têtes de lions !

Je compris bientôt que par là, Albert Delpit voulait laisser entendre qu'il en possédait une.

Il s'abusait. Sa physionomie accusait seulement une ferme volonté de parvenir. On devinait à l'éclat de ses yeux gris semés d'or, à sa voix assurée, et aussi à la distinction de sa personne, qu'il se taillerait vite un chemin.

Au dessert, nous avions déjà tracé les grandes lignes d'un opéra pour Gounod (un ancien Saint-Louis) que nous intitulions : *le Dante*. Un mois après, le premier acte écrit, nous frappions à la porte du maître qui, si mes souvenirs ne me trahissent pas, demeurait alors rue La Rochefoucauld. Inutile d'ajouter qu'il ignorait nos noms. Il nous reçut avec une extrême urbanité (ô le charmeur!), nous pria de lui raconter la pièce, puis de lui lire le premier acte. Que tant de condescendance serve d'exemple aux orgueilleux!

— Pas mal ! nous dit-il, la lecture terminée. Je crois avoir découvert, en vous écoutant, un ou deux vers douteux, mais cela arrive. Dans mon *Ulysse*, avec Ponsard j'ai commis plus de dix fautes de ponctuation musicale qui existeraient encore sans l'intervention de Berlioz. En voilà un qui ne plaisante pas dans sa haine des « pacotilleurs », comme il se plait à appeler quelques-uns de nos confrères. Je rétablirai les erreurs. Mettez-vous au second.

On supposera notre joie ! Je quittai le maitre me demandant si vraiment Delpit ne prophétisait pas en vantant le *léonisme* de nos têtes. Nous continuâmes notre besogne avec l'ardeur d'hommes de lettres convaincus de débuter par un coup de maître. Gounod

écouta les deux autres actes avec la même attention et les mit dans ses cartons. Décidément Paris nous appartiendrait!

Ce fut quelques années après, pendant la guerre, dans une lettre datée de Blackheath, près de Londres, que Gounod s'excusa de nous renvoyer le manuscrit. Delpit et moi, soldats, sacrifiions alors les guirlandes d'Euterpe aux lauriers de Bellone. Nous trouvâmes l'oubli dans nos inquiétudes.

Gounod m'en reparla dans la suite.

Ce soir-là, se donnait à l'Opéra-Comique, la première représentation de *Cinq-Mars*. Chargé de la *Soirée Parisienne*, à l'*Événement*, je suivais la représentation dans les coulisses, lorsque Gounod s'approche de moi.

— Mon cher ami, je viens réclamer de vous un service. Parmi mes interprètes existe une demoiselle Lévy, débutante, qui tique sur un *fa* dièze. Elle va entrer en scène, si elle le rate, j'aime mieux ne pas l'entendre. Je descends (il désignait un escalier conduisant dans les dessous) pour ne remonter que son morceau fini. Suspendez-vous à sa bouche, et quand j'apparaîtrai, apprenez-moi la vérité, fût-elle cruelle.

Il me laissait dans un embarras extrême, peu familiarisé que j'étais — et suis encore — avec les dièzes. Si j'induis Gounod en erreur, il ne me le pardonnera pas et je passerai pour un sot! A qui demander conseil? Personne à mes côtés, sauf un pompier probablement aussi mal que moi renseigné sur les arcanes du solfège. O joie! j'aperçois le chef de chant du théâtre qui se dirige vers moi, Heyberger, un brave Alsacien... Je lui conte ma peine. Si mademoiselle

Lévy chante juste il se mouchera. Je suis sauvé ! Mademoiselle Lévy chante. Mon complice se mouche. Gounod reparaît.

— Cher maître, lui dis-je, très fier, mademoiselle Lévy...

— Je sais, me répond-il.

Il avait écouté quand même.

Alors, dans sa joie de n'avoir pas été trahi :

— Vous savez que votre *Dante* me plaisait beaucoup. C'est Carvalho qui n'en a pas voulu. Il est jaloux et sa maîtresse s'appelle Béatrix.

Albert Delpit marcha vite. Il publia plusieurs romans qui attirèrent l'attention, des vers qu'on appréciа. Son beau geste, après la Commune, quand il voulut sauver la vie à Rossel, lui valut une réputation qu'il soutint.

Séparés par les événements, nous nous retrouvâmes en 1874, date à laquelle il m'écrivit la lettre suivante :

« Cher ami !

« Je nourrissais depuis une quinzaine une idée intelligente : mais j'attendais pour t'en faire part, la représentation d'hier.

« Cormon, le directeur du Vaudeville, est mon ami. Il m'a promis de me jouer une pièce. Et, comme je ne veux désormais faire que du théâtre en vers, je ne m'étais pas encore mis à la besogne pour lui. Mais voilà ce que j'ai imaginé. Que dirais-tu si nous faisions ensemble une revue de 1874, en vers ? Pour le Vaudeville : trois tableaux, légers, très soignés de

forme et passablement satiriques? Il n'y a, selon moi, qu'une chose difficile là-dedans : trouver un point de départ original. Que diable! à nous deux, nous en viendrons bien à bout. Il me paraît difficile, pour ne pas dire impossible, de se passer du compère. En tout cas, nous causerons de cela dans quelques jours. Je vais à Paris, vers le 9, porter mon roman, et j'y passerai deux jours. Le 1er octobre, je serai de retour. Il faudra présenter la pièce en novembre. Je travaille beaucoup. Outre mes romans — le pain ! — je termine un grand drame en cinq actes et huit tableaux, en vers, intitulé : *Jean-Nu-Pieds*. L'idée est prise à mon roman qui paraît actuellement dans *La France Nouvelle*. De plus, je corrige les épreuves d'un volume de poésies intitulé : *Les Dieux qu'on brise*. Tu vois que je ne perds pas mon temps.

« Creuse mon idée, réfléchis ; nous en causerons.

« Vieille amitié de ton ami,

« A. DELPIT.

« *Maison Panevelle, Fécamp.* »

Je reproduis la lettre de Delpit parce que son idée était de celles qui tentèrent depuis bien des directeurs et nombre d'auteurs. Réhabiliter la revue en lui donnant un côté aristophanesque, remplacer les chansons imbéciles par des morceaux d'une jolie facture, les trivialités du dialogue par des passages vraiment satiriques ; au lieu de confier à des grues innommables le soin d'exciter les bas appétits d'un public idiot, mettre le fouet d'Archiloque entre des mains d'artistes dont la verve et l'esprit amuseront une salle choisie, cela représentait évidemment une

amusante besogne. Nous nous mîmes à l'œuvre et présentâmes un scénario à Cormon. Le pauvre Cormon tremblait devant tout : la politique, les gens en place, la presse, les salons parisiens, les artistes en vogue. Il vit le théâtre du Vaudeville envahi le soir de la représentation par une nuée de revendicateurs. Nous renonçâmes à poursuivre notre travail, et notre revue eut le sort des Sonnets à la lune.

Albert Delpit prit de nombreuses revanches. *Jean-Nu-Pieds* fut un succès ; le *Fils de Coralie*, presque un triomphe. Il conquit la *Revue des Deux-Mondes*. Malheureusement la maladie, conséquence d'un amour mystérieux et dramatique dont je n'ai pas le droit de dévoiler les secrets, fit son œuvre et il disparut à l'heure où l'Académie commençait à le guetter.

Gounod venait d'enfouir notre *Dante*, quand j'allai passer mes vacances à Neauphle-le-Château, où, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, villégiaturait mon père.

Dans ma prime jeunesse, j'avais visité le château de Pontchartrain, situé à quelques pas de Neauphle et où reposait le corps de la comtesse d'Osmond, morte laissant derrière elle les regrets, non seulement de ceux qui vivaient dans son intérieur, mais des paysans dont elle s'improvisait volontiers la bonne fée. J'avais vu, les jours d'anniversaire, les habitants de Pontchartrain, de Neauphle-le-Château, de Neauphle-le-Vieux, de Maurepas, de Plaisir, de Grignon, déposer des fleurs sur sa tombe creusée au milieu du parc et entretenue par le pieux souci des jeunes filles de la localité. Un jour le bruit se répand que le comte d'Os-

mond, le fils, a cédé le château — et la tombe — à une étrangère. Grande rumeur qui s'accentue de ce fait que l'étrangère se recommande mal, passant pour avoir rôti de nombreux balais en Pologne, en Russie, à Londres et à Paris. La rumeur s'accroît quand la nouvelle propriétaire prend possession de son domaine en costume de postillon, tenant en mains quatre vigoureuses postières attelées à un breack. On s'informe. On apprend que Mme Païva personnifie un passé plus mouvementé encore que celui supposé par les villageois. On s'indigne à l'idée que les dépouilles de la comtesse d'Osmond resteront sous la garde de l'aventurière ; on se révolte et, après de nombreux charivaris, on se décide à arracher des grilles le blason familial de la morte.

Mme Païva s'en vengea en ajoutant à son nom une particule qu'elle tenait cachée, en faisant *assavoir* à ses vassaux son droit au titre de comtesse, en remplaçant l'ancien personnel par une livrée de pacotille, enfin en rossant quelques dissidents à portée de sa cravache. Les coups d'État en imposent aisément. L'année suivante, l'ordre régnait dans Pontchartrain.

Mon père, grand chasseur devant l'Eternel, battait souvent la plaine en compagnie d'un fermier du nom de Heurtebise, dont les écuries jouissaient à la ronde d'une réputation méritée. Un de mes grands oncles, ancien colonel, intendant du château de Rambouillet, m'ayant mis à cheval de bonne heure, Heurtebise me prêtait volontiers ses chevaux, sur lesquels je paradais aux environs. Un matin, comme je caracolais, je croisai Mme de Païva, coiffée d'un chapeau auvergnat dont les bords rabattus sur le front et les

oreilles, les extrémités réunies par de grosses brides de velours nouées sous le menton, cachaient presque entièrement le visage. Elle me fait signe de m'arrêter, me complimente sur ma monture en effet très belle, m'interroge sur ma qualité, j'exagère probablement l'importance de mes occupations littéraires, elle me convie à dîner pour la semaine prochaine et me voilà, moi aussi, passé à l'ennemie.

Je pénètre — presque à tâtons — dans un salon tendu de tapisseries sombres et qu'éclaire une seule lampe. Dans la pénombre trois messieurs attendent. Trois, mais de choix : Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Paul de Saint-Victor. Les présentations n'ayant pas encore été faites, je demeure dans mon coin, j'écoute. Celui que, cinq minutes après, je saurai être Arsène Houssaye, raconte comment, après avoir mis à la disposition de Gérard de Nerval un petit pavillon qu'il possède rue de Chateaubriand, Nerval retenu chez le docteur Blanche l'a cédé à un nommé Étienne Eggis, le dernier bohémien du temps. La maîtresse de la maison interrompt la conversation. Le chapeau auvergnat est remplacé par un bonnet orné de flots de dentelles, dont les étages, cascadant sur la figure de notre hôtesse, ne laissent passer que le bout de son nez, tels les longs poils soyeux d'un Havanais. Je compris bientôt que Mme de Païva comptait sur la discrétion des lumières et des coiffures pour dissimuler le demi-siècle qui la marquait.

Durant le dîner, consommé dans la nuit, vous pensez si je dévisageai, bouche bée, les trois célébrités que j'avais devant moi. Mon plus grand étonnement fut

l'aisance avec laquelle Mme de Païva leur tenait tête. Cette diablesse de femme connaissait tout le monde, lisait tous les livres, jouait toutes les partitions, parcourait tous les journaux. Elle raconta des anecdotes polonaises, des traits russes, des scandales londoniens. La société parisienne ne conservait pas de secrets pour elle. Au dessert, à propos d'une discussion relative aux Italiens dont elle était une des plus célèbres abonnées, elle se mit au piano et joua le prélude de *La Norma*, avec une ampleur qui nous tint sous le charme et qu'interrompirent malheureusement les hurlements d'un molosse rapporté de Dresde et rébarbatif à Bellini. Gautier, qu'on a si injustement accusé de ne pas aimer la musique, voulait le tuer. Saint-Victor prit le parti du chien, sous prétexte qu'Allemand, il avait le droit de ne pas apprécier la musique italienne. Houssaye, visiblement fatigué — il arrivait, comme toujours, d'Italie avec une marquise — observa que les aboiements de la bête signifiaient que l'heure sonnait de se retirer. Dix heures tintaient. On se sépara.

Les débuts de Mme de Païva demeurèrent toujours un mystère, ainsi que sa mort. Bergerat affirme que son cadavre se balance encore dans un immense réservoir d'alcool. Houssaye m'a conté depuis qu'elle commença par épouser un tailleur de Varsovie appelé Païva, se fit enlever par le pianiste Herz, pour le ruiner plus à l'aise, courut la prétentaine dans les Russies, mit sur la paille londonienne une demi-douzaine de lords, et conquit Paris les poches pleines, comme plus tard elle devait conquérir les mécontents de Pontchartrain. Elle les soumit si bien que, devenue

la femme d'un Hohenzollern, depuis gouverneur de l'Alsace-Lorraine, qui exempta les habitants de Pontchartrain de la contribution de guerre, je l'ai vue acclamée par ceux-là mêmes qui poussaient naguère le dédain jusqu'à l'insulte.

Un seul donna une note fausse dans le concert des louanges.

Ce fut Ballard.

Ballard, vers 1837, tenait les troisièmes emplois au Vaudeville. Fatigué de ne point obtenir les succès qu'il croyait mériter, il quitta un beau jour le théâtre, exerça les professions les plus diverses : marchand de grains, employé à la salubrité, donneur de contremarques, placier en vins, etc., etc., et, par une suite de circonstances qui m'échappent, trouva le moyen d'entrer au château de Pontchartrain en qualité de régisseur.

Mme de Païva ne plaisantait pas avec le service. A une sévérité extrême elle alliait une avarice peu commune. Je crois que Ballard fut le seul qui trompa sa surveillance, mais de façon à venger tout le personnel. Il falsifiait les comptes, vendait les fruits, les vins, les fleurs, bref prenait le chemin d'une fortune par tous ces moyens acquise, lorsque Mme de Païva, découvrant le pot aux roses, se décida à le mettre à la porte.

Ce fut une scène homérique.

Se voyant congédié, Ballard se remémora toutes les scènes du répertoire. Il joua les grands seigneurs outragés, les innocents confondus avec les coupables, les incompris et les victimes, puis, après une longue

tirade adressée à la comtesse, dont la patience dut être mise à une rude épreuve :

— Somme toute, madame, vous n'êtes qu'une fille de marbre !

Cela se passait devant la livrée réunie.

Ballard se remit à la recherche d'une situation qu'il ne trouva pas. En 1877 on organisa à son bénéfice une représentation qui ne lui rapporta pas de quoi s'acheter une redingote. Gabriel Morris, l'imprimeur, eut pitié de lui et le nomma inspecteur des colonnes affiches. Ballard mourut quelque temps après.

Ces mêmes vacances se terminèrent à Taverny, dans une campagne appartenant à T. Sauvage, l'auteur du *Caïd* de *Gille et Gillotin*, et de tant d'autres livrets d'opéras-comiques à succès. Thomas Sauvage, petit vieux de l'ancien régime, pinçant encore la taille aux soubrettes entre deux prises espagnoles, épris des flonflons sonores et spirituel à toutes les heures, me tenait éveillé jusqu'à minuit à me raconter des anecdotes où défilaient ses contemporains. Il aimait à s'appesantir sur Ambroise Thomas — avec lequel il eut par la suite un procès qui défraya le monde dramatique — et sur Grisar, son collaborateur pour l'*Eau Merveilleuse*.

Un soir qu'il se trouvait à court d'épisodes, il me demanda si j'aimais le violoncelle. Sur ma réponse affirmative :

— Nous allons aller chez le voisin. Il en joue merveilleusement.

— Un artiste de profession ?

— Pas positivement. Il vend de la batiste.

Anxieux de voir un homme menant de front deux besognes si distinctes, je suis Sauvage qui m'introduit dans un château princier, situé dans le voisinage de celui que Marc-Fournier venait de se faire construire sur les bénéfices de la *Biche au Bois*. Je suis reçu à bras ouverts par l'hôte de la maison, un beau vieillard à barbe blanche qui me présente à sa femme, la quatrième ou la cinquième.

— Madame Godard.

Il appelle un garçon de neuf à dix ans, une fillette de cinq à six.

— Mon fils Benjamin, ma fille Madeleine...

Et il ajoute :

— Je suis certain que Sauvage vous a amené ici pour vous montrer un ancien commis-voyageur musicien? Ne vous en défendez pas. Oui, j'ai voyagé dix ans pour mon père, marchand de batiste. J'emportais trois bagages : un violoncelle, une boite d'échantillons et un Dante. Je déchiffrais à première vue, je lisais l'italien sans dictionnaire et plaçais mes marchandises avec l'entrain d'un Gaudissart. Ces qualités contraires ne m'ont pas empèché de faire fortune. La batiste ça va toujours. Dante, je ne le lis plus, le sachant par cœur. Seul, le violoncelle périclite, la main tremble. Mais par contre — et il me désignait les deux enfants — Madeleine jouera du violon comme Paganini, et Benjamin termine un *Faust* pour embêter Gounod.

Le père Godard n'exagérait pas. Quelques jours après je fus invité à une audition du *Faust* interprété par Benjamin Godard, assis sur deux partitions pour se hausser, le violoniste Hammer et Marie-Rose dans

tout l'éclat de sa jeune beauté. Madeleine faisait du trapèze dans le jardin, car sous la future artiste se dissimulait un véritable acrobate. Elle ne consentit à prendre son violon qu'après une dizaine de rétablissements. Je sortis désemparé par la précocité de ces deux phénomènes.

Je ne m'étonnai par la suite ni du talent de l'auteur de *Jocelyn* et de la *Vivandière*, ni de la maîtrise de sa sœur, aujourd'hui une de nos premières virtuoses. Mais, ce qui m'émut, ce fut de voir avec quelle sérénité ils acceptèrent la ruine — car M. Godard finit par tout perdre dans de malheureuses spéculations — et le courage qu'ils déployèrent pour en réparer les dommages.

Benjamin Godard succomba jeune, peut-être à un excès de travail. Il ne reste plus que Madeleine Godard pour porter fièrement le nom.

CHAPITRE V

Victor de Laprade. — D'Alton-Shée. — Salvator Rosa. — *Don Juan marié.* — M. Passaro. — Pascal Duprat. — Clémence Royer. — L'Astéroïde de l'astronome Palisa. — La fin d'un roman. — Kalpestri. — *Noblesse oblige* ou *La tendre incertitude d'un père.* — Le suicide de Pierrot.

Cependant, je publiais dans une Revue dirigée par Victor de Laprade une étude sur Salvator Rosa. L'idée m'en avait été suggérée par le comte d'Alton-Shée, Mélingue devant reprendre le drame auquel le nom du peintre italien servait de titre. Je connaissais d'Alton-Shée pour, dans un élan mal raisonné, lui avoir témoigné mon admiration à propos d'un roman dont personne ne se souvient et intitulé : le *Mariage du duc Pompée* qu'éditait la *Revue des Deux-Mondes*. D'Alton-Shée me remercia par un mot laissant supposer qu'il ressentirait du plaisir à connaître mieux son admirateur. Je lui fis visite, mon âge l'amusa. Il s'en ouvrit à moi plus tard quand je le retrouvai chez Pascal Duprat, dont je parlerai bientôt.

Mon admiration s'excusait de ce que je caressais le rêve de présenter à la Comédie-Française (évidem-

ment!) un *Don Juan marié*. Mounet-Sully et Pierre Barbier se sont rencontrés avec moi de longues années après. Je me figurais don Juan vieilli, devenu l'époux d'une jeune femme lui faisant payer ses infidélités d'antan si cher qu'il entrevoyait le cocuage. Sganarelle se divertissait de l'aventure. Quant au commandeur, je le présentais sous les traits d'un commandeur dans l'ordre du Portugal, incitant Mme don Juan à mal faire, espérant que sa chute le vengerait des affronts passés.

Je commentais le vers d'Ovide :

Multa miser metuo, quia feci multa proterve.

Or, dans le *Mariage du duc Pompée*, il s'agissait précisément d'un ancien séducteur rangé dans la classe des époux et exposé à toutes les vicissitudes tant de fois par lui imposées aux autres.

Donc, sous l'égide de Victor de Laprade, je m'amusais à camper un *Salvator Rosa*, peintre, poète, musicien et batailleur, quand une bonne fortune me fit découvrir un recueil de morceaux de musique quasiment inconnus, signés de son nom vainqueur. J'en publiai quelques échantillons et rimai l'un d'eux, si bien qu'à la reprise du *Salvator Rosa* de Dugué, paroles et musique furent intercalées dans l'intention de Mlle Garait qui possédait une voix charmante.

Un mois après, un M. Passaro me demande l'autorisation de reproduire mon étude — contre espèces — dans un journal hebdomadaire de Florence. Non seulement je la lui octroie, mais, désireux de prouver de vive voix ma reconnaissance à cet homme de goût et

cédant aussi, il faut bien le dire, à un tempérament déjà balladeur, je pars pour l'Italie.

Je ne raconterai pas tous les détails de mon séjour. Mon but en écrivant ces *Mémoires* est de m'occuper des autres, en me laissant, autant que possible, dans l'ombre. J'appris dans la patrie de ce divin Dante qui ne m'avait pas très bien réussi avec Gounod, les dangereux attraits d'une ville où tout conspire à vous griser : la clarté du ciel, le parfum des fleurs, la beauté des monuments, l'affabilité des habitants et aussi, surtout! le charme irrésistible des femmes! Voyez, même à mon âge, la durée des illusions! Pour un peu je chanterais ma vie avec une certaine Florentine, vie, pour me servir d'une expression de Savonarole, qui « s'est passée toute au lit, dans les commérages, sur les promenades, dans les orgies et la débauche. » Or, — je ne l'ai appris que le jour de ma rentrée en France, et dans quelle misère! — ma Florentine était russe!

Après M. Passaro, qui — je ne lui en veux pas — m'avait rendu un bien mauvais service, ma première visite fut pour le prince Demidoff, muni d'une lettre d'introduction d'Arsène Houssaye. Je connaissais le prince de vue pour l'avoir rencontré aux Folies-Dramatiques, quand on y jouait l'*Œil Crevé*. Il protégeait alors Julia Baron, la protagoniste de l'aimable folie d'Hervé, et tous les soirs, l'attendait à la sortie, dissimulé au fond d'un coupé extraordinairement bas pour que ses jambes caduques pussent le gravir. Après avoir enlevé la flèche de son œil droit, Julia Baron, froufrou de linge et de soie, s'engloutissait auprès de son débile amant, et le cocher fouettait. Le

prince m'invita à déjeuner, et je vois encore, devant moi, un magnifique Christ de Jean de Bologne, enguirlandé de roses si finement sculptées dans le bois qu'il suffisait du passage d'une voiture pour qu'elles se missent à trembler. De chaque côté du Christ, un saint de Giotto et une *Annonciation* de Jacopo de Casentino. Le prince leur tournait le dos, probablement par timidité.

Je lui dus quelques mois après d'échapper à un grand danger.

J'habitais une villa sise dans la vieille cité étrusque de Fiesole, villa choisie par la Slave de mes pensées. A côté, s'élevait une propriété fastueuse, où monseigneur l'évêque tenait ses assises. Le plus beau jardin fruitier qu'on pût imaginer la renommait. Au mois de juillet, les pruniers de monseigneur ayant eu la maladresse de se pencher sur notre jardin, ma Slave succomba à une tentation bien naturelle (qui, d'ailleurs, la changeait des pommes) et soulagea de quelques-uns de leurs fruits les arbres épiscopaux. Une voix s'élève, furieuse, rappelant celles des marchands dont les échoppes envahissent, les jours de marché, la place de l'*Annunziata*, plutôt que l'organe d'un interprète évangélique. Monseigneur qualifie ma fausse Florentine d'épithètes laissant supposer ce qu'il aurait conté à la femme adultère. Elle réplique avec la volubilité d'une Italienne dissimulant une Moscovite. Le prélat monte de ton. Obligé de m'en mêler, je le rappelle à une patience plus catholique. Surgit un officier — son neveu — qui m'interpelle. Échange de mots. Nous nous battons le lendemain. Je lui envoie un coup d'épée. L'oncle introduit une

demande en dommages et intérêts. Me voilà sur le dos un procès déplorable : escalade, bris de clôture, vol, insultes à un hiérophante... toute la lyre! J'entrevois le bûcher sur la Piazza della Signoria, où jadis on brûlait les hérétiques.

Je contai ma mésaventure au prince qui jouissait d'une véritable autorité. L'inquiétude altérait sa figure. Il rentre en lui-même, réfléchit, puis, s'éclairant d'une pensée subite :

— J'ai trouvé! Dites à votre maîtresse d'aller se confesser à l'évêché.

J'ignore ce qui se passa au confessionnal. Le repentir de ma Slave toucha-t-il le cœur du chrétien? Je le crus sur le moment. Plus tard, désabusé, j'opinai à supposer que ma compagne n'avait reculé devant aucune pénitence. Toujours est-il que l'affaire en demeura là. *Pax in Domino!*

Il existait alors à Florence, près la Loggia del Lanzi, un petit café, de la terrasse duquel on apercevait le *Persée* de Cellini. Un jour, comme je m'abîmais dans la contemplation de cet admirable frère du Discobole, je vis s'asseoir à côté de moi deux messieurs qui accompagnaient une dame. L'aîné, grand, maigre, les cheveux longs sous un chapeau haut de forme, mal rasé, revêtu d'une redingote montrant quelques cordes et sous laquelle se dissimulait mal une chemise douteuse, donnait l'impression d'un maître d'étude. L'autre, râblé, barbu, la tête couverte d'un chapeau à larges bords, habillé d'un complet neuf, laissait supposer un artiste. En ce qui concerne la dame, le problème se posait très compliqué. Ima-

ginez une créature petite, sans âge définissable, laide dans le mutisme, rayonnant d'intelligence dans le verbe, le béret de travers, la robe passée à la hâte, les pieds mal chaussés, les mains sales et — pour compliquer l'énigme — fumant un de ces horribles cigares que l'Italie emprunte volontiers à la Suisse.

A eux trois ils demandent une carafe d'eau frappée et la conversation commence :

— Non, dit le premier, jamais la religion mahométane n'a été une religion voluptueuse et sensuelle.

— Et les houris? interroge le second.

— Et l'interdiction de ne manger ni boire depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir au mois de juillet? De ne jouer à aucun jeu de hasard? L'obligation d'entreprendre des pèlerinages dans le désert? De donner deux et demi pour cent des bénéfices aux pauvres? Je n'en finirais pas...

Et comme, ébranlé, le second cherchait une réponse :

— Moi, observa la dame, tirant autant qu'elle le pouvait sur son cigare mal allumé, voyez dans mon argumentation moins une insistance d'anthropologiste qu'une conviction de philosophe. Je rêverais un *Mahomet* autre que celui de Voltaire qui n'est qu'une satire religieuse, laquelle valut, d'ailleurs, à son auteur, une lettre de félicitations du Pape. Faisant marcher de front les diverses manifestations de l'esprit humain et l'histoire des fanatismes...

A ce moment passa une théorie de pêcheurs de l'Arno chantant en chœur une chanson nouvelle. Elle envahit le café. Je demeurai séparé de mes trois voisins.

Je passai ma journée — peut-être, durant ce temps

ma Slave se confessait-elle encore? — à me demander ce que pouvaient bien être ces trois voyageurs énigmatiques. Le surlendemain je me retrouvai au même endroit et les y reconnus.

Ils s'entretenaient encore de Mahomet; seulement, au lieu de chercher comment ils entendraient le Prophète, ils discutaient s'ils le feraient parler en prose ou en vers.

La dame achevant son cigare — probablement celui de la veille — opina pour la prose comme plus explicite et surtout plus scientifique.

J'appris enfin le nom des trois habitués du café : Pascal Duprat, Paul Régnaud et Clémence Royer. Pascal Duprat ne m'était pas inconnu; on sait son rôle pendant la Révolution de 48, le coup d'État, son exil. Paul Régnaud n'éveillait aucun souvenir en moi. Quant à Clémence Royer je l'assimilais à un néant complet. Je me hâte d'ajouter que pour un jeune homme sortant d'un milieu scientifique, je me trouvais absolument dans mon tort.

Je reviendrai sur Pascal Duprat et Clémence Royer dans quelque chapitre suivant, car je devais les revoir à Paris.

Je me contenterai donc pour le moment d'ajouter que Pascal Duprat et le nommé Paul Régnaud travaillaient à une tragédie de *Mahomet* qui ne vit jamais la rampe. Duprat cherchait probablement dans ce passe-temps un moyen d'oublier l'Empire qui battait son plein.

M. Passaro occupait un joli petit hôtel, sis au bord de l'Arno, où se réunissait, chaque dimanche, le

dessus du panier des Cascines. J'y vis là Ristori, Ernesto Rossi, Nicolini, qui ne songeait pas encore à la Patti, et aussi un homme bizarre rappelant les héros des *Contes d'Hoffmann* et répondant au nom de Palisa. Il a joué un trop grand rôle dans ma vie pour que je n'y insiste pas.

Parmi les présents dignes d'Hélène, Homère n'imagina que des trépieds vierges du feu, des talents d'or, des bassins pouvant s'exposer à la flamme, des chevaux robustes, des esclaves lesbiennes, des bœufs, des brebis grasses, de blondes crinières de chevaux, une lance de frêne ayant appartenu à Minerve, des agrafes d'argent, une nef éperonnée, une plante pour l'oubli, des vins doux et mielleux dans des kratères d'argent, six taureaux blancs et un bouquet de fleurs printanières cueillies aux bords du divin fleuve Enipeus. Quand Hésiode, dans *Les Travaux et les Jours*, fait honorer Pandore, il décrit seulement des colliers attachés par les déesses Kharites, des roses présentées par les Heures, Pallas Athénè rectifiant les plis de sa tunique tandis que le messager tireur d'Argos lui inspire le mensonge, les flatteries et les perfidies. Qu'offre Orphée à la bien-aimée? Des mélanges de Nyx, l'encens, le safran, la myrrhe ; il ne conçoit que le parfum des astres, la belle Rhéa traînée par des tigres, des nymphes qui dansent sur les montagnes avec les Agipans. Dans Théocrite, c'est dix pommes que le Chevrier apporte à Amaryllis. Le Cyclope n'a pour dons que onze biches, quatre ours, un cyprès grêle, un lierre, une vigne et de l'eau fraîche. Arsinoé ne trouve pour Adonis que des fruits mûrs, des vases

remplis d'essences syriennes, des mets composés avec la fleur des farines blanches, des aigles d'Ionie et des tapis de pourpre plus moelleux que le sommeil. A Glycère, à Lydie, à Chloé, Horace ne réserve qu'un amour de poète. « Lève-toi, ma grande amie, ma belle, et t'en viens, dit le *Cantique*. Car voici : l'hiver est passé et s'en est allé ; les fleurs paraissent sur la terre, le temps des chansons est venu, et la voix de la tourterelle a déjà été ouïe dans la contrée. Le figuier a jeté ses premières figues. Tout cela sera à toi ! » Ophélie chante : « Voici pour vous du fenouil, des colombines de la rue, une pâquerette. Je vous aurais bien donné des violettes, mais elles se sont fanées quand mon père est mort. » A Chimène, Rodrigue offre sa vie, comme Phèdre sacrifie la sienne à Hippolyte, Alceste sa sauvagerie à Célimène, au point que Timon deviendra Timandre.

Eh bien, M. Palisa avait trouvé mieux que tous ces donateurs. Astronome viennois, à la découverte de cinq astéroïdes, il venait d'ajouter celle d'un sixième, et, ne l'ayant pas encore baptisé, lui cherchait une marraine.

— Messieurs, nous dit-il à la fin du souper, chacun de vous possède probablement une maîtresse. (J'ai dit qu'il était viennois). Vous l'entourez de luxe ; vous disséminez autour d'elle tout ce que peuvent imaginer l'artisan et l'artiste : soies, velours, diamants, sculptures, peintures, poésies, musiques ; vous l'avez célébrée comme vous l'avez pu : avec l'ébauchoir, le pinceau, le rythme. Tout cela a été fait. Ce qui ne l'a pas été, c'est de prendre le nom de la bien-aimée et de le clouer au ciel, en le donnant à une

étoile. Lydie a tué Hélène, Marie a tué Lydie, Juliette a tué Marie, Chimène et Phèdre ont porté préjudice à Juliette, dona Sol a éteint Chimène et Phèdre, tandis que les constellations vibrent, étincellent éternellement. Puisque les systèmes de Ptolémée et de Tycho-Brahé, quoique faux, demeurent, songez à ce que peut être un système moderne assis sur des bases immuables. Penser qu'un chaudronnier enrichi peut immortaliser une Goton pour douze mille francs! C'est aux enchères que je devrais mettre ce privilège! Sur le bourgeois renchériraient les banquiers, sur les banquiers les possesseurs de fortunes domaniales, sur ceux-là les princes, puis les rois, les empereurs et le pape! Par des millions devrait se chiffrer le droit d'écrire au Zénith le nom de sa bien-aimée, ou au besoin, de sa femme, de sa sœur, d'une princesse, d'une sainte. Le ciel pour douze mille francs!

On ne saurait s'imaginer la physionomie des femmes durant ce boniment. Chacune observait son mari ou son amant — car M. Passaro manquait de préjugés — se demandant si vraiment il aurait le cœur d'hésiter devant une semblable occasion. Le premier qui réclama la faveur vendue par l'astronome fut un jeune attaché d'ambassade dont la compagne s'appelait Carmela.

A partir de cette nuit, ma Slave me battit froid. Elle ne pouvait me pardonner mon hésitation laquelle, je le jure, provenait moins d'un sentiment d'économie que de la crainte qu'une fois étoile, elle ne clignât si fort que tout Florence monterait chez elle. Un matin où je n'aurais pu acheter un astéroïde qu'à crédit, elle disparut.

Et c'est ainsi que je dus à un uranographe autrichien la satisfaction de me sentir libéré d'une Cosaque.

La dernière connaissance que je fis à Florence fut celle de Kalpestri.

Avez-vous connu Kalpestri?

Un mime qui doublait Débureau.

L'ombre d'un clair de lune!

Quand Debureau se sentait indisposé, ou quand il se faisait enlever par quelque grande dame, Kalpestri le remplaçait.

Sans avoir eu comme son maître, l'honneur de se laisser rosser par Arlequin devant les femmes du grand Turc; bien qu'il n'eût jamais découvert, du haut d'une échelle, les mystères du sérail, Kalpestri jouissait d'une certaine célébrité en France et en Italie, quand je le rencontrai, une nuit de folie, chez le conservateur du Palais Pitti.

Hongrois de naissance, il quitta jeune sa patrie, grisé par le succès des Pierrots européens et décidé de rompre en visière avec eux. Il emportait, pour tout bagage, vingt mètres de toile, une livre de farine, trois charbons, cinquante-sept sols, mais la foi le soutenait, convaincu de régner dans le domaine de la fantaisie. Il alla droit à Paris, se heurta à Debureau, lui montra ce dont il était capable, consentit à le doubler.

Qui, je ne sais plus, a narré ses souffrances comme Pierrot hongrois et Hongrois pierrot? Il espérait s'en soulager en allant à l'Epi-Scié le raconter à Frédérick Lemaître qui se contentait de répondre :

— *Mossieu* était, peut-être, né pour la tragédie?

Un jour, pourtant, il fit une création. Il quitta le bonnet noir et revêtit les habits du chevalier Oscar de Beaugredin, membre du Jockey-Club, dans une pièce intitulée : *Noblesse oblige* ou *La tendre incertitude d'un père*, et dont, plus tard, la *Collection des petits documents* attribua faussement la paternité à Victor. L'auteur était bel et bien Kalpestri. Lui ayant demandé par la suite un autographe, il consentit à me copier de mémoire la scène suivante dont je prie ceux qui me lisent de vouloir bien goûter la saveur :

LE MARQUIS

Eh ! ce cher chevalier !

OSCAR

Marquis ! je vous la presse avec estime !

LE MARQUIS

Par quel hasard dans la rue de Varennes? Et quel bon vent vous pousse dans les sombres parages de notre vieux faubourg Saint-Germain?

OSCAR

Vous le demandez ? Eh ! mon Dieu ! l'amour !... Ce polisson de Cupidon... Mais vous ne connaissez plus cela, vous, à votre âge, un invalo...

LE MARQUIS

Faites excuses, je sacrifie encore aux Grâces...

OSCAR, *pirouettant.*

Pas possible !

LE MARQUIS

Mais jamais aux maigres... palsambleu !

OSCAR

Vieux passionné !... Tenez, cher, je viens du club... j'ai beaucoup parié... j'ai perdu vingt-cinq louis et deux saladiers de vin. Vous savez, je fais courir.

LE MARQUIS

La jeune noblesse ne saurait avoir de divertissements plus comme il faut !

OSCAR

Tant qu'à ça, c'est vrai... Nous autres de l'Œil de Bœuf !... D'ailleurs, noblesse oblige. Moi je porte de gueules au hanneton d'azur sur fond sablé...

LE MARQUIS

Et moi la licorne d'argent sur fond de bain.

OSCAR

Comme le bain à quatre sous. Mais comment se porte l'adorable Iseult ?

LE MARQUIS

Je la crois chez la fruitière.

OSCAR

Ah !

LE MARQUIS

Oui, en attendant l'accordeur de matelas, non, le cardeur de piano, elle est allée faire son marché. Oh ! ce sera une femme d'ordre. Et quand je pense qu'il faudra nous séparer un de ces matins ! Ah ! mon cœur de père saigne comme un bœuf !

OSCAR

Ne vous faites pas de bile. Elle sera heureuse avec moi, ou j'en perds le goût de l'absinthe.

LE MARQUIS

C'est à ce point-là ?

OSCAR

Foi de gentilhomme ! Prenez-vous un canon ?

LE MARQUIS

Euh ! Euh !...

OSCAR

C'est moi qui paye...

LE MARQUIS

Alors !...

Kalpestri joua au Palais Pitti avec quelques artistes locaux, une pantomime qui, ma foi, lui valut de nombreux applaudissements. Il repartait le lendemain pour Paris

Qu'y fit-il? Je l'ignore. Mais je sais qu'un soir, longtemps après, en 1884, Pierrot rentra en pleurant. Son chien crevait de faim. Par la lucarne de la chambre passait un rayon de lune. Persuadé que dans la lune montent les pierrots défunts, Kalpestri se fit sauter la cervelle. Les voisins réveillés par le bruit de la détonation virent une traînée blanche se diriger vers le ciel...

CHAPITRE VI

La première des *Couteaux d'Or*. — Paul Féval. — Mlle Duverger. — Julia Baron. — Barbey d'Aurevilly. — Mon premier roman. — Le parapluie de Sardou. — Édouard Laboulaye contre Paul Féval. — Ma première conférence. — Voyage à Ermenonville. — Le temple de la Philosophie. — L'île des Peupliers. — L'auberge de la Croix d'or. — Le père Corot. — Ernest de Girardin. — Mortefontaine. — Une joyeuse bande. — Raoul Ponchon.

Ma rentrée à Paris coïncida avec une première représentation au théâtre du Châtelet méritant qu'on s'y arrête.

Un an auparavant, Paul Féval proposait à Ferdinand Dugué de collaborer à un drame à grand spectacle : *Les Couteaux d'Or*. Dugué accepte. Ils travaillent, on répète, la première a lieu devant le véritable Tout Paris de ces solennités. Le drame débute cahincaha. Plus l'action se déroule, moins le public s'échauffe. Au dénouement, peu s'en faut qu'il ne se fâche.

La toile tombée, Ferdinand Dugué se promenait désolé sur la scène. Il aimait beaucoup Féval, se reprochait injustement de l'avoir entraîné dans une

aventure désastreuse. Il se demandait sous quels reproches il allait succomber et me prenait pour confident, lorsque Féval paraît, court à Dugué, passe son bras sous le sien, et de cette voix que j'entends encore, laissant deviner la bonté d'une belle âme bretonne :

— Eh bien, mon vieux, je t'en donnerai des petits couteaux pour les perdre !

La chute de la pièce eût provoqué dans l'assistance de nombreux commentaires si — durant le spectacle — entre le quatrième et le cinquième acte, le public n'avait été détourné de son attention par un incident de nature à occuper pendant huit jours la chronique parisienne.

Dans l'avant-scène du rez-de-chaussée de gauche, trônait Mlle Duverger. Elle divertissait l'opinion, moins par son talent que par son luxe, ses aventures et aussi sa beauté. Sa principale occupation, à l'époque, consistait à reprendre le prince Demidoff à Julia Baron, comme celle de Julia Baron à resouffler le même prince à Duverger. Jamais volant entre deux raquettes ne perdit autant de plumes que le malheureux prince entre ces deux hétaïres. Au Jockey-Club, au Café Anglais, à la Maison d'Or, à Baden, à Spa, à Ems, on risquait chaque jour des paris. « Cent louis que demain Demidoff retombera dans les griffes de Duverger ». « Cent louis pour Baron ». La « belle Mme Duverger », comme on l'appelait alors, faisait volontiers prime car elle connaissait un moyen presque infaillible de l'emporter sur sa rivale, moyen consistant à louer chez un bijoutier un million de diamants ajoutés à ceux qui lui apparte-

naient, s'assurer d'une salle, reprendre *La Dame aux Camélias*. Il fallait que la veille Julia Baron se fût surpassée dans son art de courtisane pour que le prince résistât à la vue de Marguerite Gautier constellée d'éclats.

Donc, Duverger paradait dans une avant-scène. Pendant l'entr'acte, un spectateur se place debout devant elle, le dos tourné. Tous les yeux se fixent sur lui, tant l'élégante originalité de sa personne en impose, et aussi sa réputation puisque l'importun s'appelle Barbey d'Aurevilly. Agacé de sa tenue, Duverger risque une observation malsonnante. D'Aurevilly y oppose probablement une de ces répliques dont la morsure faisait saigner. Duverger se lève et le soufflette de son éventail.

— Mademoiselle, fait d'Aurevilly, je vous prie de choisir parmi vos entreteneurs. Je me battrai avec celui que vous désignerez.

Duverger, probablement avare de ses relations, ne fit pas le choix réclamé.

En revanche, le lendemain — ce qui donne une idée exacte de son goût — elle envoyait à Barbey une collection de plumes d'oie. Barbey commanda au domestique — messager du cadeau — d'attendre la réponse et écrivit le billet suivant :

« Je savais, mademoiselle, la facilité avec laquelle vous ruinez vos amants. J'ignorais que vous poussiez la cruauté jusqu'à les plumer ».

Ce soir-là, il m'importait par-dessus tout de me faire présenter à Paul Féval que j'approchais pour la première fois. Dugué s'y empressa. Nous allâmes

tous trois souper aux Halles. Ils revinrent sur les *Couteaux d'Or*, et tous deux convinrent gaiement de leur erreur. J'appris les difficultés que présente une œuvre dramatique et les dangers aussi, puisque des écrivains d'un métier éprouvé pouvaient se tromper à ce point, sans essayer de s'en défendre.

Quelques années après, j'achevais mon premier roman : *Chasteté*, et cherchais un éditeur, quand l'idée me vint de consulter Féval en me recommandant du souper aux Halles. Il demanda à lire mon manuscrit. En ce temps-là, Féval penchait déjà vers le mysticisme qui en fit, à la fin de sa vie, un catholique pratiquant. L'œuvre risquait de choquer ses convictions. Je la lui confiai quand même. La semaine suivante, je recevais une lettre de lui :

« Mon cher ami,

« J'ai remis votre manuscrit à Dentu, en le priant de ne point se laisser épouvanter par certaines audaces. Votre cause était si facile à gagner que je n'ai pas eu besoin de la plaider. Vous serez donc édité.

« Bien à vous,

« PAUL FÉVAL. »

Je me précipite chez lui, afin de le remercier.

— Mon jeune ami, me dit-il, il en est des livres comme des femmes. Il faut les aimer en ayant soin de ne s'acoquiner jamais. Vous avez fait un effort littéraire. Votre devoir est de lutter, même à terre, comme un soldat tire, même blessé.

A cette heure, Paul Féval m'apparait. Je revois sa belle tête de Breton, couronnée de cheveux, à la

façon des frères de Saint-Jean-de-Dieu — chez lesquels il mourra — et terminée par une barbe poivre et sel : son excellent regard, plein de finesse et de mansuétude, d'intelligence et de rêverie, que la discussion remplissait d'éclairs sous l'épaisseur des sourcils rapprochés ; son nez droit, entre deux pommettes saillantes et colorées ; sa bouche un peu épaisse, où se retrouve la bonhomie du regard et aussi sa fierté. Il marche comme les hommes forts qui écartent les foules, son inséparable parapluie sous le bras. Et cela me rappelle qu'un jour Victorien Sardou — il l'a raconté — oublia le sien chez Féval ; grave négligence, puisqu'elle mettait le futur auteur de *Patrie* dans l'impossibilité de porter son riflard au Mont-de-Piété, c'est-à-dire de dîner le soir. Sardou n'avait qu'à retourner le chercher en expliquant son embarras. Chez Féval, son couvert était mis pour longtemps.

Certes, il fallut que Féval jouât des coudes. Songez à la difficulté de ses débuts. Balzac règne dans le domaine du roman d'étude ; Sue et Soulié triomphent dans le roman populaire ; l'œuvre d'Alexandre Dumas tient le monde en haleine. Il s'agit, pour le petit correcteur d'imprimerie, de conquérir une place si disputée : il s'élance, tête baissée, écrit *Les Mystères de Londres*, les publie sous le nom de François Trolopp, et l'ouvrage atteint cent trente éditions. Sa réputation établie, il ne s'arrêtera plus, travaillera douze heures par jour, ne sacrifiant ni au monde, ni au plaisir, seulement à quelques amitiés choisies et à sa famille de plus en plus nombreuse. La nomenclature de ses œuvres dépasserait les limites de mon cadre.

Relisez *Le Bossu* et *Les Compagnons du Silence*. Evidemment le style n'est pas irréprochable ; sans doute les caractères sont plus ou moins étudiés, le critique sévère a le droit de relever des invraisemblances, mais il amuse, il intéresse, il passionne.

A la fin de sa carrière, Féval avait recueilli des lauriers et amassé une modeste fortune. Le hasard des spéculations le trahit. Voyant le sort se tourner contre lui, il se réfugia dans la religion, conversion mal interprétée. Des méchants n'y virent qu'un moyen de se refaire, la calomnie le suivit chez l'éditeur Palmé. Féval en souffrit au point d'y succomber.

En 1887, j'ai salué ce voyageur comme il s'apprêtait à comparaitre devant le tribunal suprême, confiant en l'équité de ses juges.

Paris oubliait l'insuccès des *Couteaux d'Or* quand, ô surprise ! ce fut un politicien qui s'avisa de les rappeler dans une conférence. Je parle d'Edouard Laboulaye.

Laboulaye, en voulant à Féval d'avoir, onze années auparavant, critiqué sa brochure concernant la propriété littéraire, crut devoir tomber à bras raccourcis sur ce dernier, s'appesantissant sur son ignorance des mœurs américaines. Jamais Féval ne se vanta de les connaitre. On sait, par contre, l'admiration convaincue de Laboulaye pour l'Amérique qu'il n'avait pas découverte. A cette conférence annoncée longtemps à l'avance, assistaient des amis de Féval, renforcés des habitués de la maison Dentu réunis chaque jour, de quatre à six, dans les magasins de la Galerie d'Orléans. Un livre à écrire sur ces magasins !

Sauvaitre, qui, malgré son grand âge, dirigeait encore en 1910, une librairie boulevard Haussmann, fournirait les principaux documents. Monselet, Champfleury, Houssaye, Philibert Audebrand, Paul Arène, Emile Gaboriau, Scholl, Stapleaux, Villemot, etc., etc., où êtes-vous ? Je n'évoquerai donc que des morts!

Laboulaye se livre à sa première diatribe. Des protestations s'élèvent. Il essaye de continuer. La Galerie d'Orléans proteste. La police intervient. Monselet, le doux Monselet interpelle le commissaire de police avec la conviction d'un Mirabeau montrant la porte à M. de Brézé. Je surenchéris, on me conduit au poste.

Quinze jours après, je louais la salle du Pré-aux-Clercs, accaparée par Alphonse Humbert, et m'improvisais conférencier, désireux de venger du même coup Paul Féval et mes douze heures de captivité. L'impopularité de mon adversaire me facilitait la besogne. Je dépeins un Laboulaye adéquat à son œuvre, mais trahissant par cela même sa variabilité, puisque cette œuvre changeait avec les circonstances. Je montre un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1845) démentant le professeur de 1839, comme le professeur sous l'Empire contredira l'académicien. (Plus tard j'aurais opposé le président du centre gauche de l'Assemblée nationale au conférencier de 1870 ; l'avocat du clergé, à propos de la loi sur l'enseignement supérieur, au sénateur inamovible.) Je constate l'imprudence de Laboulaye attirant Paul Féval sur la terre américaine qu'il n'a vue qu'à travers un prisme dont les facettes sont fausses. Je le plaisante sur sa rage de souhaiter aux Français une

liberté, une constitution et des mœurs étrangères. Je l'imagine plantant des cannes à sucre à Argenteuil. « Est-ce que les mœurs, les lois, les constitutions n'ont pas leurs terrains propres sur lesquels seulement elles deviennent fécondes ? Ne serait-il pas aussi ridicule de voir un Français soumis à un Code conçu à Boston qu'un nègre se promenant nu devant Tortoni? » Et je conclus par cette apostrophe : « M. Laboulaye nous en fournit des preuves en s'efforçant de semer en France des germes avortés! »

Je n'eus pas à subir de contradictions.

L'assemblée me soutenait et Laboulaye brillait par son absence.

Depuis, durant la période du Seize-Mai, je le rencontrai souvent à l'Assemblée Nationale.

Il ne me reconnut que le jour où, briguant le siège de M. de Sacy, il se vit préférer Maxime Ducamp.

La veille j'avais brûlé une dernière cartouche et il en sentait la cuisson.

Sur ce haut fait, voyant pousser les premiers bourgeons, je partis pour Ermenonville avec un de mes camarades d'enfance, Henri Picard, qui étudiait alors la composition sous la direction d'Ambroise Thomas.

Nous quittâmes Paris, sac au dos, décidés à suivre l'itinéraire indiqué par Gérard de Nerval dans ses jolis contes des *Filles du Feu*. Nous éprouvions pour l'auteur de *Sylvie* une telle sympathie que l'excursion prenait l'importance d'un pèlerinage. Nous couchons au Bourget, arrivons le lendemain à Dammartin crevant de faim, et dévorons un déjeuner pantagruélique à l'issue duquel nous recueillîmes, nous

aussi, une vieille chanson du Valois fredonnée par la grand'mère de notre hôtesse :

C'était la fille d'un geôlier
Grand Dieu ! qu'elle est gentille ! (*bis*)
Elle est si belle que le jour
Un prisonnier lui fait la cour !

Toute ma vingtième année me chante aux oreilles quand je me rappelle notre dégringolade de Dammartin.

Je revois Othys, où Gérard rencontra de grandes touffes de digitales pourprées dont Sylvie composa un bouquet en lui disant :

— C'est pour ma tante ; elle est si heureuse d'avoir de belles fleurs dans sa chambre !

Othys, où il revêtit un ancien uniforme des gardes-chasse de la maison de Condé, tandis que Sylvie s'habillait du costume que, cinquante années auparavant, la tante portait à son mariage. Sylvie s'admire dans sa robe de taffetas flambé, son corsage aux tulles jaunes, aux rubans passés, ses bas de soie rose à coins verts et ses sabots garnis de dentelles.

— O mes enfants ! s'écria la tante.

Et elle se mit à pleurer, puis sourit à travers ses larmes. C'était l'image de sa jeunesse ! cruelle et charmante apparition !

Othys que décore une petite église Renaissance, si joliment sculptée et si légère qu'il semble qu'on en ferait un pendentif pour un col de duchesse !

Après Othys, Ver... Enfin, Ermenonville ! Il est sept heures du soir. Le jour décline. A notre droite, un parc qu'un fossé sépare de la route. Nous le sau-

tons. O surprise! devant nous s'élève un temple que Nerval compare à celui de la sibylle Tibertine. Le dôme est supporté par sept colonnes sur lesquelles nous lisons gravés les noms de Rousseau, Voltaire, Montesquieu, Descartes, Williams Peen, Newton et Montaigne. L'ordre exigerait douze colonnes. Les cinq autres sont couchées dans l'herbe, recouvertes de mousse et de lierre. On attend de nouveaux philosophes. Plus tard, j'ai souvent fait appel aux propriétaires du Temple, à Mme Blanc, au prince Roland Bonaparte, pour qu'ils relevassent les colonnes abandonnées, qu'ils les décorassent des noms de Littré, Renan, Taine, etc., etc. Le choix n'est qu'embarrassant. On ne m'a pas écouté. Si ces lignes tombent sous les yeux du prince Radziwill, le possesseur actuel, qu'il y songe.

Quelques mètres plus loin, l'Ile des Peupliers! Un petit lot de terre entouré des eaux du lac et planté de peupliers, où s'élève la tombe vide de Jean-Jacques, autour de laquelle nagent majestueusement des cygnes. Dans cette île, on vint exhumer le corps pour le porter au Panthéon. L'allée suivie par le cortège n'a pas changé. On peut fouler le chemin parcouru par ceux qui crurent devoir troubler le repos du philosophe; il est bordé de saules centenaires dont le feuillage effleura les couronnes funèbres. Les jeunes filles d'Ermenonville en coupent des branches dont elles ornent leurs corsages le jour anniversaire de la mort de l'écrivain.

Voici le Banc des Mères, à l'endroit où Jean-Jacques recommandait l'allaitement maternel; la Cabane où il écrivit *Emile;* le Désert, immense plaine de

sable décrite dans les *Confessions*, dernièrement la propriété de la châtelaine de Chaâlis, madame André. Voici les bocages chantés par l'auteur des *Rêveries*, bocages qu'égayent encore le roucoulement des tourterelles, les chansons de la Nonette et de la Thève. Et voici les pierres gravées d'inscriptions d'un rococo si joliment outrancier :

O limpide fontaine, ô fontaine chérie,
Puisse la sotte vanité
Ne jamais dédaigner ta rive humble et fleurie.
Que ton simple sentier ne soit point fréquenté
Par aucun tourment de la vie,
Tels que l'ambition, l'envie,
L'avarice et la fausseté !
O bocage si frais, un séjour si tranquille
Aux tendres sentiments doit seul servir d'asile.
Les rameaux amoureux entrelacés exprès
Aux Muses, aux Amours, offrent leur voile épais,
Et le cristal d'une onde pure
A jamais ne doit réfléchir
Que les grâces de la nature
Et les images du plaisir.

Moi aussi, tous les ans, j'ai revu le château, « les eaux paisibles qui le bordent, la cascade qui gémit dans les roches de cette chaussée réunissant les deux parties du village, dont quatre colombiers marquent les angles ; la pelouse qui s'étend au delà comme une Savane, dominée par des coteaux ombreux ; la tour de Gabrielle se reflète de loin sur les eaux d'un lac factice étoilé de fleurs éphémères ; l'écume bouillonne, l'insecte bruit... Que tout cela est solitaire et triste ! Le regard enchanté de Sylvie, ses courses folles, ses cris joyeux, donnaient autrefois tant de charme aux lieux que je viens de parcourir ! »

Pourquoi Ermenonville n'attire-t-il pas davantage les touristes qui le confondent, d'ailleurs, avec Armenonville? Pourquoi les historiens, les biographes, ne fouillent-ils pas les environs remplis de précieux documents sur les dernières années de Jean-Jacques? Ils en trouveront dans la bibliothèque et dans les greniers du château : à Ver, à Othys, à Dammartin, à Mortefontaine, à Plessis-Belleville (où est enterrée Thérèse Levasseur), à Senlis qui fournit un contingent sérieux de bibliographes et d'archéologues aux académies de province. Ils pourront compléter la *Relation de la Bègue de Presle*, l'*Addition de M. de Magellan*, gentilhomme portugais, découvrir peut-être la minute du procès-verbal rédigé par cinq médecins au lit de mort de Rousseau et dont il est fait allusion dans l'édition Poinçot; les lettres du chirurgien de Montagny et du médecin de Senlis qui constatèrent la profondeur « du trou au front »; vérifier les affirmations contenues dans les *Mélanges* d'Escherny, la correspondance de Houdon et celle de M. Petitain; mettre la main sur les affiches apposées en 1815, sur l'ordre des chefs alliés qui, par respect pour la mémoire de Rousseau, défendirent d'imposer aucune taxe extraordinaire sur le village. La copie existe dans le *Journal du Commerce* de 1818.

Nous descendîmes à l'auberge de la *Croix d'Or* que recommande Gérard de Nerval et alors tenue par le ménage Gendron. Le mari, ancien jockey, cumulait les fonctions d'aubergiste et de chef des écuries du marquis de Girardin. Sa femme, un petit être aux yeux de pervenche, filleule de Corot et du comte

d'Osmond dont je parle plus haut, s'ornait d'une fillette de quatre ans, aujourd'hui grand'mère! et s'improvisait la providence des voyageurs. Après quelques heures nous étions amis et il a fallu que la mort s'en mêlât pour que nous cessions de l'être! La veille de notre arrivée venait justement de débarquer Corot, avec sa boite et sa pipe. Il retournait à ses chères études sur les bords du lac entourant le tombeau de Jean-Jacques, ou de celui qui, derrière le château, sert de miroir à une incomparable futaie. La connaissance fut vite faite, car le père Corot aimait les jeunes, surtout ceux qui comme nous se destinaient à la carrière des arts ou des lettres. Oh! les belles conversations le soir, après-dîner! Avec quelle verve et aussi quelle profondeur d'aperçus il nous racontait ses émotions de la journée devant le paysage « multiforme. » Il faut l'avoir vu peindre, pour se rendre compte du merveilleux métier traduisant son inspiration. Son pinceau chantait; dans le nuage de tabac dont s'environnait le maître, on distinguait la forme d'une Muse protectrice s'envolant de terre pour qu'il la saisît au vol!

Corot s'attardait peu au sévère et se hâtait volontiers de passer au plaisant. Comme un soir, après dîner, la conversation roulait sur la critique d'art :

— La critique, s'écria Corot, rien de plus facile! Il s'agit de collectionner quelques mots d'usage, quelques termes empiriques, quelques métaphores spéciales, vous alignez et vous passez pour un connaisseur. Ces mots, ces termes et ces métaphores, je les ai réunis pour qui les voudra. Si le cœur vous en dit...

Et il récita :

— Le goût de l'habillement. — Le surprenant fini des étoffes. — Recherche sérieuse de la vie et de l'expression. — Une fanfare de couleur. — Couleur sourde. — Facilité hardie et brillante. — Ressort de l'exécution. — Peindre à distance. — La touche peut être fière, mâle, vigoureuse, lasse, molle, incertaine, timide. — L'expression d'une noble tête doit toujours rappeler la *smorfia* indéfinissable des femmes de Michel-Ange. — Le paysage est doré par une chaude lumière ; il a un charme inexprimable de réalité poétique ; il est d'une composition habile, d'une facture savante. — Le ciel livide est éclairé d'une froide clarté polaire, à moins que ce ciel ne soit de turquoise verdie, implacablement bleu, etc., etc... J'irais comme cela jusqu'à demain.

Et il riait de son bon rire de paysan, en secouant sa pipe sur le talon de ses souliers.

A Corot, nous dûmes, quelques jours après, d'être présentés au propriétaire du château d'Ermenonville, M. Ernest de Girardin, fils de Stanislas de Girardin l'hôte de Jean-Jacques et oncle de la main gauche d'Émile de Girardin. Imaginez un vieillard charmant, heureux de recevoir qui pouvait égayer sa solitude et dont la conversation abondait en anecdotes. Il conservait dans sa primitive intégrité le château transformé depuis par Mme Blanc, le prince Roland et le duc de Radziwill, au grand désespoir des curieux. On y jouissait d'une liberté telle qu'il m'arriva souvent de me baigner autour de l'Ile des Peupliers, de braconner dans les bois de Sainte-Margue-

rite et de parcourir le domaine, à cheval, dans le costume d'un Indien apache.

Notre promenade favorite était Mortefontaine, dont le château appartenait alors à Mme de Corbin, veuve de l'ancien homme d'affaires de Mme de Feuchères dont on sait le rôle dans l'assassinat du prince de Condé. Nous descendions à l'auberge du père Dubois, un valet de chambre du prince et qui passait — à tort ou à raison — pour l'avoir attaché à l'espagnolette. Quelques années plus tard, je faisais de Mortefontaine mon campement d'été en compagnie d'une joyeuse bande composée de Paul Bourget, Maurice Bouchor, le poète, amateur de vieilles chansons de France qu'il chantait et doit chanter encore avec un art particulier ; Maurice Montégut, hélas ! disparu hier; Edmond Deschaumes ; le peintre Couturier, auquel on doit l'enseigne qui se balance encore au-dessus de la porte de l'ancienne maison Dubois devenue l'*Auberge des Artistes ;* Desmarets, le peintre militaire; Léopold Stapleaux qu'une nuit de 14 Juillet, je surpris — bien qu'il fût belge — se promenant seul dans les bois, un lampion à la main et hurlant *La Marseillaise* ; Georges Pradel, le romancier, locataire d'une petite maison sise à Plailly, mitoyenne de la propriété appartenant aujourd'hui à notre chère artiste Louise Abbema.

Que sais-je encore !

Si ! j'en sais un autre dont je puis, Dieu merci ! évoquer le nom sans le vieillir, car le bon bougre n'a pas changé.

Voici comment s'établirent nos relations :

Je m'amusais à peindre du côté de Loisy. « Je suis entré au bal de Loisy, à cette heure mélancolique et douce encore où les lumières pâlissent et tremblent aux approches du jour. Les tilleuls, assombris par en bas, prennent à leurs cimes une teinte bleuâtre. La flûte champêtre ne luttait plus si vivement avec les trilles du rossignol. » C'est ainsi que s'exprime encore Gérard de Nerval. Quelqu'un s'approche de moi ; un petit homme, chauve, barbu, vêtu d'un complet de tussor. Il tire des bouffées de sa pipe et, après quelques minutes d'attention :

— Mais, nom de Dieu ! s'écrie-t-il, mettez donc de la laque !

C'était Raoul Ponchon.

Mon cher Ponchon, tu fus la joie de Mortefontaine. Te souviens-tu de nos soirées chez Bouchor qui chantait les vieux refrains de nos pères :

Plantons la vigne,
La voilà la jolie vigne...

ou

Quand Biron voulut danser...

ou

La petite Tata ?

As-tu gardé souvenir de l'instituteur Marie qui, obligé de s'absenter, nous confia la clef de l'horloge de l'école pour que nous la remontions au jour fixé ? Ce fut une cérémonie. Nous déjeunâmes, Bouchor, Mme Bouchor, toi, ma femme et moi dans le clocheton et, au moment solennel, quand Bouchor introduisait

la clef dans le mécanisme, des bouchons de champagne sautèrent. Nous voulions enterrer joyeusement les heures mortes et souhaiter la bienvenue à celles qui allaient naître.

A l'heure où j'écris, la propriété de Mme de Corbin est morcelée : le grand parc, ses trois étangs, les domaines environnants appartiennent au duc de Gramont qui, sur une hauteur, d'où l'on découvre Chantilly, a fait construire un château princier.

J'aurai l'occasion de revenir sur Ermenonville, dans des conditions moins gaies.

CHAPITRE VII

La situation politique. — Les soirées de Pascal Duprat. — L'origine du mot *servus* — Edmond Lepelletier. — *Le Peuple Souverain.* — Les quatre sergents de La Rochelle. — La femme au perroquet. — Valentin Simond. — Gaston Vassy. — La cuirasse à l'épreuve des obus. — Les bretelles du prince impérial.

Après un séjour prolongé à Ermenonville, je retrouvai Pascal Duprat à Paris. Il habitait, rue de Pontoise, un appartement très simple, presque pauvre, qu'il partageait avec Clémence Royer.

A cette époque, la situation politique se tendait de plus en plus. L'opinion discutait à nouveau l'affaire des duchés, la regrettable attitude de la Cour durant la lutte entre la Prusse et l'Autriche, attitude remise en lumière par M. Thiers. Tandis que les partisans de l'Empire commençaient à sentir le danger, les républicains, les libéraux, les patriotes, l'internationale s'agitaient. On revenait sur le Mexique, on ressuscitait l'infortuné Maximilien, on discutait l'honnêteté des moyens employés pour obtenir du plébiscite les résultats désirés ; enfin, des bruits de guerre circulaient.

Quand ils eurent pris consistance, les populations s'en émurent. On répandit le bruit qu'elles se réveillaient guerrières. Erreur calculée. Le pays montrait des dispositions si pacifiques qu'après enquête entreprise par M. Chevandier de Valdrôme, ministre de l'Intérieur — le même que l'on vit à cheval, à la tête d'un régiment massé devant le Palais de l'Industrie, le jour de l'enterrement de Victor Noir — on constata que nulle part on n'entretenait le culte de Mars, malgré les efforts d'une police spéciale organisée pour qu'on multipliât les offrandes. Je la vois encore hurlant : « A Berlin ! » sur les boulevards, sans que son enthousiasme salarié ne provoque un écho. Je me souviens même d'un soir où le pauvre Alfred de Caston, emporté par un patriotisme subit et croyant devoir encourager les passants à envahir l'Allemagne, reçut d'un bourgeois pacifique un coup de canne si violemment appliqué que nous dûmes transporter notre ami sur une banquette du café de la Porte-Montmartre où il faillit rendre son âme à Dieu. Ce bourgeois représentait la mentalité générale. Quelques jours après, au même endroit, je vis défiler un escadron de cuirassiers se plaignant à haute voix qu'on voulût les mener à la boucherie. Une semaine plus tard, M. Pietri affectait de ranger des policiers devant la maison de M. Thiers — dit le « Pacifique » — pour le protéger contre les belliqueux élans de ses contemporains, représentés par une vingtaine de blouses blanches. Quelques instants après, M. Thiers se rendait à la Chambre, acclamé par des milliers de partisans.

Nous vivions dans une atmosphère spéciale, obligeant les bonapartistes à affecter une confiance

qu'ils ne partageaient pas, entretenant chez les républicains des espérances longtemps contenues, faisant entrevoir aux révolutionnaires la possibilité d'une prise de possession, enfin propice aux discussions s'élevant dans les cafés, sur les places, dans les salles publiques, dans les théâtres transformés quelquefois en lieux de conférences, encore et surtout dans le particulier des victimes du régime impérial.

Parmi ces derniers, Pascal Duprat. Il ne conspirait pas, à proprement parler, mais attirait les anciens de 48, les mécontents du 2 Décembre, les libéraux fatigués de dix-huit années de lutte. Chez lui, les soirées se passaient dans un petit salon orné de chaises recouvertes de reps rouge, salon que l'on quittait à dix heures pour passer dans une salle à manger dont l'ameublement se composait d'une table en noyer sur laquelle reposait une lampe Carcel, de quelques chaises de paille et d'un Spartacus en plâtre placé sur le poêle. On buvait du thé servi par Clémence Royer, son éternel cigare entre les dents; on mangeait quelques brioches au beurre fort. Parmi les convives habituels, Eugène Pelletan, Camille Pelletan, son fils, Ernest Picard, Esquiros, Gagneur, Guyot-Montpayroux, Glais-Bizoin, puis, de temps à autre, d'Alton-Shée, M. F. X. Trébois, qui joua les comparses après la Commune, un ancien pasteur appelé Rigaud, notre cher confrère Edmond Lepelletier, aujourd'hui réfugié dans les lettres et dont on a lu les belles études sur Verlaine. Cela manquait de gaieté pour ceux qui, comme moi, ne nourrissaient ni haine ni ambition. Je me rappelle un certain soir où Eugène Pelletan souleva une intermi-

nable discussion sur l'origine du mot *servus*. Il tenait pour *servire* dénominatif de *servus;* Esquiros en appelait aux jurisconsultes latins (*Dig. de statu hominum*) rattachant *servus* à *servire*, comme étant l'homme pris à la guerre, conservé et non tué. Clémence Royer tourna la conversation pour déplorer, en mâchonnant son petit Bordeaux, que l'expression servant à désigner l'histoire naturelle de l'homme fût adéquate à la figure de style par laquelle on attribue à Dieu des affections et des actions humaines. Elle allait de Darwin à Malebranche avec une volubilité menaçante. Sans Guyot-Montpayroux, qui témoigna de son indifférence par un ronflement d'Auvergnat, nous y serions toujours!

Mais, à la sortie, j'avais comme compensation, Edmond Lepelletier, dont la verve gamine, spirituelle et joyeuse me réconfortait. Les amusantes folies que nous commîmes alors! Une nuit, sur la place Notre-Dame, nous nous cachâmes, décidés à attaquer le premier carrosse qui passerait! Palsambleu! Cette nuit-là, le guet l'échappa belle!

Je puis l'avouer aujourd'hui, ce qui me retenait chez Pascal Duprat, ce n'était pas la fréquentation de vieux républicains dont l'honnêteté, le désintéressement, la foi auraient dû m'en imposer davantage, mais plutôt l'espoir que de ces réunions naîtrait un journal où je trouverais ma place. Pareille fondation représentait un problème compliqué : elle nécessitait un cautionnement, et l'ancien républicanisme ne s'était pas enrichi. Elle exigeait une autorisation de plus en plus difficile à obtenir, M. Chevandier de Valdrôme étant aussi mauvais coucheur que piteux

cavalier. L'Empereur qui, la veille du coup d'État, après avoir expérimenté le sang-froid du colonel Vieyra, jugea prudent de faire crever tous les tambours de la garde nationale, menaçait de réduire au silence tous les journaux battant le rappel républicain. Il se trouva pourtant un homme assez audacieux et intelligent pour braver tant d'*impedimenta* : Valentin Simond.

La feuille s'appela *Le Peuple Souverain*. Pascal Duprat l'inspirait. Valentin Simond la dirigeait et — fonction touchant à la sinécure — le père de Valentin Simond disposait de la caisse.

J'entrai au *Peuple Souverain* après une collaboration de quelques mois au *Petit Journal*, collaboration dont j'étais redevable d'abord à Albert Millaud, fils de Polydore Millaud, ensuite à l'un des quatre sergents de La Rochelle.

Ceci veut une explication.

On se souvient du fameux procès des quatre sergents, Bories, Raoulx, Goubin et Pommier, condamnés à mort pour complot politique. Tous quatre s'embrassèrent au pied de l'échafaud. Raoulx mourut en criant : Vive la Liberté ! Goubin et Pommier le suivirent en poussant le même cri. Bories, avant de se coucher sur la planche, s'écria d'une voix forte : « Rappelez-vous que c'est le sang de vos fils que l'on fait couler aujourd'hui ! » et jeta un bouquet à une jeune fille, sa fiancée, qui tenait à assister à ses derniers moments.

Cela se passait en 1822.

Quarante-sept ans après, la jeune fille vivait encore. Elle se promenait dans Paris, coiffée d'un

chapeau de paille orné du bouquet de Bories, vêtue d'un châle français épinglé sur une robe bleue. Le chapeau, le châle et la robe dataient évidemment du temps des mêmes Bourbons qui décapitèrent son promis. Enfin, elle tenait sur son poing un perroquet vert, ce qui lui valait le surnom de *La Femme au Perroquet*.

Je la rencontrais presque tous les jours. L'idée me vint de l'interroger. Le verbe *interviewer* n'existait pas encore. Elle me conta son histoire. J'en composai une nouvelle que je portai à Albert Millaud, lequel la fit recevoir par son père. Paris s'en amusa; Polydore Millaud me commanda des *Causeries*, article ne devant pas dépasser cent lignes et, ma foi, bien payés. Je les prodiguai. Je faisais définitivement partie du bâtiment.

Au *Peuple Souverain*, la collaboration offrait moins de quiétude. Il s'agissait d'en dire le plus possible en ne faisant courir que des *minima* de danger au gérant. D'ailleurs, Pascal Duprat veillait, et il ressentait d'autant plus le besoin de se montrer prudent que, si le journal devait lui servir de nouveau tremplin, il représentait encore pour lui des moyens de s'assurer l'existence, celle de sa compagne et celle d'un fils conçu en Italie et qui, à l'époque dont je parle, élevé dans des principes tout à fait particuliers, vivait à Paris sans connaître une autre langue (à neuf ans!) que l'italien.

Le *Peuple Souverain* fit sa trouée, porté par les événements et bien conduit par Valentin Simond qui, plus tard, tint une place importante dans le journalisme parisien, car il possédait la double qualité

d'administrateur et d'homme d'affaires. En ce qui concerne les affaires, il était d'ailleurs aidé par un de nos anciens camarades de Saint-Louis, Gaston Pérodaud, fils d'un administrateur de la Compagnie d'Orléans et qui, sous le pseudonyme de Gaston Vassy, acquit une véritable célébrité d'annoncier.

Gaston Vassy personnifia, pendant dix-huit années, le génie de la réclame. En ces temps troublés où paraissait le *Peuple Souverain*, malgré l'arrêt des transactions, l'inquiétude des masses, Vassy trouvait le moyen de tondre les commerçants les plus timides de la place. Durant le siège, quand les moyens de subsister devinrent difficiles — au point qu'il dut vendre à un boucher de la rue de Clichy, son chien nommé *Faust* pour une de ces cuisines mystérieuses dont nous gardons encore la saveur — il tira profit des confectionneurs de pâtés de rats et des fabricants de confitures à la gélatine. Les inventeurs abondaient. Celui-ci lançait une pommade garantissant du froid ; celui-là des pilules réconfortantes au point de remplacer le pot-au-feu devenu illusoire ; un troisième, des engins destinés à détruire en cinq minutes toute l'armée allemande ; par centaines s'inscrivaient ceux recommandant une cuirasse que n'entamaient ni les balles ni les boulets. Gaston Vassy se jetait sur eux et, grâce à une faconde de Gaudissart, leur soutirait jusqu'à la moelle. Un jour, comme il remplissait la fonction de secrétaire de la rédaction, un de ces derniers vient le trouver dans son cabinet, lui montre une cuirasse de papiers de soie superposés à l'*épreuve des obus*, et, pour mieux lui en expliquer la pratique, la lui fait endosser. A

peine — nouvel Achille — Vassy a-t-il revêtu l'armure, entre un visiteur pour Pascal Duprat. C'était Jules Favre. Sans se déconcerter, Vassy lui explique par suite de quelles circonstances il le reçoit en guerrier romain, conduit Jules Favre à Pascal Duprat, et, revenant à son inventeur :

— Pour ne pas gêner votre modestie, je viens de parler à part de votre invention à Jules Favre. Il me laisse supposer que le gouvernement de la Défense vous en commandera par milliers. C'est pour vous la fortune, la gloire et, j'en fais mon affaire, la Légion d'honneur. Seulement l'appui du *Peuple Souverain* est indispensable. Versez mille francs ou c'en est fini de vos espérances.

Le pauvre homme les versa et quitta Vassy, se tenant à quatre pour ne pas le presser dans ses bras.

Au *Peuple Souverain*, durant une guerre, un siège, le champ d'exploitation de Gaston Vassy se trouvait malgré tout restreint. Il l'élargit plus tard, dans des proportions incroyables à la *Liberté*, au *Bien Public*, à *Paris-Journal*, et surtout au *Figaro*, au point de provoquer l'admiration de Villemessant. Je ne puis résister à l'envie de conter encore un trait. On verra jusqu'où Vassy poussa l'art du puffisme.

Un soir, le directeur d'une grande parfumerie va trouver Villemessant, qu'il connaissait de longue date :

— Mon cher Villemessant, lui dit-il, le principe de la maison est de se refuser à toute réclame. Or, depuis un mois, au saut du lit, je reçois la visite d'un de vos rédacteurs, M. Alfred d'Aunay, qui perd son temps et gâche le mien, à me proposer des annonces. Je vous serais particulièrement reconnais-

sant de mettre fin à une insistance inutile et désobligeante.

Villemessant promet et, le parfumeur disparu, raconte la démarche à Vassy.

Le lendemain, ce dernier court chez l'industriel récalcitrant et lui tient le discours suivant :

— Cher monsieur, je viens de la part de M. de Villemessant qui estime ne s'être pas assez excusé hier de l'indiscrétion de mon collègue d'Aunay. Ce d'Aunay n'est pas un mauvais garçon, mais il manque de tact, de délicatesse, au point que je m'étonnerais fort si, maintenant qu'on lui défend votre porte, il n'entrait pas par la fenêtre. J'en conclus que, pour votre tranquillité, l'amour-propre de M. de Villemessant qui vous aime beaucoup, la considération dont un journal comme le *Figaro* doit jouir, le plus raisonnable serait de traiter avec moi. La préférence servira de leçon à d'Aunay et vous aurez eu, du moins, affaire à un homme du monde.

Désarmé, le parfumeur traita et Villemessant, enthousiasmé, donna une prime de cinquante louis à l'intermédiaire.

Vassy écrivit un jour que les complets du *Pont-Neuf* à vingt-cinq francs étaient si bon marché que sur ces mêmes complets, on prêtait le double au Mont-de-Piété. Une autre fois, chargé de lancer un nouveau système de bretelles, il profita de la mort du Prince impérial pour raconter la stupéfaction de l'ennemi à la vue d'un corps aussi bien tourné et affirma que, depuis ce temps, les soldats zoulous portaient des bretelles américaines. Comme on peut en juger, il ne reculait pas devant le macabre.

CHAPITRE VIII

La guerre de 1870 — Proclamation de la République. — Paris assiégé. — Dardenne de la Grangerie. — Monseigneur Bauër. — La Commune. — Le comte de Bisson. — Camille Groult et Raoul Rigault. — Adèle et son feu d'artifice. — Vermorel et Emile de Girardin. — Arsène Houssaye et Mathilde Fouquet. — Un joli mot d'Alexandre Dumas. — Le déboulonnement de la Colonne. — Paris ouvert !

Me voilà arrivé à la date fatidique du 15 juillet 1870. Émile Olivier annonce que le gouvernement, après avoir tout tenté pour éviter la guerre, se trouve dans l'obligation de soutenir celle qu'on lui offre, en laissant à chacun sa part de responsabilité. Le sort en est jeté.

Je ne ferai pas l'histoire de ce temps-là, bien qu'elle n'ait point encore été véritablement écrite. Cela dépasserait les bornes que je m'assigne et exigerait une gravité incompatible avec le genre que je me propose. Aussi bien, ceux de mon âge ont vécu l'époque qui sépare juillet 1870 de mai 1871 comme dans un rêve qu'une fois réveillés nous pûmes à peine retenir. Nos aînés plus expérimentés, plus réfléchis, moins impressionnables, parce que

moins jeunes, s'y sont essayés par la suite, sans arriver à rendre la véritable mentalité de cette période de stupéfaction et de terreur. Les diplomates ont reconstitué les entrevues ; les politiciens, les débats ; les historiens, les faits ; les militaires, les batailles ; pas un n'a fidèlement raconté l'état général des esprits. Peut-être n'a-t-on pas osé. Il faudrait un Tolstoï, celui de *La Guerre et la Paix*. Quant à ceux, je le répète, qui comptaient vingt ans alors, quels que soient leurs efforts pour rassembler leurs souvenirs, débrouiller le chaos des événements, tirer des moralités à défaut de conclusions, établir une vue d'ensemble, s'ils sont sincères, ils conviendront demeurer encore dans la situation psychologique d'un homme tombé d'un cinquième, arrivé à terre sans blessure mortelle, auquel on demanderait de raconter ses impressions chaque fois qu'il dépassait un étage.

Voulez-vous que je m'y essaie, avec tous ceux qui, comme moi, faisaient partie de la mobile de la Seine ?

Nous défilons, sans armes, boulevard de Strasbourg pour nous rendre à la gare de l'Est, entre deux haies de spectateurs qui nous acclament. Les pères, les mères, les sœurs, les amantes, les amis sont là. Pas une joie de combattre pour son pays, pas une crainte d'y succomber, pas un regret de laisser des personnes aimées. Nous sommes assimilables à des bêtes réunies en troupeau, sans comprendre, puisque sans larmes. Un seul sentiment nous anime de temps à autre : la blague. Nous montons dans un train conduisant à Châlons, et nous voilà au camp.

On nous apprend à dresser des tentes. Les mieux habitées sont ornées de portraits au fusain de mademoiselle Pierson, alors dans toute sa beauté. Mademoiselle Pierson incarne la Patrie et le regret de Paris. Étonnés de n'avoir point d'armes, nous en réclamons. L'administration militaire a oublié d'en faire venir. On blague. Désireux de nous occuper, nos chefs nous utilisent à monter la garde du camp, *avec des bâtons*. Ni récriminations, ni colères. On blague. Et puis il nous semble impossible qu'il y ait vraiment péril en la demeure. Si négligents que soient nos chefs, ils ne nous obligeront pas à opposer nos échalas aux fusils allemands. Cependant, à la longue, à l'apathie, va succéder un peu de fatigue, à l'énervement, du mécontentement. Que faire? On blague. On échappe au service (quel service!) et l'on va se réconforter dans les beuglants de Mourmelon.

Un épisode.

Le pianiste accompagnateur dans un de ces taudis est aveugle. Ce soir-là, des soldats ont prié ces dames de s'asseoir, ils chanteront à leur place. Un mobile de la 8e entame, d'une belle voix sonore, le grand air du *Val d'Andorre*. Le motif terminé, l'aveugle monte à tâtons sur la scène, cherche le chanteur, le presse sur sa poitrine et sanglotte. Le malheureux pianiste, réduit à ce métier par suite de son infirmité, résultat d'une maladie remontant à dix années, était un ancien élève d'Halévy. La joie d'entendre interpréter de la véritable musique par un véritable artiste l'affolait jusqu'aux larmes. Le chanteur s'appelait Giraudet, dont on sait la belle carrière. Il y a quelques mois, il pouvait encore constater le fait.

Un matin, en revenant de corvée, nous voyons passer un maréchal et ses aides de camp. Des mobiles le sifflent, l'insultent, lui jettent des pierres. Le maréchal — c'était Canrobert! — et son escorte, prennent le galop. On blague. Quelques instants après paraît un groupe de zouaves, parmi lesquels plusieurs portent la médaille militaire : des fuyards. Ils assistèrent aux batailles de Wissembourg, de Forbach, de Frœschwiller, nous content le tapage de l'artillerie allemande et prédisent le désastre. Plus qu'il n'en fallait pour épouvanter des conscrits! On blague. Ils ont passé. On nous annonce que l'ennemi s'avance. Quelques heures de marche le séparent seulement de nous. Aussi faut-il battre en retraite sur Reims. Avec des bâtons? Non. En effet, on nous distribue des fusils à tabatière, sans fourreaux de baïonnette et sans bretelles. Quant aux munitions, ce sera pour plus tard. On passe sa baïonnette dans son ceinturon, on improvise des bretelles avec des cravates, on blague et l'on prend la route de Reims en chantant. Remarquez que nous croyions l'ennemi sur nos talons. Douze heures de marche. A minuit, nous voici à Reims, mourant de faim, car durant la route, les paysans nous ont refusé de la nourriture contre argent comptant; de soif, car ils défendaient leurs puits. On blague. Quatre d'entre nous, dont j'étais, rencontrent un brave Champenois qui, pris de pitié, nous invite à manger un gigot tourné et à boire du vin rougi. Total : quinze francs par tête. Nous rossons l'amphitryon — pourquoi ne l'avons-nous pas pendu? — et allons nous perdre au milieu des camarades rassemblés devant la cathédrale. Trompettes. Rassemblement. On prend le train.

Pour où ? On ne sait pas. Contents d'échapper à l'hospitalité champenoise, nous blaguons. Les trains se mettent en marche. On se réveille à Paris. Alors on ne se bat plus ? Rassurez-vous, répondent les chefs, vous aurez de la besogne. Les mêmes trains repartent, s'aiguillent sur la ligne de ceinture et nous déposent à Saint-Maur. A Saint-Maur ? Nous nous imaginions avoir laissé l'ennemi à quelques heures de Châlons ? Il s'agit bien des Prussiens. La République est proclamée. Est-ce donc contre le peuple que la mobile va se battre ? Ça ne nous regarde pas. Que nous importe, en effet, nos fusils ne peuvent pas partir. Le 5 septembre, nous les échangeons contre des chassepots — quatre pour dix hommes. — Le 6, on bat le rappel. Les Allemands sont à une heure de Saint-Maur. Comme ils étaient à une heure de Châlons ? Nous la connaissons. On blague.

Vingt-quatre heures après, nouveau rassemblement. L'ennemi se faisant attendre, on en profite pour diriger la mobile sur les forts. Voici mon bataillon sur un tas de boue, sans sacs de terre, sans fascines, sans canons — ça représente le fort de Vanves. — Nous nous mettons à l'ouvrage. Chacun de nous doit être un Vauban. On bêche, on creuse, on remplit, on maçonne, on hisse des pièces venues on ne sait d'où... On blague.

On a blagué jusqu'à l'armistice, on a blagué le manque de vivres, on a blagué le pain noir, on a blagué les obus que les bourgeois, bras dessus bras dessous, allaient voir tomber place de la Concorde. Ce fut une extraordinaire inconscience, — dont pourraient témoigner ceux qui restent aujourd'hui des dix-huit

mille moblots parisiens, — inconscience dont je citerai trois exemples.

Un jour, des remparts du fort, nous apercevons des sentinelles allemandes montant la garde sur les hauteurs de Châtillon situées à quinze cents mètres. Pas le moindre étonnement, pas le moindre sentiment de peur, pas l'idée de demander comment l'ennemi est si proche sans qu'on en ait été averti par un écho de bataille. Simplement de la satisfaction de voir enfin des casques et, si je ne craignais qu'on n'interprétât trop sévèrement le mot, je dirais de l'amusement. Durant huit jours, nous suivons les mouvements de ces sentinelles ; nous constatons aussi que l'on dispose de l'artillerie contre nous, dont les feux plongeants seront redoutables puisque, de la butte qu'elle occupe, on distingue les soupiraux de nos caves. Pas plus l'envie de trembler que celle de tenter un assaut. Ni poltrons, ni braves; inconscients. Un matin, pour essayer son tir, l'ennemi nous envoie un obus qui éclate juste dans la chambre du commandant Crétin heureusement dans la cour en ce moment. Ni effroi, ni colère.

La nuit vient. A onze heures du soir, le commandant nous dispose le long des remparts. L'ennemi donnera l'assaut au point du jour. « Abritez vos jambes, car ils visent bas, et ne tirez qu'au commandement. » La campagne noire se couvre d'un brouillard épais, et nous voilà trois cents — retenez ce chiffre — l'œil au guet, l'oreille tendue. Un bruit au lointain. Plus de doute. L'ennemi quitte Châtillon, gagne la plaine et prend ses dispositions afin d'être prêt au lever du soleil. Le bruit augmente. Il devient

tumulte. Malgré le brouillard, nous distinguons très nettement l'envahisseur. A nos pieds, défilent des cavaliers au galop, des batteries rebondissant avec un bruit d'enfer. La lune, qui vient de paraître, s'accroche aux casques, aux sabres, aux pièces. Le tourbillon passe. Le bruit s'éloigne. Le jour commence. Tous les trois cents nous avions été la proie d'une même hallucination !

Une autre fois, en qualité de caporal, je sors de nuit, avec douze hommes, pour faire une ronde du côté de Bagneux. Nous avisons une maison d'un étage à la devanture de laquelle s'étalait le mot *Charcuterie*. Nous frappons, dans l'espoir d'y trouver pâture ; les volets s'ouvrent et nous sommes reçus par une volée de coups de fusil tirés par des Bavarois maîtres de la place. Un de nos camarades tombe. Nous avions droit à un moment de peur, l'ennemi étant en position de nous canarder, de façon que sur douze il n'en restât pas un. Il eût été beau — disons simplement de notre devoir — d'enfoncer la porte et faire payer aux assiégés la perte d'un camarade. Ni peur, ni bravoure. Simplement de l'orgueil qu'un des nôtres eût étrenné. Nous recevions le baptême du feu. — Pour un peu, nous allions en remercier nos Bavarois. Quel effet en rentrant au fort avec un cadavre ! Quel succès à la chambrée quand nous raconterions l'exploit ! Nous détachons un volet, étendons la victime sur ce brancard improvisé et reprenons le chemin de Vanves. Voilà tout. J'envoie mes remerciements au chef allemand qui, pitoyable, a fait cesser le feu.

Je voudrais donner encore une idée de la façon dont Vanves était défendu.

J'avais connu, au Quartier latin, un garçon faisant l'objet de la curiosité de tous les étudiants en médecine. Il s'appelait Michel et était tout simplement le fils de Francisque Michel, archéologue et littérateur, connu d'abord pour avoir, sur les demandes successives de Guizot et de Salvandy, entrepris des voyages archéologiques en Angleterre, puis professeur à Bordeaux, membre du Comité des monuments historiques, correspondant de l'Institut, prix Gobert, etc.

Michel — le mien — intéressait les étudiants en médecine comme un cas pathologique curieux à étudier ; il personnifiait *le mensonge par exagération*. Un soir, chez son père, on donnait une soirée musicale à laquelle assistaient plusieurs membres de l'Académie des sciences. Une jeune fille se met au piano et joue l'ouverture de *Martha*.

— Quelle musique ! s'écrie Michel. Et quels souvenirs elle évoque en moi. J'ai entendu cette ouverture dans la forêt de Fontainebleau, jouée par *quarante mille* cors !

— La semaine dernière, nous dit-il un autre jour, j'allais dîner chez Hugo avec Sue, Lamartine, Alfred de Musset, Verdi, Alfred de Vigny, Timothée Trimm, Chateaubriand et Dumas fils. Mon tilbury traverse le boulevard ; un voyou se permet de toucher à la gourmette de mon cheval. Mon cocher lui envoie un coup de fouet. *L'œil du polisson demeure au bout de la mèche*. Nous arrivons quand même chez Hugo, dînons, puis l'on organise un baccarat. Je gagnais une cinquantaine de mille francs, quand une courtisane, ma voi-

sine de table, me dit : « Tu peux te vanter d'être heureux ! » Je me tourne vers elle et lui envoie cette apostrophe : « Tu me tutoies toujours quand je gagne ! » Dumas, qui écoutait, n'a pas oublié la réplique. Le lendemain, *La Dame aux Camélias* était faite !

Le plus curieux, chez ce pauvre Michel, était la facilité avec laquelle il croyait à ses mensonges.

Dans une réunion d'amis, il nous raconta un voyage en Perse où il n'avait jamais été, et insista sur ses relations amoureuses avec la fille du shah. Le lendemain, deux étudiants de ses camarades se présentent à son domicile.

— Monsieur Michel — lui disent-ils — nous venons vous demander une réparation de la part de l'amiral anglais lord Williams.

— A quel propos? interroge Michel.

— Il a appris votre conversation d'hier, vos rapports avec la fille du shah de Perse. Or cette fille est aujourd'hui Lady Williams. Il exige le pistolet.

— On se bat?

— Demain, au Bois de Boulogne.

Il constitua des témoins au courant de l'histoire. Le lendemain, il se trouvait au rendez-vous et, ne voyant pas de lord Williams :

— J'étais l'amant de Mirah quand il lui faisait la cour et le considérais déjà comme un lâche!

Eh bien, ce fou, je devais le rencontrer une nuit sur les remparts, costumé en garde national, et chargé d'éclairer les positions ennemies. Il devait ce poste aux membres de la Défense nationale!

Ce qui se passait à Vanves et aux environs a dû se

répéter des milliers de fois autre part. A la bataille de Châtillon, à celle de Bagneux, mon lieutenant, commis principal aux Finances, me demandait où nous en étions, sous prétexte que, très myope, il avait oublié ses verres.

Je n'entreprendrai pas non plus l'histoire du siège, par crainte de froisser trop de convictions toutes faites et de détruire des légendes nécessaires pour nous relever aux yeux de l'histoire. Laissons nos admirables troupes régulières dans l'éclat de leur gloire malheureuse et n'assombrissons pas cet éclat par l'ombre des défaillances bourgeoises.

Pourtant, je ne résiste pas à l'envie de décrire un petit coin de Paris assiégé.

J'avais pour ami un fort aimable garçon, Lucien Dardenne, marchant dans la vie précédé de deux frères, dont l'aîné se faisait appeler Dardenne de la Grangerie.

Avant de s'intituler de la sorte, ce Dardenne là avait été inspecteur des becs de gaz de la ville. Estimant la situation peu rémunératrice, il conçut une idée géniale, partit pour Le Caire, en ramena une dizaine de négrillons choisis dans les plus grandes familles, et s'improvisa leur précepteur. J'ai dîné un soir avec le maître et les élèves. Tandis que Dardenne de la Grangerie, jovial et gras, dévorait un menu princier, les neveux de Pharaon poussaient des cris de chimpanzé, et je m'attendais à ce qu'ils grimpassent aux rideaux de velours qui masquaient les fenêtres. Ces macaques adoraient leur mentor qui, d'ailleurs, ne négligeait rien pour gagner leurs suffrages :

son programme d'éducation consistait à les laisser vagabonder tout le jour, à les mener le soir au théâtre ou à Bullier, où ils remportaient les plus abracadabrants succès, enfin à les quitter à minuit, à la condition expresse qu'ils rentrassent le lendemain matin pour la « classe de droit international » qui commençait à dix heures.

Dans l'intervalle, de la Grangerie avait épousé la plus adorable créature que l'on puisse imaginer, aussi intelligente que jolie et qui, plus tard, gagna bravement sa vie dans les journaux, jouissant à juste titre de toutes les sympathies et de tous les respects. Elle s'apparentait à la famille de Persigny et appartient aujourd'hui à l'histoire parce qu'elle fut célébrée par Théophile Gautier, en deux sonnets demeurés célèbres.

Voici le premier, écrit un soir de bal masqué, où Mme de la Grangerie parut en Impératrice de Chine.

A Madame Marguerite de la Grangerie.

Les poètes chinois, épris des anciens rites
Ainsi que Li-Tai-Pò, quand il faisait des vers,
Mettent sur leur pupitre un pot de marguerites
Dans leurs disques montrant l'or de leurs cœurs ouverts.

La vue et le parfum de ces fleurs favorites,
Mieux que les pêchers blancs et que les saules verts,
Inspirent aux lettrés, dans les formes prescrites,
Sur un même sujet, des chants toujours divers.

Une autre Marguerite, une fleur féminine,
Que dans le Céladon voudrait planter la Chine,
Sourit à notre table aux regards éblouis,

Et pour la Marguerite, un mandarin morose,
Vieux rimeur abruti par l'abus de la prose,
Trouve encore un bouquet de vers épanouis.

De la Grangerie, utilisant les relations de sa jeune femme, persuada l'entourage du ministre, M. de Gramont, de la nécessité de continuer les excellents rapports de la France avec l'Afrique civilisée, en autorisant le précepteur des descendants de Cham à s'établir à l'Ambassade Égyptienne alors inoccupée. On ne lui marchanda pas la permission. Voilà donc la Grangerie installé rue de Madame. La guerre éclate. Les Égyptiens retournent à leurs pyramides. La Grangerie ne peut plus compter sur les subventions khédiviennes ou autres; il invente l'ambulance de la Presse, rassemble des médecins, organise des infirmeries, des dortoirs, et centralise en quelques jours des vivres en quantité suffisante pour engraisser un corps d'armée, même en campagne.

A ces victuailles, je goûtai un jour.

Nous sommes en plein siège. Les obus tombent rue de Madame, mais les ventres affamés sont sourds. A huit heures, les invités se groupent autour d'une table resplendissante de lumières. En voici l'énumération : le maître de la maison; Célestin Nanteuil, le graveur, et Mme Nanteuil; Lafontaine et Victoria Lafontaine; Armand Gouzien, le musicien-critique, l'auteur de *la Légende de Saint-Nicolas;* le docteur Ricord, le docteur Desmarquet, l'abbé Domenech. Je dois en oublier deux autres. Quant à la maîtresse de la maison, elle s'était réfugiée en province avec sa fillette. On sert d'abord quatre merlans. Des merlans en plein siège! Ils ont été achetés aux avant-postes

de Suresnes. Puis ce sont des pâtés, des ragoûts en telle quantité qu'on demande à féliciter la cuisinière, laquelle, interrogée sur la façon dont elle procède pour se procurer de telles victuailles, balbutie en femme à laquelle les chiens, les chats et les rats ont, en même temps que leurs peaux, laissé des remords. On boit à sa santé. Les vins circulent. On entend les sabots d'un cheval qui piaffe dans la cour. Un prélat entre coiffé d'un chapeau de feutre, vêtu d'une longue soutane boutonnée sur un justaucorps noir, d'une culotte de daim qui va se perdre dans des bottes à l'écuyère ornées d'éperons d'or.

— Messieurs, dit le prélat en entrant, belle journée! Mon cheval a piétiné des cadavres de Saxons!

Le mélingue apostolique s'appelait Mgr Bauër, évêque *in partibus* de Thèbes, confesseur de l'Impératrice.

Victoria Lafontaine lui présente un fauteuil dans lequel il s'installe, après avoir réclamé un verre de porto, un biscuit et Bismarck.

On lui apporte le porto, le biscuit, et un énorme rat blanc apprivoisé qui, à la stupéfaction des dames, se met à gambader sur les épaules de monseigneur. On boit à Bismarck et les obus pleuvent toujours.

Ce petit tableau, en opposition avec tant de misères, donnera mieux que je ne saurais le faire une idée de Paris assiégé. Le 28 janvier 1871, on entendait encore chanter dans les rues :

Oh! Bismarck, si tu continues
De tous tes Prussiens il n'en rest'ra guère,
Oh! Bismarck, si tu continues
De tous tes Prussiens il n'en rest'ra plus!

quand on apprit la capitulation de Paris. La veille, à minuit, le feu avait cessé après entente verbale ; les ratifications devaient être échangées le lendemain.

J'obtins sur-le-champ l'autorisation de quitter le régiment des zouaves où j'avais permuté et de rentrer dans la vie civile. On ne demandait d'ailleurs qu'à se débarrasser de nous et réciproquement, vu l'inutilité de la besogne que nous étions censés devoir accomplir. Je repris mon métier de journaliste au *Peuple Souverain*, et pus constater que si le mot d'armistice froissa quelques convictions guerrières, il fut en général bien accueilli par la majorité comprenant l'impossibilité de la lutte. Et puis les complications de la politique devaient immédiatement détourner les esprits de regrets inutiles et d'espérances superflues. Ils étaient tout aux difficultés du ravitaillement ; aux heurts de Jules Favre, de Bismarck et de Moltke ; à la préparation par le Gouvernement de la Défense d'une loi électorale ; aux dissentiments élevés entre ce gouvernement et la délégation ; à la mission de Jules Favre à Bordeaux ; à la dépêche de Bismarck prévenant Gambetta que les hostilités continueraient « jusqu'à entente » devant Belfort ; à la sortie en masse hautement réclamée par les futurs chefs de la Commune ; aux craintes sans cesse renaissantes d'une guerre civile ; à l'opposition de Bismarck au décret de Gambetta voulant priver du droit d'être élus de nombreuses catégories de citoyens français, décret si révolutionnairement appuyé par Ranc, alors directeur de la Sûreté générale ; à la Constitution si difficile de l'assemblée de Bordeaux ; aux discussions relatives aux préliminaires de paix, etc., etc.

D'autres soucis distrayaient encore l'opinion. Durant les troubles de Paris en octobre 1870, janvier, février et mars 1871, on avait senti l'importance de plus en plus inquiétante que prenait le parti révolutionnaire décidé à s'emparer du pouvoir et dont Blanqui et Delescluze incarnaient les plus redoutables chefs. Il recrutait tous les jours une jeunesse au courant des revendications ouvrières énoncées à l'exposition de Londres en 1862; des théories de Thénier, de Tolain, de Proudhon qui, de son livre sur la *Capacité politique des classes ouvrières*, fit une sorte de bréviaire; et cette jeunesse s'appelait Vermorel, Ducasse, Peyrouton, Gaillard, Longuet, Humbert, Lefrançais, etc., conduits par Félix Pyat. Sous l'Empire, elle avait déjà ses journaux, ses clubs. Enfin on commençait à comprendre le rôle que le parti de l'émeute voulait faire jouer à la Garde nationale, et l'inquiétude s'accroissait.

Je me souviens d'avoir assisté *en uniforme* (on ne s'étonnait plus de rien) à une réunion organisée chez Lemardelay par le Comité fédéral républicain. J'y fus introduit par un être singulier rencontré à Gênes lors de mon voyage en Italie, ancien colonel dans l'armée de Cabrera, ancien général dans celle de Ferdinand II : le comte du Bisson. A l'époque de notre première entrevue il se vantait d'être légitimiste et l'avait d'ailleurs prouvé. On juge de mon étonnement en apprenant qu'à soixante-dix ans il faisait ce saut de Ferdinand II à Bergeret, Gaillard, Grêlier et consorts. J'osai l'interroger. Il m'expliqua son avatar par l'ingratitude des princes et aussi l'apparition d'une république bizarre qui lui aurait indiqué le nouveau chemin à suivre. Je n'en tirai pas autre chose et crus

pouvoir conclure qu'il entrait un peu de folie dans ses convictions nouvelles. Ce jour-là on le nomma à l'unanimité président de l'Assemblée. La réunion terminée, je rejoignis le comte du Bisson et lui demandai si vraiment l'apparition de la susdite république était le seul motif qui lui conseilla l'émeute.

— Je spécule, me dit-il, en prenant une pose apostolique, sur les adversaires du parti de la Révolution qui ne savent plus ce qu'ils font. Les bourgeois désertent pour aller retrouver leur famille en province, les monarchistes se rendent compte de leur impuissance; les républicains sont découragés. C'est l'heure de frapper un coup.

La spéculation de l'ancien comte légitimiste était celle de la Commune entière. On frappa le coup annoncé. Le lendemain le Comité central révolutionnaire et socialiste des clubs et comités électoraux des vingt arrondissements de Paris, dans une affiche signée : Raoul Rigault, Lavalette, Tanguy et Varlet, sommait les députés envoyés à Bordeaux de mettre en accusation le gouvernement de la Défense nationale et de demander la guerre.

Le même jour j'eus l'occasion de me trouver avec Varlet que je connaissais depuis quelques semaines, et lui demandai comment la Commune entendait concilier cette humeur belliqueuse avec l'idéal anarchique prêché par Élisée Reclus, idéal auquel s'étaient si souvent ralliés les principaux chefs du mouvement communal; comment elle pouvait à la fois proclamer la fraternité universelle et réclamer la guerre à outrance. Varlet eut un sourire significatif et je compris que dans son patriotisme le Comité

central ne voyait qu'un procédé. La chute de la colonne le prouva bientôt.

Je quittai Paris le jour où Cluseret appela tous les hommes valides sous les armes. Je n'ai donc point assisté aux journées fameuses. J'ai vu seulement brûler Paris du haut de la tour de l'église de Neauphle-le-Château, en compagnie d'une jolie voisine qui, six mois après, débuta à l'Opéra-Comique. Je puis la nommer car je vous jure que cette nuit-là nous ne songeâmes pas à flirter. Elle s'appelait Emma Breton, eut son heure de succès et quitta le théâtre pour se marier.

Il ne faudrait pas croire que le voyage de Paris à Versailles s'accomplit si facilement. Les fédérés surveillaient la ligne, faisaient au besoin stopper les machines, visitaient les voyageurs, fouillaient les malles. Je dus au hasard de n'être pas arrêté à la gare des Batignolles.

Quelques jours auparavant, Camille Groult, le marchand de pâtes et le collectionneur bien connu, mort récemment, avait été trouver mon père dont il était l'ami.

— Mon cher Duval, je reçois une missive m'annonçant que les fédérés envahissent Vitry où je suis maire et qu'ils menacent d'enlever la caisse municipale. Mon devoir est de courir défendre les fonds de mes administrés. Mais comme ces messieurs de la Commune sont d'assez mauvais coucheurs, je ne serais pas fâché, pour éviter le risque des pourparlers, d'avoir une lettre de recommandation de Raoul

Rigault que je sais lié de longue date avec ton fils.

Mon père me communique le desideratum de Groult. Je cours chez Rigault.

— Alors, me dit-il, tu n'es pas des nôtres?

— Non.

— On te prendra de force.

— Je ferai un pitoyable soldat.

— Et tu viens pour me dire cela?

— Je viens te demander un mot pour un ami de la famille, le maire de Vitry. Vous menacez la caisse de la mairie, il voudrait s'expliquer sans jouer sa vie.

Rigault me regarde. Je sens que nos années de camaraderie lui reviennent en mémoire et je vous assure qu'à ce moment-là, il n'y avait pas loin de sa tête à son cœur.

– Citoyen, dit-il à un garde national qui lui servait de secrétaire, va me chercher Adèle.

Quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir sortir d'un cabinet à côté une grosse fille blonde, aux allures dégagées! Ai-je eu déjà l'occasion de dire que, durant nos années de Quartier latin, Rigault, tout à la politique, demeurait indifférent au beau sexe? On en profita même plus tard, pour faire courir sur lui des bruits mensongers et infâmes. Et c'était en pleine Commune, quand il assumait tant de responsabilités, courait tant de dangers, affichait tant de stoïcisme, qu'il sentait le besoin d'entretenir Adèle et de me la présenter!

Je manifestai envers Adèle toute la déférence due à une favorite au pouvoir. Je ne trouvai en elle rien de ce qui caractérisait alors les futures pétroleuses.

seulement une grue de dix-septième ordre, fière des chamarrures de son amant, orgueilleuse de l'importance de son maître.

Mais je serais ingrat de me montrer sévère.

Ce fut Adèle qui, sous la dictée de Rigault, écrivit l'ordre de ne point inquiéter la caisse municipale de Vitry. Ce fut encore Adèle qui, *proprio motu*, me donna un laisser-passer m'autorisant à quitter Paris et, chose que je ne me suis jamais expliquée, cette Pompadour extra-moderne mettait l'orthographe.

Et c'est ainsi que la municipalité de Vitry me doit de n'avoir pas été pillée — ce qui l'étonnera bien si elle lit ces lignes. — Au cas où elle me voterait des remerciements tardifs, je recommande également Adèle à son souvenir.

Quelques semaines après, Rigault et Adèle assistaient dans une avant-scène à une représentation aux Délassements-Comiques, où Eudoxie Laurent, la femme du directeur Amédée de Jallais, jouait le rôle principal. La représentation terminée, Rigault et Adèle viennent féliciter Eudoxie et de Jallais. Ils sortent. A peine ont-ils fait quelques pas, le feu prend au théâtre. Rigault, grand seigneur, faisait tirer ce feu d'artifice en l'honneur de sa maîtresse.

Versailles présentait un aspect vraiment particulier. Outre l'armée de l'ordre, on y croisait les prisonniers que l'Allemagne nous rendait; des communards arrêtés ou déserteurs; des politiques groupés autour de M. Thiers, des réfugiés de toute sorte. On y rencontrait Théophile Gautier, Victorien Sardou, Alexandre Dumas, Émile Augier, les deux Houssaye,

Ludovic Halévy se promenant devant les réservoirs à l'affût des nouvelles. Nous y vîmes un peu plus tard Henri de Pène, encore souffrant de la blessure reçue place Vendôme, Léonce Détroyat, Émile de Girardin.

Parmi les membres de la Commune, je connaissais encore Vermorel pour l'avoir rencontré jadis chez Tridon et aussi au café Tabourey où il fréquentait volontiers. Il écrivait alors à la *Presse* sous le directoriat de Girardin. Le bruit courait même qu'il touchait une subvention du ministère de l'Intérieur et se faisait volontiers le porte-parole de M. Rouher et de M. de Lavalette. On alla jusqu'à affirmer son rôle à Clichy dans une manifestation de blouses blanches contre certains membres du Corps législatif appartenant à la gauche. Le fait n'a jamais été prouvé. En ce qui me concerne, je lui refuse tout crédit. J'ai seulement considéré Vermorel comme un déséquilibré dont la valeur personnelle demeura jusqu'à la fin inférieure à son ambition. Cela suffisait pour qu'il cherchât fortune dans la révolution et s'engageât dans le parti communard. Toujours est-il qu'il conservait pour Émile de Girardin une reconnaissance qui, même à l'heure où il semblait dangereux d'en convenir, ne se démentit pas. Girardin, de son côté, l'appréciait assez pour se confier à lui, au point de lui demander un jour s'il ne verrait pas le moyen de concilier les choses de telle façon que la Commune épargnât la *Presse* décidée, de son côté, à ne faire qu'une « opposition de convenance ». Vermorel s'y employa sans réussir. Sa démarche prouve néanmoins combien il partageait peu toutes les idées de

ses collègues. Rappelons à ce propos que lorsque la Ligue versaillaise se risqua à venir trouver le Comité de Salut public à l'Hôtel de Ville, Vermorel prit à part M. Corbon, l'un des représentants de la Ligue et lui dit à voix basse : « Continuez votre œuvre, sauvez Paris! Sauvez-nous de nous-mêmes et de cette affreuse guerre! » Enfin je sais une preuve plus décisive encore.

Le soir de son arrivée à Versailles, je me rencontrai avec Émile de Girardin, chez Henri de Pène.

— Vous aussi, lui dit de Pène, vous avez dû partir?

— Il était temps, répondit Girardin. On parlait tout simplement de m'arrêter.

— Et qui vous a prévenu?

Girardin regarda autour de lui, et confidentiellement :

— Vermorel!

Ce trait achève de peindre le journaliste, le libelliste, le politique que fut Vermorel. Il a payé trop cher sa participation à l'émeute pour qu'on lui refuse toute indulgence.

A Versailles je rejoignis Dardenne de la Grangerie. La croix de Genève qu'il portait au bras l'autorisait à aller de Paris à Versailles, et réciproquement. Il en abusait un peu. Ce jour-là, il commit l'imprudence de se charger d'un article de Léonce Dupont, je ne sais plus pour quel journal, ce qui motiva son arrestation aussitôt qu'il eut dépassé la barrière. La malice répandit le bruit que l'ambulance de la Presse

ne lui servant plus de rien, il s'était fait arrêter par Raoul Rigault pour partager la captivité de l'abbé Deguerrey, et spéculer plus tard sur la reconnaissance du clergé et du parti de l'ordre. La mort ne lui en laissa pas le temps.

Je ne veux pas raconter l'histoire de Versailles pendant la Commune. J'arriverais trop tard. Je m'en tiens au récit de certains faits inédits pouvant apporter quelques appoints aux anecdotiers futurs.

Le lendemain du jour où Lockroy arriva prisonnier à Versailles — captivité calculée pour échapper à la Commune et qui, d'ailleurs, ne dura que quelques heures — je me promenais boulevard de la Reine avec Pascal Duprat sur le point de partir pour Athènes en qualité d'ambassadeur, lorsque nous vîmes défiler un convoi de prisonniers communards des deux sexes que l'on dirigeait vers les Grandes Écuries. Nous les suivons par curiosité, pénétrons avec eux et nous apprêtions à les interroger quand je vois Arsène Houssaye causant avec une vieille femme qu'il tutoyait et qui le lui rendait bien. La conversation terminée, il glisse quelques pièces d'or dans la main de la prisonnière et, visiblement ému, s'apprête à partir. Je me présente, lui rappelle la soirée passée chez Mme de Païva, à quelques heures de Versailles, et le questionne sur sa commisération.

— Savez-vous qui est cette femme? dit-il en m'entrainant hors des Écuries. Elle se nomme Mathilde Fouquet. Je l'ai connue en 1849, jolie, spirituelle,

bonne fille et, qualité suprême, gaîment vicieuse. Elle menait grande vie, possédait hôtel, roulait voiture; donnait des fêtes, possédait une cour composée d'artistes, d'hommes politiques, de financiers, se disputant ses charmes et l'honneur de se ruiner pour ses beaux yeux. La plupart de ses anciens amants existent : deux princes de la finance, trois sénateurs, trois ministres, un auteur dramatique en vogue, enfin un pauvre diable qui, après avoir semé sa fortune aux quatre coins de Paris, est aujourd'hui sonneur à la chapelle de l'hôpital Saint-Louis. Quand elle compta trente-huit ans, la vogue s'épuisa, la solitude se fit autour d'elle, elle vécut de reliefs, vendit son mobilier, puis exerça plusieurs de ces petits métiers devenus les dernières ressources des courtisanes.

Houssaye s'arrêta un instant. Je crus comprendre qu'il avait été de ses familiers.

— La dernière fois que je l'aperçus, il y a trois ans, je me trouvais avec Olivier Pichon dans une brasserie de la rue Fontaine, où j'étudiais de près ces femmes bizarres que les reflets opalins des lustres enveloppent d'une ligne lumineuse leur donnant des tons de pastels crus. Elle s'assit à côté de nous. Une capote défraîchie coiffait ses cheveux gris, autrefois blonds, séparés sur le sommet de la tête en deux bandeaux clairsemés; ses yeux bleus, d'un bleu sale, pareil à celui des turquoises malades, ses paupières ridées, ses joues en babouines, ses dents jaunes, laissaient pourtant deviner une ancienne beauté. On la retrouvait encore dans l'ovale de la figure, la régularité du nez, la grâce du menton. Sa taille déformée

s'emprisonnait dans un corset mal dissimulé sous une robe à pois. Elle tenait à la main un sac d'où elle tira des savons qu'elle nous offrit. Ce fut à ce moment que nous nous reconnûmes. Elle nous raconta sa vie, sans amertume, le sourire aux lèvres, assaisonnant son récit de réflexions exemplaires pour un débutant, voire même de bons mots que nous ne dédaignâmes pas. Minuit sonnait. On se quitta. Par quelle suite de circonstances la pauvre femme est-elle à cette heure prisonnière à Versailles?

— Il faut le savoir.

Après enquête, nous apprîmes qu'elle avait été arrêtée passant des munitions aux gardes nationaux postés derrière une barricade élevée au Point du Jour. Vingt-quatre heures après, Mathilde Fouquet manquait à l'appel. Comment s'était-elle évadée? Houssaye m'a toujours affirmé qu'il n'en savait rien. Moi je crois qu'il a payé une vieille dette de reconnaissance.

Trois ans après, en soirée chez Houssaye, avenue de Friedland, je revenais sur l'histoire.

— Elle est morte, me dit-il, dans des circonstances curieuses.

— Lesquelles?

— Tout un roman moderne, bien moderne. Imaginez-vous qu'elle s'abouche, il y a un mois, avec... (il me cita un nom trop connu pour que je le dévoile) qui n'a pas trente ans. Il lui propose — fantaisie de poète malade — de la faire revivre une heure de sa vie d'autrefois. Elle accepte avec la dignité d'une reine centenaire qui donnerait sa main à baiser. Il lui envoie une robe de satin noir, un chapeau de la

meilleure faiseuse, des bottines, des gants et des dessous de princesse, la prévenant qu'un coupé l'attendra devant sa porte à sept heures du soir. En descendant, il paraît qu'elle retrouvait des charmes et, comme mon ami est un homme à métaphores, il la compara aux vieilles juments de bataille auxquelles le clairon redonne de la vigueur, aux vieilles chiennes que le cor rajeunit; mettons simplement qu'elle reluisait de l'éclat fauve des louis entrevus. Elle saute dans le coupé et devient aussitôt éblouissante de dévergondage, irrésistible d'infamies. Parvenue devant un restaurant fameux, elle grimpe l'escalier, escortée des souvenirs d'antan. Tout à coup elle s'arrête devant un garçon qui la servait à l'époque de sa splendeur. Étreintes de princesse détrônée et de vieux serviteur. Puis, reculant : « Je suis ridicule », dit-elle. Suivie de mon ami, elle se précipite dans un cabinet particulier, ordonne au garçon de servir tous les mets à la fois, pousse le verrou, mange avide, boit affolée et, au dessert, essaye de monter sur la table et d'entonner une chanson. A ce moment elle devient d'un pâleur mortelle. La voix lui manque. Dégrisée, elle descend, se regarde dans la glace, des pleurs font déteindre ses yeux. Mon ami chez qui le vice remplace la pitié cherche à la consoler. Elle demeure sourde. A bout de patience, en homme qui ne comprend pas les histoires sans dénouement, il la prend, elle se laisse aller avec la lourdeur des femmes blettes, murmure : « Merci ! que tu es bon ! » et tombe inerte. Mathilde Fouquet mourait comme elle avait vécu : de joie!

Les prisonnières transférées des Écuries dans une maison de détention située aux Chantiers reçurent souvent la visite de Ludovic Halévy et d'Alexandre Dumas. Tous deux venaient y chercher des modèles et des sujets. Gregory Ganesco, cet être bizarre que je devais rencontrer plus tard à la *Liberté* et à l'*Événement*, et qui demeurait alors rue de la Paroisse où il recevait les ordres de Barthélemy de Saint-Hilaire, m'a raconté à ce propos un joli mot de Dumas.

Francisque Sarcey venait de faire paraître le premier numéro du *Drapeau*, fondé en collaboration avec le libraire Lachaud, de ce fameux *Drapeau* qui rapporta une conversation de M. Thiers où ce dernier considérait Jules Ferry comme un imbécile, quand il rencontre Dumas se dirigeant vers les Chantiers. Il lui demande où il va. Dumas lui explique le but de sa promenade.

— Vous allez racheter une âme? dit Sarcey.

— Hélas! répondit Dumas, je voudrais les racheter toutes, mais le père Thiers est comme son ancien roi, il ne fait pas crédit.

Une nuit, j'habitais l'*Hôtel de la Chasse*, j'entends du bruit; je me lève et trouve le patron en train de lire à son personnel un article du *Vengeur* introduit dans Versailles je ne sais plus comment. L'article signé Félix Pyat était conçu en ces termes :

« Enfin! on va donc la dévisser une bonne fois cette colonne Vendôme, trophée ridicule et monstrueux, érigé sur la commande d'un despote aveugle, pour perpétuer le souvenir de ses conquêtes insen-

sées, de sa gloire coupable. Monument, d'ailleurs, dépourvu de toute valeur artistique, cantate de bronze, croûte léchée sur le métal au lieu de l'être sur la toile : en somme, mauvaise copie de la colonne Trajane.

« L'art ne perdra rien à sa destruction ; le bon sens, le patriotisme y gagneront, car il n'est pas bon de laisser sous les yeux des ignorants et des simples la glorification bête d'un passé maudit... etc., etc... »

Quarante-huit heures après, le citoyen Protot, délégué à la Justice, ordonnait la démolition, et la colonne tombait sur un lit de fumier.

On se demanda longtemps à la compétence de quel homme la Commune avait pu avoir recours pour mener à bien une entreprise présentant plus d'une difficulté. Tandis que l'on cherchait, le criminel se promenait tranquillement dans Paris, sous l'égide d'un journaliste occupant aujourd'hui encore une grosse situation dans la presse. J'appris plus tard son nom que je n'imprimerai pas et sus à quel sentiment il avait cédé.

Sous l'Empire, X... entretenait une comédienne que nous applaudissions hier. La dame avait les dents longues, si longues qu'elle acheva de ruiner son amant pendant le siège et que, la Commune arrivée, la misère menaçant, elle se trouva dans la nécessité de lui donner le choix entre vingt-cinq mille francs ou une rupture. X... cherchait la somme quand il entendit parler du projet de la démolition de la colonne. Il se présenta à Protot et s'engagea à la déboulonner « sans rien endommager dans l'entourage, à condition qu'on lui avance la somme exigée

par la bien-aimée. » Protot n'hésita pas. Et c'est ainsi que la gloire d'Austerlitz fut un instant éclipsée par la folie d'un sot et l'avidité d'une cabotine.

Enfin le jour se lève où nous apprenons par une affiche apposée sur les murs de Versailles que l'armée régulière est entrée dans Paris. Un cri de délivrance s'échappe de toutes les poitrines. Paris est ouvert !

CHAPITRE IX

Marie. — Le petit-fils de Pixéricourt. — Clara Lemonnier. — Les uhlans à Ermenonville. — *La Liberté.* — La marine du Brésil. — Emile de Girardin. — Paul de Saint-Victor. — Lia Félix. — A. Bardoux — Mme Bardoux. — La Bourgeoise française. — Grégory Ganesco. — M. de Montalembert. — Les Belges de Montmorency. — Les cinq cent mille francs du Khédive. — Jules de Précy. — Léonce Détroyat. — Victorin de Joncières. — Laforêt. — Encore Gaston Vassy. — *La Complainte des fusillés.* — Canard et Barthélemy Saint-Hilaire.

En 1869, je fréquentais chez Albéric Second qui tenait table ouverte sous la présidence d'une charmante jeune femme : Caroline Lavigerie. J'y rencontrai un petit être curieux, Marie Rétaillaud, que les habitués d'Albéric Second entouraient de prévenances auxquelles ne cherchait point à se dérober sa coquetterie naturelle. Elle vivait entretenue par un gros commerçant qu'Albéric tenait à l'écart, craignant de le faire trouver avec Aurélien Scholl, Albert Wolff, Albert Millaud, Charles Narrey, Siraudin, Blum, etc. Il me suffit de la voir pour en tomber amoureux — mon âge était sans pitié. — Je me déclare, elle

répond à mes avances, me voilà son Sigisbé, aux applaudissements de l'entourage enchanté qu'un jeune écrivain jouât ce beau tour à un *mercantis*. Marie Rétaillaud habitait alors, 99, rue de Richelieu, une maison dont on louait le sous-sol à un batteur d'or qui lui faisait une cour à laquelle je mis fin en lui envoyant un coup d'épée. La façon dont Marie et moi organisions nos amours était d'une simplicité primitive. Son amant — père de famille — lui rendait visite tous les soirs, de neuf à onze, après quoi la place m'appartenait. Je ne me dissimule pas l'indélicatesse du procédé : il me coûta une humiliation.

Un soir, comme Marie et moi rentrions rue de Richelieu, après la première représentation aux Bouffes d'une opérette d'Albéric Second et de Nibelle, *L'Arche-Marion*, la femme de chambre qui nous guettait dans l'escalier me crie : « N'entrez pas, *Monsieur* est là! » Le sang me monte à la tête, j'entrevois une jolie bataille, je pénètre, je tombe sur un vieillard qui me dit en souriant :

— J'ai des fils de votre âge. Vous paraissez souffrir... Je vous cède la place.

Étourdi, désarmé, idiot, je cherche à m'excuser, convenant que puisqu'il paie, il est chez lui. Il me répond que, vu la disproportion de nos âges, je suis encore plus chez moi. Échange de courtoisies, devant la pauvre Marie déconcertée. Le vieillard s'en va pour ne plus revenir.

J'ai juré depuis de ne jamais me mettre en si mauvaise posture, comprenant que les Bartolos qui paient acquièrent des droits.

L'aventure arrivait dans un mauvais moment. Ma

Slave de Florence m'avait saigné à blanc et mon père coupait le superflu. Marie le savait, elle ne s'en émut pas. Elle renfermait une âme de grisette, je conservais un cœur d'étudiant. Huit jours après nous déménagions pour nous installer dans un modeste appartement de la rue d'Angoulême du Temple. Sur le même palier demeurait le petit-fils de Pixéricourt, commandant un régiment caserné au Prince-Eugène, et une actrice qui connut la célébrité dans les petits théâtres : Clara Lemonnier. Le commandant aimait les gens de lettres et vivait avec une excellente personne dont, je m'en souviens, il taillait lui-même les robes. Clara Lemonnier appartenait à la catégorie des locataires qui tous les soirs, à minuit, s'aperçoivent en rentrant qu'ils manquent d'allumettes. On voisina, on se lia, et j'organisai des dîners auxquels, outre mes voisins, prenaient part Monval, déjà nommé, Louis Denayrouse sortant de Polytechnique, un bohème demeurant au-dessus, qui se fit depuis une place au théâtre, sous le nom de Georges Petit, et qui fut l'auteur de *Papignol Candidat*...

Nous vivions heureux de baisers et de rêves, quand éclata la guerre. Il fallut se séparer. Qu'allait devenir Marie? Je me rappelle mon aubergiste de la *Croix d'Or* à Ermenonville. Je lui recommande ma camarade que j'embarque le jour même où nous apprenions qu'à Wissembourg la première balle avait frappé au front le pauvre commandant Pixéricourt, lequel (je l'ai appris plus tard par Albert Mérat) léguait les manuscrits de son grand-père à la bibliothèque du Sénat. Le siège arrive, plus de communications. Enfin, après la Commune je cours à Erme-

nonville où Gendron, le patron de la *Croix d'Or*, me reçoit, les larmes aux yeux. Marie est morte !

M. et Mme Gendron ne furent pas les seuls à plaindre mon deuil. A l'auberge cantonnait un détachement de uhlans, parmi lesquels un médecin, le major Gusfeld, qui, je l'appris bientôt, avait soigné la pauvre Marie avec un dévouement de père. Ses hommes entouraient la malade de prévenances telles, que le soir, obligés de traverser une galerie de bois sur laquelle donnait la chambre de la moribonde, ils prenaient soin d'enlever leurs bottes pour ne point troubler ses derniers instants. Je tombais en pays ennemi, ma rancune disparut devant tant de délicatesses et de dévouement. J'ignore ce qu'est devenu le major Gusfeld. A quarante et un ans de distance, je lui renouvelle mes remerciements et le témoignage de ma reconnaissance. Marie fut conduite au cimetière escortée par des vainqueurs. Elle repose à côté de la tombe du chevalier de Vic qui fut le compagnon d'Henri IV. Je recommande mon petit oiseau mort aux prières des âmes dévotes.

De retour à Paris, je trouvai un mot d'Émile de Girardin, me priant de passer à *La Liberté*, rue Montmartre. Il me demande s'il me conviendrait d'entrer dans sa rédaction. J'accepte avec enthousiasme, il me fait asseoir et me dit :

— Écrivez de suite un article sur la marine du Brésil. Deux colonnes. Vite, nous sommes en retard.

Jamais je n'oublierai ma confusion. Je ne possédais sur la marine du Brésil aucun renseignement. Girardin m'aurait proposé d'improviser un discours

sur les dépôts pélagiques de la Méditerranée, mon embarras n'eût pas été plus grand. Je lui avoue mon ignorance en la matière; il rajuste son binocle, fronce les sourcils, resserre son nœud de cravate et, de sa petite voix grêle que j'entends encore :

— Si vous voulez réussir dans le métier, il faut vous habituer à traiter tous les sujets, même ceux que vous ne connaissez pas. Le lecteur les connaissant encore moins, le journaliste a toujours sur lui la supériorité d'un professeur, fût-il mauvais, sur des élèves qui sont des cancres.

Cette théorie prévalait dans le journalisme d'alors. Si la presse d'aujourd'hui est moins convaincue, moins libre dans ses attachements et ses haines, elle a, du moins, progressé au point de vue documentaire. Il faut, d'ailleurs, attribuer la meilleure part de ce progrès au public plus méfiant et plus instruit.

J'avais, tout jeune, passé mes examens pour l'Ecole navale, avant de préparer Polytechnique ; je réunis mes souvenirs et entrai bravement dans le vif de mon sujet agrémenté d'expressions techniques qui me valurent les compliments de Girardin. L'article ne souleva pas une protestation ; pas une rectification n'en détruisit l'heureux effet et, pour que la honte fût complète, trois mois après je recevais l'ordre du Christ du Brésil ! Girardin m'en félicita. Quant à moi, j'en demeurai tellement confus que je me jurai de ne jamais me parer d'un ruban quel qu'il fût. Je me suis tenu parole, conseillé plus tard par un scepticisme dû à l'expérience et doublé d'un mépris absolu des distinctions frivoles.

Il faut avoir travaillé aux côtés de Girardin, pour se faire une idée complète de l'extraordinaire activité de cet homme. Il se levait à six heures, à six heures et demie descendait dans son cabinet, lisait tous les journaux qu'il annotait au crayon bleu, et à huit heures tombait au journal, non seulement avec son article écrit, mais avec les sujets de ceux qu'il se réservait de commander à ses rédacteurs. De neuf heures à midi il recevait des personnalités politiques ou financières, ne leur accordant jamais plus de cinq minutes. Un jour, M. de Goulard, chargé du portefeuille du Commerce, se fait annoncer afin de prévenir Girardin que M. Pouyet-Quertier, à la suite d'une opinion émise sur les virements de fonds dans un procès intenté à Janvier de la Motte, opinion que ses collègues ne partageaient pas, s'apprête à quitter le Cabinet et que M. Thiers offre à lui, M. de Goulard, l'intérim des Finances. Girardin spéculait trop pour que la nouvelle ne l'intéressât pas, mais le journal attendait, et avant le tirage, Girardin ne s'appartenait qu'à moitié. Aussi, posant ses mains sur les épaules de M. de Goulard :

— Mon cher ami, nous recauserons de cela ce soir.

— Mais, répond M. de Goulard, j'ai besoin d'un conseil. Un homme comme vous...

— Un homme comme moi fait passer le secrétaire de la rédaction avant le ministre. Lui aussi a un portefeuille et il est inamovible !

J'assistais à l'entretien. Que de fois je me suis rappelé l'incident pendant ma longue carrière de journaliste !

Avec Girardin, non seulement on apprenait son métier, mais, grâce à son entourage, on se créait de nombreuses relations dans tous les mondes. Et puis Girardin aimait à *pousser* les jeunes, bien qu'il ne tînt que médiocrement à la reconnaissance des gens. Je n'oublierai jamais la bonne grâce avec laquelle il me mit en relations avec Paul de Saint-Victor, par moi déjà rencontré chez la Païva. Je ressentais pour Saint-Victor une grande admiration ; son style si flamboyant, son esprit si vif, sa façon si particulière de comprendre et d'interpréter les questions artistiques, sa maîtrise en toutes choses me le faisaient considérer alors comme le seul prosateur comparable à Théophile Gautier. Je lisais et relisais ses comptes rendus théâtraux, ses Salons, je savais par cœur *Hommes et Dieux*. Lamartine parcourait Saint-Victor avec des lunettes bleues, tant il le trouvait éblouissant. On l'appelait « le Vénitien du feuilleton », le « Don Juan de la phrase. » Toutes ces comparaisons me semblaient au-dessous de la vérité. Évidemment Saint-Victor sacrifiait à la lumière, au coloris, à l'éclat ; sa palette resplendissait comme un écrin en désordre, mais sous sa peinture on sentait toujours la probité d'un impeccable dessin appris à Fribourg, à Rome surtout, car il demeura italien jusqu'à sa mort.

Saint-Victor m'invita à le venir voir. Je fus reçu par Lia Félix dont l'amabilité et l'esprit faisaient oublier une sorte de laideur accentuée par des grains de petite vérole. Comment Saint-Victor, que Taine compare à Tarquin abattant et cueillant à dessein dans le champ de l'Histoire les têtes de pavot les

plus pourprées et les plus solides, s'enticha-t-il d'elle? Ne cherchons pas à pénétrer les mystères de l'amour, sans quoi l'on conviendrait avec certains philosophes qu'il tient de la maladie plus que du sentiment. Après quelques minutes de conversation avec Lia Félix, Saint-Victor parut, furieux.

Je me demandais ce qui provoquait chez lui tant de colère, lorsque, s'excusant de sa méchante humeur, il nous apprit qu'on parlait d'une reprise de *La Belle Hélène* qu'il considérait comme une profanation à l'égard des chefs-d'œuvre antiques. Je lui fis timidement observer que si Meilhac, Halévy et Offenbach manquaient de respect à Homère, Shakespeare en écrivant *Troïlus et Cressida* ne se montra pas beaucoup plus révérencieux. Il me répondit que le véritable fauteur était Boccace, ce qui détournait un peu la conversation, et Lia Félix en profita pour la mettre — je ne sais plus comment — sur la guerre. Saint-Victor, qui venait de publier son beau livre : *Barbares et Bandits*, lança contre l'Allemagne les foudres destinées à Offenbach. Autant pour lui donner la réplique que pour soutenir une conviction, j'observai, toujours aussi timidement, que si l'Allemagne nous avait vaincus, il fallait surtout en accuser notre ignorance des choses. Il établit entre la France et la Prusse un parallèle où le patriote l'emportait tellement sur l'historien que je lui citai le dernier chapitre de son volume dans lequel il déplore qu'on n'ait pas écouté le colonel Stoffel écrivant à l'Empereur : « Le peuple prussien est le plus éclairé de l'Europe ». Paul de Saint-Victor changea pour la seconde fois de conversation et je le quittai, regret-

tant que nos propos n'eussent pas exclusivement roulé sur Vélasquez.

Ce fut encore par l'intermédiaire de Girardin que m'arriva la bonne fortune de connaître Bardoux, qui fut plus tard ministre de l'Instruction publique. On s'occupait beaucoup dans la presse d'un projet d'impôt sur le papier. L'Assemblée Nationale, en quête d'argent, y ajoutait une très grande importance. Je fis un article demandant la suppression dans le projet des mots : « papier à écrire, à imprimer et à dessiner ». Je me rencontrais avec MM. Bardoux et Charton qui s'apprêtaient à rédiger un amendement dans le même sens. Bardoux vint en remercier Girardin qui lui présenta l'auteur de l'article.

Avec Bardoux les relations étaient délicieuses. Artiste, lettré, il semblait honteux de s'occuper de politique et ne perdait pas une occasion d'affirmer qu'il ne ramait sur la galère que pour contenter l'ambition d'une mère adorée. Cette mère, je l'ai fréquentée. A l'époque du ministère Bardoux, j'ai vécu auprès d'elle à Clermont-Ferrand, et je garde le souvenir d'une femme à l'intelligence rare, d'une bonté inlassable, faisant de son fils le but et l'orgueil de sa vie. Une petite fleur de Bohème persistait chez Bardoux. Je regrette que Henner ne puisse plus attester les soirées passées dans son atelier, durant lesquelles Bardoux — un Bardoux ignoré — jetait le froc politique aux orties de Montmartre. Je crois bien qu'en commettant l'indiscrétion de fouiller ces jours-là dans son portefeuille, à côté d'une étude sur la réorganisation du Conseil d'État, la police municipale, la liberté de l'enseignement ou la liberté de réunion pour la célé-

bration des cultes, on eût trouvé quelque sonnet à Clorinde, voire même un bouquet de violettes pour Mariette, l'adorable petite Alsacienne qui posait chez Henner. Mais la maman veillait. Aussi le ministre, dont elle voulait faire un académicien, ne s'attardant pas à Montmartre, reprenait-il vite le licol parlementaire.

Plus tard, Bardoux me confia son intention d'écrire un volume visant la société bourgeoise qui, vers 1785, remplaçait les célèbres salons philosophiques quand elle fut détruite par l'émigration et le bourreau. Au milieu de cette société, il voulait mettre en relief la personnalité de Pauline de Montmorin, devenue par la suite comtesse de Beaumont. D'après lui, nos anciennes provinces gardant leur originalité et leur saveur renfermèrent, autant que Paris, dans les diverses magistratures, des modèles de femmes absolument différents de l'aristocratie et qui prirent, avant et après la Révolution, un rôle prépondérant. Son volume : *La Comtesse Pauline de Beaumont*, fut un éloquent plaidoyer en leur faveur. Je rendis compte du travail et dans mon article ne pus m'empêcher de faire allusion à sa mère. Le lendemain, je recevais un mot.

« Je vous remercie, mon cher Duval, des lignes aimables que vous venez de consacrer à mon livre.

« Quand reviendrez-vous en Auvergne? Votre place est toujours marquée à la table hospitalière.

« Bien à vous.

« Bardoux. »

Je me promis de ne pas manquer la première occasion qui s'offrirait. Elle devait m'être bientôt fournie par l'inauguration de la statue de Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand.

Me voilà donc installé à nouveau chez Bardoux, près de sa chère mère dont les deux occupations, à cette époque, consistaient, le matin à faire des conférences aux paysans pour leur indiquer le moyen d'éviter la cocotte aux vaches, et le soir à mettre en ordre des documents pour un nouveau livre auquel travaillait son fils : *La Bourgeoise française.*

Le lendemain de l'inauguration rehaussée par un fort beau discours de Bardoux, lui, sa mère et moi nous entretenions du sujet quand je m'écrie :

— Mais la bourgeoise française, mon cher ministre, j'en connais la personnification.

— Qui ?

— Votre mère !

L'observation frappa Bardoux. Il convint ne pouvoir choisir un meilleur exemple, et ce fut Mme Bardoux qui posa malgré elle. La mort vint enlever la chère et digne femme. Bardoux, poursuivant son œuvre, n'en serra que plus près son modèle, son cœur de fils y trouvant, sinon une consolation, du moins un soulagement. L'ouvrage terminé, il écrivit en tête :

Je dédie ce livre

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE

qui fut

une bourgeoise des anciens temps.

J'avais donc collaboré à la dédicace. Son amitié pour moi n'en devint que plus tendre. Quand je rendis compte de ce second livre, il m'écrivit à nouveau :

« Merci, mon cher Duval, de votre bienveillance pour mon livre.

« Merci *surtout* de vous être souvenu de ma mère qui avait eu tant de plaisir à vous recevoir et que *j'ai voulu peindre* dans cette page citée par vous.

« Je vous serre la main.

« BARDOUX. »

Dans cette page par moi citée, se trouve une lettre de Mme Bardoux à son fils quand il faisait son droit :

« Je passe mes jours et mes nuits à penser à toi, cher enfant. Que fais-tu dans cette grande ville si agitée, si tourmentée? Au moins n'as-tu pas froid? Changes-tu de chaussures quand tu rentres avec les pieds humides? Dis-moi ce que tu fais, si tu travailles bien. Rien de toi ne m'est indifférent dans la solitude où je vis. La neige couvre le jardin. Je ne suis sortie depuis un mois que pour aller à l'église, le jour de Noël. Je voudrais vivre longtemps encore pour toi... Va au musée du Louvre. Il en reste toujours quelque chose de noble dans l'esprit... Tout ce que j'entends dire de Paris me fait peur pour ta jeunesse; songe à ta vieille mère dont tu es l'orgueil, avant de te laisser aller à quelque sottise. Vois-tu, mon enfant, il ne faut faire que les folies qui en valent la peine. Crois-en ta maman. Elle a une divination supérieure, à défaut d'expérience... Tu me demandes comment se passent mes soirées. Mes fidèles

C. et G. m'apportent les nouvelles et me prêtent le *Journal des Débats* quand il est intéressant. Lorsque ces visiteurs me font défaut, je recommence la lecture des lettres de Mme de Sévigné et de la correspondance de Voltaire. Je ne me lasse jamais du bon sens et de l'esprit. J'ai repris l'autre soir mon Corneille et j'ai relu *Don Sanche*. Que c'est beau ! Que c'est grand ! Quand tu viendras en vacances, tu m'en liras deux scènes que j'ai marquées. Travaille bien ! Pense à moi qui t'aime tant ! Écris-moi souvent ! Si tu savais quel visage je montre à Madeleine quand le facteur passe devant la porte sans s'arrêter ! Ce n'est que lorsque je ne serai plus que tu comprendras toute ma tendresse. Adieu, adieu, mon enfant chéri, je t'embrasse comme quand tu étais petit.

« Notre ami X... se rend à Paris pour ses affaires. Je l'ai prié de te remettre deux louis, pour que tu ailles entendre Rachel dans *Phèdre* et dans *Hermione*. Adieu encore ! »

Et je revois la signataire de cette lettre si touchante, celle *à qui Paris faisait peur*, recevant au ministère de l'Instruction publique en grande dame, donnant la réplique aux politiques, aux littéraires, avec une sûreté qui les démontait ; travaillant les académiciens comme une femme au courant de leurs appétits, de leurs faibles, et les captivant. La touchante ambition de la mère vainquait la timidité de la provinciale, et s'il fallait défendre son fils, la poule empruntait ses défenses à l'aigle.

Émile de Girardin doutait de Bardoux, sous prétexte que jamais il ne condescendrait à une malléabilité qu'il aimait à constater chez les autres. De son

côté, Bardoux n'accordait à Girardin qu'une confiance limitée. Comme je l'interrogeais à ce sujet :

— Girardin, me répondit-il, se vante d'avoir une idée par jour. C'est possible. Mais elle ne lui sert qu'à payer ses fournisseurs.

Bardoux se montrait sévère pour Girardin. Si intéressé qu'il fût, quelque compromission qu'on puisse lui reprocher, Girardin personnifia longtemps la presse française dont il fut un des propagateurs et défenseurs.

Alfred Darimon, un assidu de la *Liberté* qui, par intérêt pour moi, voulait bien me mettre au courant des antécédents de mon directeur, me l'a souvent montré chez le Prince Napoléon avec Prudhon, Ducoux, Charles Edmond, Edmond Texier, Nefftzer, défendant la liberté de la Presse contre la Cour avec une ardeur méritante. En revanche, peut-être lui arriva-t-il d'appliquer aux problèmes sociaux et politiques des recettes un peu empiriques. Tant d'autres ont, depuis, usé de moyens moins avouables!

Un soir, comme on *bouclait*, j'entendis Girardin dire à son garçon de bureau :

— Flanquez-moi cet individu à la porte! Je ne veux pas le recevoir!

Je vais me renseigner sur l'importun et vois un homme imberbe, à l'accent étranger. Il s'appelait Grégory Ganesco. J'appris bientôt son histoire. Venu mystérieusement à Paris, nommé directeur au *Courrier du Dimanche*, on n'a jamais su comment, on le signala longtemps comme un faiseur cherchant à se faufiler dans tous les partis, quitte à les trahir tous.

Il se présentait à la *Liberté* en s'autorisant de soi-disant relations avec MM. Ollivier et Dufaure. Mis à la porte par Girardin, Ganesco se rabattit le lendemain sur Darimon, auquel il demanda une lettre d'introduction qui lui fut refusée. Quelques jours après, ce même Darimon lui envoyait un article pour *Le Courrier du Dimanche*.

Je fis, plus tard, un sérieux grief à Ganesco d'avoir jadis trouvé le moyen de s'associer M. de Montalembert et de le compromettre aux yeux de quelques-uns de son parti en le représentant sous les traits d'un ancien catholique décidé à déposer ses convictions aux pieds de la République. M. de Montalembert avait été toute sa vie un catholique libéral, comme Charles Lenormand qui lui ouvrit *Le Correspondant*, comme MM. Foisset, de Falloux, le prince Albert de Broglie et M. Augustin Cochin. Un instant même, il sacrifia quelques-unes de ses théories à la possibilité d'un empire rallié à la cause de la liberté, mais il convint bientôt que ses espérances s'écroulaient sous le poids d'une conviction et d'une illusion, d'une conviction qu'il maintenait et d'une illusion qu'il reconnaissait sans rougir. Je reproduis ses propres expressions. S'il eut un instant de défaillance il ne faut l'attribuer qu'au vertige d'une âme à la conquête du meilleur. C'est au moment où le vide l'effrayait que Ganesco crut devoir lui tendre les bras. M. de Montalembert y tomba, mais pour s'échapper bientôt avec un recul de dégoût. Il s'en ouvrait à un des habitués de son domaine de La Roche-en-Brenil, quelques heures avant d'aller retrouver Chateaubriand, Maistre et Bonald.

D'ailleurs, il faut en convenir, ce Moldo-Valaque de Ganesco qui, chaque matin, se faisait friser par un géant « serf né sur les terres de sa famille », possédait un charme inexplicable auquel on résistait difficilement. Je le retrouvai depuis dans beaucoup de journaux et particulièrement à l'*Événement*. Je le vois encore apportant son article.

— Un chef-d'œuvre ! s'écriait-il.

Il s'asseyait, le lisait d'un bout à l'autre avec une emphase désarmante, et le tendait esquissant le geste d'un homme qui vous accorde une grâce. Malgré cela, jovial, bon garçon, prêt à rendre service, affectant volontiers un parisianisme qu'il étalait tantôt chez Dinochau, tantôt au Café Anglais, suivant les circonstances, afin que l'on sût bien qu'il entretenait des relations dans tous les mondes, celui de la bohème comme celui de l'aristocratie. Naturalisé Français, il aspira un jour à devenir député. Il louait ou possédait alors — je ne sais plus — à Montmorency, une propriété où il se plaisait à recevoir et à initier ses convives aux secrets culinaires d'un cordon-bleu qui, en effet, cuisinait de façon à rendre jaloux le baron Brisse et à mériter des quatrains de Monselet. Comme on travaillait dans la ville, plus de cinq cents ouvriers y élurent domicile. Ce fut à ce moment que Ganesco décida de se présenter dans la circonscription, et le voilà causant tous les matins avec les manœuvres, leur distribuant du tabac, les invitant à tuer le ver, s'informant de leurs besoins, de leurs familles, de leur salaire. Quelques jours avant la date du scrutin, voulant frapper un grand coup, il fait dresser des tables dans son parc, invite les cinq cents ouvriers,

les bourre jusqu'à la gueule de canards aux navets, la spécialité de son Vatel en jupon, se lève au dessert et prononce un long discours sur les devoirs de la bourgeoisie envers la démocratie française. Stupéfaction! Parmi les membres présents, pas un n'applaudit. Ganesco redouble d'éloquence. Même mutisme. Furieux, il les interpelle :

— Vous n'êtes donc pas des républicains? leur demande-t-il. Vous ne voulez donc pas travailler à la rénovation de la France?

Et le plus osé des convives, un chef terrassier :

— La rénovation de la France? Nous nous en foutons! Nous sommes tous Belges!

Ganesco en fut pour ses canards.

Clovis Hugues subit plus tard la même désillusion.

Comme il se présentait dans les Bouches-du-Rhône on lui conseilla de promettre à ses électeurs de voter une loi en suspens concernant le dragage, loi intéressant tous les pêcheurs du littoral. Il prépare son sujet, commence sa tournée et, dans la première ville, développe les bienfaits de la loi à venir. Silence général. Clovis Hugues débutait dans un endroit dont tous les habitants confectionnaient des briques!

On aura une idée complète de l'entregent de Ganesco par l'anecdote suivante :

Je dînais un soir à la Maison d'Or avec Aurélien Scholl, le général Billault, Gustave Claudin, Albert Wolff et Ganesco. Ce dernier nous fait part de son projet de créer un journal appelé à concurrencer tous les autres. Il ne lui manquait que l'argent. On le

plaisante sur sa confiance en lui-même, on discute son crédit, on affirme l'impossibilité où il serait de trouver cent louis. Ganesco bondit de sa chaise, paie son addition et disparaît.

Six semaines après, nous le retrouvons chez Tortoni.

— D'où viens-tu? lui demande Scholl.

— D'Égypte. J'ai tapé le khédive.

Cette fois il ne mentait pas. Il revenait avec un chèque de cinq cent mille francs!

Le journal ne parut jamais et Ganesco mourut pauvre, d'une maladie inconnue en France — car jusqu'à sa fin il devait être extraordinaire — n'ayant auprès de lui que sa maîtresse, Mme S., la femme d'un ancien chambellan du roi de Hanovre.

La rédaction de la *Liberté* se composait alors, outre ceux déjà nommés, de Jules de Précy, d'Albert Duruy et de quelques personnalités politiques. Jehan Valter occupait le poste de secrétaire de la rédaction.

Jules de Précy, très grand, très fort, très exubérant et très beau avec ses cheveux blonds dont il maintenait difficilement les longues frisures et avec sa moustache gauloise, menait de front la politique, la littérature et les arts. Il avait longtemps vécu en Italie avec Desclée avant qu'elle ne se fît une réputation à Paris, et aimait à s'en vanter, comme d'ailleurs, de ses autres bonnes fortunes qu'il racontait avec la désinvolture d'un fat, ce qui ne l'empêchait pas d'échouer trois fois par semaine, dans la compagnie d'une sage-femme abominablement laide. Il écrivait joliment, un peu à la Saint-Victor pour lequel il professait une grande admiration; son style

obéissant à de rares facultés d'improvisation en faisait un excellent journaliste. Malheureusement, quelques années après, il mourait dans sa baignoire, d'une façon si mystérieuse, qu'on fit courir le bruit d'un suicide à la suite d'un procès scandaleux.

Albert Duruy, fils de Victor Duruy, représentait la conviction parlementaire et le patriotisme. Il eût été de ceux qui honorent le journalisme, s'il avait vécu plus longtemps.

Au mois de juin de la même année, sans cesser d'y écrire de temps en temps, Girardin passa la *Liberté* à Léonce Détroyat, ancien élève de l'École navale. Lieutenant de vaisseau en 1860, il avait pris part à l'expédition du Mexique, durant laquelle il fut nommé chef du cabinet militaire de Maximilien. Il accompagna ensuite en Europe la malheureuse princesse Charlotte. En 1870 on le retrouve commandant le camp de La Rochelle avec le grade de général. L'avènement de Détroyat, bien qu'il eût épousé une petite nièce de Girardin, surprit Jules de Précy, Albert Duruy et bientôt l'opinion. Du passé il ne regrettait qu'une voix de baryton qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'exploiter. A chaque heure du jour, le marin, le soldat, le journaliste disparaissaient devant le cabot. Je l'entends encore tandis qu'il s'essaie à écrire un article, chanter du répertoire, et si fort que les bureaux de la rédaction en tremblent. On applaudit; il vient saluer les rédacteurs, passe les mains dans sa barbe noire et réintégre le cabinet directorial en accentuant ses variations. Pour se consoler de n'être pas chanteur il finit par s'improviser librettiste, écrivit *Pedro de Zalama* pour Ben-

jamen Godard, *Aben-Hamet* pour Théodore Dubois, enfin, en collaboration avec Armand Silvestre, un *Henri VIII* pour Saint-Saëns. Cette collaboration je ne l'oublierai jamais ! Le malheureux Silvestre fut non seulement obligé de refaire un scenario injouable, mais de récrire tout un lyrique sur lequel insistait Détroyat et dont n'aurait pas voulu un fabricant de mirlitons. Je me rappelle avec quelle joie il nous montrait la part de collaboration de l'ancien commandant du camp de La Rochelle ! Elle consistait en l'envoi hebdomadaire d'une indication scénique, généralement à côté de l'action, avec cette inscription : *Recommandé à l'ami Silvestre. A lui d'écrire une belle scène.* Et Silvestre de s'en tirer comme il le pourrait ; aussi, chaque fois qu'il décachetait une lettre de son collaborateur, s'écriait-il désolé :

— Encore un appel au génie!

Détroyat devint plus tard directeur du théâtre de la Renaissance.

A la *Liberté*, Détroyat chargea Victorin de Joncières de la critique musicale. Victorin de Joncières avait commencé comme rapin dans l'atelier de Picot. Se sentant des dispositions pour la musique, il l'étudia avec Elwart et Lebon, puis donna, très jeune, un *Sardanapale* en collaboration avec Becque et qui ne réussit pas. Le *Dernier Jour de Pompéï* eut le même sort. *Dimitri* fut une revanche ; *Le Chevalier Jean* une chute. Joncières employait un procédé spécial. Quand il traitait une situation, il s'enquérait de la même dans une partition célèbre et s'en inspirait suffisamment pour que l'auditeur en découvrît l'origine. A

côté de Joncières débuta dans la critique dramatique un nommé Laforêt dont l'inexpérience n'avait d'égale que la mauvaise écriture. Il faisait le désespoir de Jules de Précy qui eut la cruauté d'afficher un jour dans le cabinet de la rédaction le début d'un article sur une pièce de Barrière, intitulée : *Les Bêtises du Cœur*.

« Sous ce titre, où d'avance, par un mot d'une vulgarité préméditée, se trahit le scepticisme qui ricane, M. Th. Barrière s'est oublié à galvauder un des plus terribles sujets de la comédie humaine. »

Début que Victorin de Joncières mit en musique!

A cette époque les journaux se documentaient moins qu'aujourd'hui. Girardin, comme Villemessant, Henry de Pène et la plupart des rédacteurs en chef se préoccupaient plus de l'attrait qu'une information pouvait offrir que de sa véracité. Les rédacteurs des Faits Divers, pourvu qu'ils possédassent de l'imagination, jouaient donc sur table. Léonce Détroyat mit la main sur un homme qui devait personnifier la fausse nouvelle sensationnelle : Gaston Vassy, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler à propos du *Peuple Souverain*.

Les temps y prêtaient. Versailles traquait tous les communards échappés au feu des troupes régulières et, chaque jour, on inscrivait une arrestation nouvelle. Depuis Vallès qui inventa Maroteau, le poète des *Flocons*, le rédacteur de la *Montagne* et du *Salut Public;* Cavalier, dit Pipe en Bois, secrétaire de Gambetta ; Stamir, le Polonais, attaché à l'état-major de Dombrowski, lequel joua, entre parenthèses, un rôle assez louche avec le fameux Marchal de Bussy ; Lon-

guet, Pierre Denis, Villaume et *tutti quanti*, jusqu'au plus humble des Gardes nationaux, tout ce qui représentait la Commune était surveillé et attendu. Gaston Vassy vit dans la situation une mine à exploiter. On ne saurait imaginer les héros communards qu'inventa sa verve. Tantôt il faisait arrêter un ancien roi nègre, tantôt un secrétaire de l'empereur Guillaume, tantôt un pianiste hongrois, un peintre russe, un géant, un nain, une femme à barbe, etc., etc., et chacun avait son histoire, son roman. Je ne sais ce qu'on en pensait alors à la Préfecture de police, mais les démentis n'arrivaient pas et tous les journaux, stupéfaits de telles informations, les reproduisaient, ne se faisant pas faute d'y joindre des commentaires. Gaston Vassy y acquit une telle réputation qu'il afferma tous les faits divers du *Figaro*, du *Petit Journal*, de *Paris-Journal* et du *Bien Public*, ce qui lui permit de prendre voiture et, au Bois, de brûler quelquefois la politesse à Timothée Trim. Si jamais on consulte ces journaux pour écrire l'histoire du temps, il faudra s'attendre à la pire des mystifications.

L'arrestation ne lui suffisant plus, Vassy donna dans la complainte, et son succès en grandit. Chaque semaine, à la grande joie de Girardin, de Précy et de Détroyat, il en publiait une qu'on attribuait tantôt à tel communard, tantôt à tel autre. Un soir, comme je revenais de Versailles, après avoir assisté à la triple exécution de Ferré, Rossel et Bourgeois, je montai dans le même wagon que lui et ce fut sous mes yeux qu'il improvisa le morceau suivant qui fit, en vingt-quatre heures, le tour de Paris et que reproduisirent une grande quantité de journaux allemands.

LA BALLADE DES FUSILLÉS

Voulez-vous qu'on vous raconte
Comm' sont morts à Satory
Ceux dont on a réglé l' compte
C' matin à coups d' fusil?
Ils ont fait l' saut comm' des hommes
L'œil à quinz' pas en avant.
Pauvres bougres que nous sommes
On nous en f'ra p' t'être autant!

Plein de mépris, par principe,
Pour les cigar's d'aristos,
Ferré fumait, faut' de pipe,
Un simple voyoutados.
C'est qu'à son heure dernière,
Toujours plein d'égard pour nous,
Il pensait aux prolétaires
Qui n'ont qu' des cigar's d'un sou!

Rossel qu'avait l'âme étroite
S'est, à son dernier moment,
Laissé baiser la joue droite
Par un curé protestant.
Faut pourtant pas qu'on s'en moque,
Ça n'y a pas servi beaucoup,
En plac' de son cœur en loques
Les ball's ont fait un grand trou.

L' sergent Bourgeois pour se r'faire
Avait déjeuné l' matin
Avec un filet madère
Arrosé d'un lit' de vin.
Il sortait à pein' de table
Qu'ils y trouaient l' paillasson,
Sans s' soucier, les misérables !
S'ils troublaient sa digestion.

Ça m'a donné des nausées
Quand au pied des poteaux blancs,
Avec leurs poitrin' crevées
J' les ai vus couchés sanglants.
Et v'là t'y pas qu' deux chiens de chasse
Par l'odeur âcre attirés
Rôdaient autour de la place
Dans l' but d' lamper l' raisiné.

Le sang sur la terr' fumante
Se formait en cailloux noirs.
J' m'approchai d' cett' mar' sanglante
Pour y tremper mon mouchoir...
Depuis, tout' les fois qu' j' me mouche
Dans ce linge respecté
Ça m' fait venir dans la bouche
Le cri d' « Vive la Liberté ! »

Une amusante aventure compléta la réputation de Vassy.

Il possédait un chien qui s'appelait Canard. J'ai été de Canard l'ami, l'hôte et le confident. Il m'aimait et je l'aimais. Un jour, Henry de Pène envoie Vassy à Versailles afin d'y causer avec Barthélemy Saint-Hilaire. Vassy emmène son inséparable. Arrivé à destination, il recommande à Canard de l'attendre après l'avoir mis au courant de l'importance de sa mission. Canard s'assied, puis, s'ennuyant de la solitude, lie connaissance avec le portier de la préfecture où résidait alors le traducteur des œuvres d'Aristote. Canard, d'origine plébéienne, devenait volontiers familier. Vassy ne reparaissant pas, Canard inquiet bondit, traverse la cour, monte l'escalier et tombe dans le cabinet de Saint-Hilaire. Vassy le gronde. Saint-

Hilaire sourit et raconte l'anecdote, probablement empruntée à l'*Histoire des Animaux* d'Aristote, d'un chien qui ne craignait pas de mordre les mollets d'un prince macédonien. J'ignore si Canard s'encouragea de l'exemple — il en était capable — mais je sais de bonne source que Canard sauta sur le bureau du secrétaire intime de M. Thiers, s'empara d'une note manuscrite et s'enfuit tenant le papier dans sa gueule, si j'ose m'exprimer ainsi à propos d'un bon camarade. Vassy ne le rejoignit que sur la place d'Armes. Sur le papier s'alignaient des noms de futurs sous-préfets. Et c'est ainsi que Canard retarda la publication à l'*Officiel* de nominations impatiemment attendues.

Vassy devint aveugle et termina ses jours soigné par une sœur de charité laïque, à laquelle il finit, je crois, par donner son véritable nom : Gaston Perodeaud.

CHAPITRE X

Le boulevard. — Le Café de Mulhouse. — Emile Gaboriau. — Eugène Chavette. — Victor Cochinat. — Le café de Madrid. — Étienne Carjat. — Les frères Lionnet. — Pagès Desnoyez. — Bénassit. — *Le Corbeau et le Renard.* — Paul Arène. — Tortoni. — Aurélien Scholl. — L'ombre d'Alfred de Musset. — *Le mot.* — Alfred Stevens. — Édouard Manet. — Gérôme. — Manet à l'école des Beaux-Arts. — Le prince d'Orange. — Paris la nuit. — Brébant. — Le Café anglais. — Bignon. — Le Moulin Rouge.

Si, en 1871, le boulevard subissait déjà des transformations, si l'on n'y rencontrait plus les insouciantes élégances de l'Empire, il demeurait le centre du parisianisme, et là encore un étranger pouvait le mieux juger l'aspect de la grande ville.

Le vrai boulevard commençait au boulevard Montmartre pour finir à la Chaussée-d'Antin. De Brébant à Tortoni, deux terminus, hélas ! disparus.

Dans cet espace de quelques centaines de mètres, s'agitait tout ce qui tenait au théâtre, au livre ou au journal. Là se créaient les relations, se fondaient les amitiés, s'élaboraient les sujets de pièces, de romans ou d'articles. Au temps de César, la jeunesse romaine,

dès qu'elle avait revêtu la robe virile, se faisait conduire vers les hommes d'État en renom ; au temps du second Empire, comme lors des premières années de la République, la jeunesse parisienne littéraire s'efforçait de frayer avec les écrivains à la mode. Le Romain se préparait aux batailles de la parole, le Parisien à celles de la plume. Tacite a vanté cette éducation jetant du premier coup l'adolescent au milieu des combats véritables, lui enseignant la guerre sur le champ de Mars (*pugnare in prælio discebant*) ; un Tacite d'hier ferait peut-être ses réserves en ce qui concerne le boulevard, mais, du moins, conviendrait-il qu'on y apprenait à avoir de l'esprit et, à cette époque, le *verbe* possédait la force du *glaive*. Je me souviens des discussions que je soutins plus tard contre Édouard Drumont à propos de ce boulevard dont il avait et dont il doit avoir encore horreur. (J'y reviendrai longuement.) Quand il vous qualifiait de *boulevardier*, il imaginait l'épithète sans réplique. Je m'efforçais de démontrer à l'auteur de *Mon vieux Paris* qu'il devait la souplesse de son talent autant à l'atmosphère de la Chaussée-d'Antin qu'à celle des sacristies ; il ne voulait pas en convenir bien que *La Libre Parole* fût installée boulevard Montmartre, où il trafiquait ouvertement d'un esprit qu'il affectait de dédaigner.

Le premier café littéraire était le café de Mulhouse, sur l'emplacement duquel s'élève le Musée Grévin. On y jouait aux dominos à l'ombre de grands arbres qui s'accommodaient — parisiens aussi — du voisinage des maisons. Scholl y passa. J'y connus Gaboriau, Chavette, Victor Cochinat, Georges Maillard, le comé-

dien Parade, toujours flanqué d'une petite brune qui hâta sa fin, son camarade Michel, et — je dois en passer — un individu bizarre, cordonnier de son état, lequel, grâce au crédit qu'il octroyait aux gens de lettres, trouvait le moyen de se faufiler partout. Il répondait au nom peu euphonique de Crévissier... Au demeurant, excellent homme.

Pauvre et cher Gaboriau! Malgré ses succès, il ne pouvait se consoler de ne point dépasser les limites du roman populaire. Un mois avant sa mort, il vint me voir et, à brûle-pourpoint :

— Qu'est-ce que l'on pense de mon genre de talent?

Je demeurai interloqué. Lui, un gai, nageant en pleine vogue, certain désormais de l'avenir, pourquoi me posait-il cette question sur un ton accusant une profonde mélancolie?

— Mais, répondis-je, on l'estime et on le paie.

— Ce n'est pas vrai!

— Pas vrai?

— Non! On me prend pour un gros romancier, exploitant un filon, sans conviction, sans art et sans littérature. Eh bien, on a raison. Sais-tu ce que je viens te demander? Un service. Écris dans un journal, n'importe lequel, quelques lignes concernant ma vie. Montre-moi, employé à huit cents francs dans une maison de roulage, voulant à toute force faire des lettres, engrené par le feuilleton au jour le jour, à ce point esclave du résultat à obtenir que si je veux me relever par une œuvre forte, à mes propres yeux et à ceux du public, on m'empêche de la terminer, soit en me démontrant la sottise de chercher une nouvelle

veine, soit en me couvrant d'or pour me forcer à poursuivre l'ancienne méthode. Fais cela. Je pars pour la campagne. Personne ne saura où je suis. J'en reviendrai avec un roman réfléchi, écrit, et donnerai du même coup raison à mon biographe et à ma conscience.

Quinze jours après, je recevais la lettre suivante :

« 14 septembre 1873.

« Mon cher ami,

« Merci. Le livre avance. J'avais eu tout d'abord l'intention de faire une étude sur les employés, malgré Balzac. J'ai changé d'idée et me suis lancé dans le monde des affaires. J'ai pondéré mon scénario et, sur ma trame, commencé à broder des mots *au petit point*. J'y trouve un véritable plaisir d'artiste, seulement gâté par des douleurs qui me prennent de temps en temps dans la mâchoire et qui semblent avoir leur siège au fond de mes os. Enfin, j'aurai écrit le livre tant souhaité! Dis-le à Scholl, un des rares qui croient à la possibilité de mon perfectionnement.

« Et crois-moi ton ami.

« E. GABORIAU. »

Le 18 septembre, autre billet :

« Mon cher ami,

« Les souffrances augmentent. Qu'est-ce que cela veut dire?

« A toi.

« E. GABORIAU. »

Dernière lettre :

« Ce matin, en se levant, Gaboriau s'est écrié : J'ai quelque chose qui me déchire !

« Et il est mort !

« Veuve GABORIAU. »

Son livre n'était pas fini !

Eugène Chavette, moins ambitieux que Gaboriau, ne connut jamais la tristesse. Né riche propriétaire d'une maison sise rue Bergère et d'une belle résidence à Montfermeil, il ne traitait que des sujets comiques, cherchant à renouveler seulement Paul de Kock. Je ne me rappelle pas avoir vu sa bonne figure obscurcie, même à la fin, par le moindre nuage. Deux traits me reviennent à la mémoire.

Nous déjeunions chez lui, à Paris, avec Gustave Claudin et Siraudin, quand on sonne à la porte. Le domestique annonce un de ses locataires. Nous apprîmes depuis que le susdit locataire se pendait toutes les semaines à sa sonnette pour se plaindre, soit de l'état de la maison, soit du bruit des voisins, etc., etc...

Chavette, supposant l'objet de la visite, ne lui laissa pas le temps de s'asseoir.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, je devine ce qui vous amène. Vous voulez une augmentation? Votre loyer sera dorénavant de deux mille cinq cents francs.

Et, s'adressant au domestique :

— Vous pouvez reconduire monsieur. Il doit être satisfait.

Une autre fois, à Montfermeil, Scholl, A. Flan, l'éditeur Dentu et moi étions ses hôtes.

Scholl, qui se plaignait que « le rossignol gueulât toute la nuit », se lève un matin, à l'aurore (quelle rupture avec ses habitudes!), frappe à ma porte, me réveille et, ouvrant ma fenêtre :

— Venez contempler un spectacle curieux!

En effet! Nous voyons Chavette en chemise, une canne à la main, battant le feuillage de ses arbres, en criant :

— Allons, les oiseaux! J'ai des invités! Réveillez-vous et chantez! Sacré nom de nom! Vous n'avez pourtant pas la prétention de passer vos vies à ne rien faire!

Et s'éleva un gazouillement de moineaux!

Victor Cochinat, qui se plaignait de travailler « comme un blanc », rivalisait de gaité avec Chavette. Il riait de tout, de ses bonnes fortunes comme de ses mésaventures. Sous cet épanouissement perpétuel, se dissimulait pourtant une âme sensible que l'apparition de la plus petite grisette mettait en émoi. Plus Roméo qu'Othello, il cristallisait tous les jours, comme aurait dit Stendhal, et cette cristallisation se traduisait par un geste et un mot, toujours les mêmes. Il s'appuyait en pleine rue, contre une devanture, fermait les yeux, contenait les battements de sa poitrine et murmurait : « Touché au cœur! » La blessure ne fut jamais grave, d'autant que le plus souvent celle qui l'occasionnait s'empressait de la guérir, car, malgré sa couleur, Cochinat plaisait aux femmes. Il fallut la pauvreté et la maladie pour mettre un peu de nuit dans cette nuit. On lui conseilla de rejoindre le pays natal. Le départ de Cochi-

nat attrista tous ses amis. Le bruit courut qu'il se débattait difficilement dans la pauvreté. Un journal s'en fit l'écho. Cochinat m'écrivit la lettre suivante en manière de démenti.

« Fort-de-France. Martinique.

« Ce 9 septembre 1881.

« Mon cher Duval,

« Pardonne-moi de t'écrire au crayon, mais pour cause de goutte, je ne puis me servir de plume.

« On m'a envoyé de Paris un écho très malveillant pour moi, dans lequel il est dit que depuis juillet je me suis retiré dans « un modeste fromage » consistant en une place de bibliothécaire à 250 francs par mois, et que « le bon noir » (le cliché vénérable) y verra ses invalides. « Désormais, ajoute l'écho, le bon noir verra la vie en rose. »

« Ni ce trait d'esprit, au moins septuagénaire, ni les prétendus mots que l'on me prête, ni même les appointements humiliants que le doucereux confrère me donne, rien n'est vrai dans ce fantastique entrefilet.

« Je viens d'écrire pour que l'on rectifie sans en avoir l'air.

« Mais comme tu es un des confrères et amis que j'aime et qui, je le crois, me paient de retour, je ne crains pas d'être indiscret auprès de toi en te priant d'aller voir de ma part le directeur en question, si tu es toujours bien avec lui, pour le prier de redresser les erreurs de son rédacteur.

« La vérité, la voici :

« On bâtit ici, à Fort-de-France, une bibliothèque-

musée en l'honneur de M. Schoelcher, lequel a fait don à la colonie de 9.539 volumes.

« Ce bâtiment s'appellera la *Bibliothèque Schoelcher*.

« Or, le gouverneur de la Martinique, sur la proposition du directeur de l'Intérieur, m'a nommé conservateur de la bibliothèque, le 28 août écoulé — il y a de cela six jours — et, obéissant à une note unanime d'une délégation du conseil général, le gouvernement a fixé mes émoluments à 6.000 francs par an, avec le logement et un mobilier dans le futur monument.

« Mais, comme les livres sont arrivés ici, on les a placés sous ma garde, dans un local provisoire, où je loge en attendant, et je suis entré en fonctions depuis avant-hier, lundi 7 septembre.

« Avec l'absence d'hiver, de luxe, et le peu de dépenses que l'on fait ici, ma situation équivaut à, au moins, 12.000 francs par an.

« Répète cela à tout le monde, et crois-moi.

« Ton COCHINAT. »

Le café de Mulhouse, situé près de ceux des Variétés et de Suède où se réunissaient nombre de comédiens, ne faisait qu'une mince concurrence au café de Madrid, le rendez-vous d'une bohème spéciale, sous la présidence de Carjat. On a tout dit sur Carjat. On a dépeint mille fois sa tête à longs cheveux blancs, ses yeux bleus, voilés par un éternel binocle, sa barbe en pointe, ses faux-cols ouverts et sa cravate de soie blanche. On l'a montré successivement caricaturiste, poète, photographe, politique, naviguant dans tous les milieux, quittant Dénocheau pour

retrouver Gambetta, puis fondant avec Belot (le modèle du *Bon Bock* de Manet) la société dite du *Bon Bock* dont je crois bien qu'il vécut un peu à la fin de ses jours. Carjat fit si peu fortune qu'on le surnommait « La Faillite en cheveux blancs », ce qui prouvait de l'irrespect à l'égard de la mémoire de La Fayette. Somme toute, le meilleur des hommes, le plus sûr des amis, dont le seul tort consistait à ne pas vous faire grâce du moins bon de ses sonnets, ce qui, à la fin, provoqua bien des désertions. Seuls y résistèrent les frères Lionnet et un pauvre diable appelé Pagès Desnoyez.

Les frères Lionnet contenaient tous les dévouements. Ils en fournirent souvent des preuves en mettant leur talent au service de bien des misères. Mais ils montraient dans leurs relations une banalité insurpassable, se croyant, par exemple, obligés de figurer dans toutes les cérémonies, même sans invitation.

Un jour, on les rencontre suivant un convoi.

— Tiens! leur dit un ami, vous connaissiez donc ce pauvre Durand?

— Durand? Quel Durand?

— Celui que nous enterrons.

— Ce n'est donc pas le convoi de Dubrochard?

— Du tout.

— Bah! fait alors Hippolyte ou Anatole, *puisque nous y sommes!*

Et ils allèrent jusqu'au cimetière.

En 1876, je me rencontrais avec eux pour célébrer le cinquantième anniversaire du mariage de Bouffé. Outre Bouffé, sa femme, les Lionnet et moi, se trou-

vaient Eugène Grangé, Mme Alexis, du Vaudeville, et quelques intimes dont j'oublie les noms. Au dessert, nous apprenons la mort de Tamburini. Les Lionnet s'écrient en chœur :

— Ça fait le troisième pour demain!

Quant à Pagès Desnoyez, lequel, entre parenthèses, fut un des premiers à organiser des conférences en province, il représentait *le tapage* dans toute sa beauté. On ne saurait s'imaginer les inventions du pauvre diable pour vous soutirer cent sous. Mais il connaissait la psychologie du prêteur au point d'en devenir intéressant, témoin cette anecdote que je dédie à la mémoire de Balzac.

Une après-midi, j'étais à la terrasse d'un café. Il m'aborde et me demande cent francs. Je souris. D'habitude, ses exigences ne dépassaient pas cinquante centimes, pour prendre l'omnibus, ou cinq francs pour payer sa chambre.

— Je vous les rends dans cinq minutes. Sur ce que j'ai de plus sacré!

Comme le sapeur de Thérésa, qui florissait alors, Pagès Desnoyez n'avait rien de sacré, mais il prêtait le serment avec un tel aplomb que je tentai l'expérience. Je lui confie un billet de cent francs, il traverse le boulevard, entre au café de Suède, revient et me rend mon billet.

Ceux qui ont connu le susdit Pagès partageront la stupéfaction que j'éprouvai.

— Alors, quoi? lui dis-je abasourdi, que s'est-il passé?

— Mon Dieu, de répliquer mon homme, c'est bien

simple. On prête plus volontiers aux riches qu'aux miséreux. Je quitte Hittemans. Je lui empruntais quarante sous, sous prétexte d'un complet dénûment, il me les refusait. Qu'ai-je imaginé? Je suis venu à lui, vos cent francs à la main. Je lui ai dit : « J'ai un billet de cent dix francs à payer. Il me manque dix francs. Vous n'allez pas me laisser saisir par une différence aussi minime? » Hypnotisé pour les cinq louis, il a avancé les dix francs et voilà comment le tour se joua. »

Si, comme je viens de le dire, les frères Lionnet et Pagès Desnoyez résistèrent à la poétique de Carjat, il n'en fut pas de même de Bénassit, lequel, exaspéré de son insistance, lui fit un jour une scène qui faillit se terminer par un duel.

Bénassit, peintre de talent, mais qui dut sa réputation plus encore à son *humour* anglaise qu'à ses pinceaux, possédait un esprit particulier devant lequel Scholl lui-même s'inclinait quelquefois. Il précéda dans le genre Charles Leroy, Alphonse Allais, Auriol et Tristan Bernard. Je regrette qu'on n'ait pas réuni ses *fumisteries* en volume ; elles amuseraient la génération. Si, comme je le suppose, son frère vit encore, j'attire son attention sur ce point. C'est Bénassit qui, partant pour Londres, voit son train télescopé par un autre. Cris d'effroi, gémissements des voyageurs. Bénassit ne sourcille pas. Il descend de wagon, compte avec le chef de train les morts et les blessés, puis lui dit :

— Je ne vois pas les restes d'un homme habillé d'un complet à carreaux qui, paraît-il, a été coupé en deux.

— Vous le connaissez?

— C'était mon domestique.

— On va chercher...

— Au fond, je ne tiens qu'au morceau où doivent être les clefs de ma malle!

On voit la tête du chef de gare!

C'est encore à Bénassit que nous sommes redevables de la *fable à peu près* dont il se fit une amusante spécialité. Il m'en a dicté une que je reproduis parce que je la crois inédite.

LE CORBEAU ET LE RENARD

Un corbeau, de retour d'un enterrement d'ami, déjeunait copieusement au café de Madrid.

L'oiseau en était à ce moment délicieux que l'on appelle : « Entre la poire et le fromage » lorsque le Renard, tout dépenaillé, s'approcha de lui :

— Eh! bonjour, monsieur le Corbeau!

— Bonjour, mon cher Renard, je regrette d'avoir presque fini, mais acceptez donc un morceau de fromage.

— Je vous remercie, je ne l'aime point.

— Voyons! je vous en prie!

— Je vous répète que je ne l'aime pas. Et puis je sors de table.

— J'espère, dit alors le Corbeau d'une voix grave, que *vous n'irez pas crier partout que je ne vous ai rien offert?*

La clientèle du café de Madrid se composait encore de quelques noms connus parmi lesquels des poètes disparus sans laisser rien derrière eux, sauf l'exquis Paul Arène, auteur de poésies et de contes qui sont devenus de petits chefs-d'œuvre. Paul Arène, qui y

représentait le Félibrige, possédait un caractère difficile, ne se conciliant qu'avec ceux d'Alphonse Daudet et de Monselet. Malgré les dons qu'il tenait des fées, une réputation toujours croissante, d'honorables succès au théâtre, des triomphes en librairie, il en voulait à la société qui, à vrai dire, lui marchanda un peu trop longtemps ses suffrages. Mais sa brusquerie s'apaisait vite devant une amitié et aussi une absinthe qui le mettait bientôt en belle humeur, absinthe à laquelle il tenait tant qu'à la fin, pour éviter la pituite, il y mêlait du bicarbonate, appelant cela : « corriger le bon par le mauvais et le meilleur par le pire. » Paul Arène ne personnifiait pas le boulevardier dans toute son acception. Il lui arrivait de s'égarer du côté de la rive gauche, laquelle représentait alors pour nous un pays lointain, si lointain qu'on redoutait de n'en point revenir. Il aimait Bullier d'où la grisette et l'étudiant commençaient de disparaître; le café Tabourey où fréquentaient Barbey d'Aurevilly et Gustave Planche; le café Procope qui servit si longtemps de lieu de ralliement à Gambetta; il se promenait volontiers dans les jardins du Luxembourg en quête d'un sujet ou d'une rime. Il lui arrivait aussi, quand il s'attardait sur la rive droite, de s'isoler chez un marchand de vins de la rue Notre-Dame-de-Lorette, guettant au passage Alphonse Daudet qui s'oubliait volontiers avec son ami, à la grande colère de Mme Alphonse Daudet, jalouse de l'enfant de génie dont elle avait la garde.

A Tortoni, de cinq à sept, Aurélien Scholl tenait ses assises. La génération actuelle ne s'imaginera

jamais ce petit coin du boulevard et de la rue Taitbout où se groupait toute une bohème dorée. L'ombre d'Alfred de Musset y planait, car Percheron, le patron, racontait volontiers combien de fois il lui avança cinq louis. « Vous ignorez, madame, écrivait en 1840 le poète des *Nuits* à une amie, les mœurs de ce pays étrange qu'on a nommé le boulevard de Gand. Il ne commence guère à remuer qu'à midi. Les garçons de café servent dédaigneusement quiconque déjeune avant cette heure. C'est alors qu'arrivent les dandys; ils entrent à Tortoni par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les *Barbares*, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé et coiffé, déjeune jusqu'à deux heures, à grand bruit, puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'ils font de la journée est impénétrable : c'est une partie de cartes, un assaut d'armes, mais rien n'en transperce au dehors et je ne vous le confie qu'en secret... A cinq heures, changement complet, tout se vide... » etc. Au début de la République, les heures, à Tortoni, n'étaient plus les mêmes. L'heure où, du vivant de Musset, la clientèle partait, devint celle où l'on se pressait d'arriver. Le dandy cédait le pas à l'artiste, et la conversation remplaçait le *cartonnage*. Un homme de lettres eut alors rougi de sacrifier la conversation au bridge, les cartes étant la ressource de ceux qui n'ont rien à dire.

Donc, sur les cinq heures, Scholl paraissait, monocle à l'œil, la tête haute, la moustache provocante, brandissant sa canne pour laisser entendre qu'elle ne remplaçait que momentanément une épée. Les femmes se retournaient volontiers pour le voir. Il portait

beau, traînant derrière lui des légendes d'amour et de combat. Il s'asseyait, enlevait son monocle pour l'assujettir ensuite plus sûrement, geste familier, regardait complaisamment sa boutonnière où s'épanouissait une rosette multicolore — il attendait encore la Légion d'Honneur — allumait un cigare et dosait son absinthe, étonné que sa cour le fît attendre. Nous ne mettions pas sa patience à une longue épreuve, car s'il lui tardait de nous éblouir par ses mots, nous avions hâte de les entendre. Successivement entraient Manet, Stevens, Claudin, Pertuiset, le prince Lubormiski, quelquefois le Prince d'Orange, Paul Mahalin, le Baron d'Orlodo, Robert Mitchell, Émile Bergerat, Albert Wolff, Albert Millaud, Léon Chapron, Villemot, Francis Magnard, Émile Blavet, Jehan Valther, Adrien Hébrard, Ignotus, Jules Troubat, Timothée Trimm, Bizet, Delibes, Paul Robert, Alexandre Hepp, Maurice Montaigut, Edmond Deschaumes, Charles Monselet, Gervex, Gaboriau, Chavette, de Boisgobey, Xavier de Montépin, Léopold Stapleaux, Ernest Blum, Raoul Toché, Arnold Mortier, Jules Vasseur, Gaston Serpette, Jules Noriac, etc., etc...

La conversation ne pouvait se comparer qu'à un feu d'artifice où chacun tirait son pétard. Mais Scholl se réservait la spécialité du bouquet. *Le mot*, cette fleur de l'asphalte dont le parfum essentiellement parisien échappe aux facultés olfactives d'une génération neurasthénique, le mot qui dépérit aussitôt qu'on essaie de le déraciner pour le transplanter, ne fût-ce qu'à dix mètres au-delà des fortifications; le mot de Voltaire, de Diderot, de Grimm, de Champfort, de Rivarol, d'Alphonse Karr, le mot qui crée une

réputation ou qui la tue, le mot synthèse, en passant par la bouche de Scholl qui l'improvisait toujours, frappait droit, définitivement, souvent cruel, mais si juste qu'en provoquant le rire il obtenait son pardon.

Robert Charvay a conçu, un moment, l'idée de réunir les mots de Scholl; je crois qu'il y a renoncé et il a bien fait parce que ces mots-là, essentiellement d'actualité, obligent à des commentaires qui en compromettraient l'éclat. Allez donc faire comprendre à ceux d'aujourd'hui pourquoi, voyant passer dans son phaéton, attelé de deux chevaux noirs aux harnais d'or, la fameuse baronne de la rue Taitbout ornée d'une fluxion, Scholl supposa qu'elle était « enceinte »? pourquoi, M. Arthur Meyer lui annonçant qu'un tel ne battait plus que d'une aile, Scholl lui demanda si ce n'était pas celle du *Gaulois?* Pourquoi, Toché nous annonçant la naissance d'un enfant ni blanc ni noir, Scholl craignit qu'il fut à *carreaux?* Pourquoi, le lendemain de la mort de Victor Hugo, désignant Paul Meurice et Auguste Vacquerie en grand deuil, il s'écria : « Les deux veuves! » Il faudrait insister sur la spécialité de la susdite baronne; rappeler que le *Gaulois*, à cette heure en pleine prospérité, eut des moments difficiles; noter que Toché venait d'épouser une négresse; reprendre toute l'histoire des dévouements de Meurice et de Vacquerie à l'égard du maître, et le corps du volume disparaîtrait sous le poids de son *Index*.

L'entourage de Scholl s'essayait évidemment à lui donner la réplique. Manet mordait volontiers, surtout quand le mal auquel il devait succomber le rendait

irritable ; Alfred Stevens ne manquait pas de ressources pour parer et riposter ; Monselet, malgré son aspect patibulaire, dissimulait dans ses poches des flèches aiguës qu'il lançait à propos et qui vibraient dans la plaie ; Robert Mitchell ne demeurait jamais à court ; Gustave Claudin possédait le secret d'opposer à une allusion un tant soit peu désobligeante une réflexion perfide... Tous désarmaient devant Scholl qui, la bataille gagnée, partait à la recherche d'autres têtes de turc, à la Maison d'Or ou au Café Anglais.

Pourtant, je l'ai vu deux fois déconcerté.

Un soir où Edmond Magnier offrait à dîner à sa rédaction, Scholl, en quête d'une victime, choisit Timothée Trimm. Léo Lespès touchait à sa fin. L'âge et la gène l'assombrissaient ; ses jambes, qu'il prétendait autrefois mieux faites pour danser que pour marcher, le supportaient difficilement, et le choix, j'en conviens, de la part de tout autre que de Scholl, pouvait laisser supposer un manque de courage. Scholl le cribla de lazzi. Lespès, somnolent, ne bronchait pas, quand tout à coup, il se réveille, donne un violent coup de poing sur la table et part en guerre, non seulement avec une violence inquiétante, mais un choix d'épithètes et d'arguments qui mirent bientôt les rieurs de son côté. Le vieux lion rugissait si fort que Scholl, surpris, tendit le dos sans broncher et, le lendemain, on dut s'en émouvoir en Gascogne.

Quelque temps après, Albert Wolff, dans une de ses chroniques du *Figaro*, faisait allusion aux relations de Scholl et de Mme Doche, laquelle passait

pour avoir l'haleine un peu forte. Méritait-elle cette réputation ? Il fallait le demander au Prince Napoléon, à Théodore Barrière, à François Coppée ou à Scholl lui-même. Enfin, réelle ou non, cette renommée s'établissait et Paris aime les légendes. Scholl décocha à Wolff un trait qui pénétra. On parla d'un duel prochain. L'affaire s'arrangea et, la semaine suivante, nous retrouvions les deux adversaires assis, à Tortoni, devant la même table. Juillet battait son plein. Une mouche voltige autour de Scholl, se posant sur son front, sur son nez, sur sa joue, avec une insistance que ne vainquaient ni les gestes, ni les paroles de la victime. Wolff, qui suivait le manège de l'insecte, finit par prendre Scholl en pitié, et de sa petite voix de châtré :

— Mon cher Aurélien, je ne voudrais pas revenir sur Doche, mais avoue que tu la regrettes, à cette heure?

Scholl se contenta de sourire.

Lorsque Scholl consentait à rester quelques instants sans allumer de fusées, Alfred Stevens prenait la parole, contait des anecdotes, et ressuscitait un passé glorieux. Je l'entends encore donner des conseils à Gervex ou à Paul Robert : « Méfiez-vous du genre, hein ? Le genre tue. J'ai débuté par peindre des dames et des messieurs Louis XIII, hein? Le jour où j'ai senti le besoin de passer au moderne, un droit indiscutable, hein ? personne ne voulait plus de mes tableaux. Hein? Les marchands m'en offraient des prix dérisoires et les amateurs tournaient le dos, hein? Il m'a fallu des années pour démontrer à ces idiots

qu'aujourd'hui vaut hier. Et il le surpasse, hein ? N'est-ce pas, Édouard ?

Si malade qu'il fût déjà, jusqu'à la moelle des os, Manet, saisissant la perche que lui tendait Stevens, conférenciait sur le réalisme et le plein air. Il aimait à raconter ses voyages en Hollande, en Allemagne, en Italie où, jeune encore, il copia Philippo Lippi ; comment il conçut ses premières œuvres : *L'Enfant aux cerises* et le *Buveur d'absinthe* ; les encouragements que lui prodigua Baudelaire, lequel traduisit en beaux vers son admiration pour la *Lola de Valence* ; l'apparition du *Déjeuner sur l'herbe* au *Salon des Refusés*, salon où figuraient Fantin-Latour, Chintreuil, Harpignies, Jongkind, Jean-Paul Laurens, Vollon, Whisler, Pissaro, qui tous ont fait un joli chemin : les controverses que souleva l'*Olympia* ; le courage de Zola, osant vanter dans l'*Événement* que dirigeait alors Villemessant le peintre du *Fifre* et de l'*Acteur Tragique*, audace si grande qu'il dut se retirer devant les réclamations de ses lecteurs, injustice dont le vengea bientôt Houssaye en lui faisant large place dans la *Revue du XIXe siècle* ; la libéralité de Durand-Ruel lui payant vingt-huit toiles 38.600 francs. Il s'indignait des obstacles qu'il voyait opposer à Claude Monet qui demandait alors cent francs pour vingt tableaux au choix. Il reprenait sa gaîté en contant les protestations qui s'élevèrent contre la première médaille que lui valut le *Portrait de Pertuiset*. Et avec quelle conviction il démolissait les détracteurs, quelle fougue il tombait sur l'Institut, quelle fureur il attaquait Gérôme ! Sous l'artiste, se révoltait l'initiateur et le gamin de Paris. Quand il parlait de sa *Belle Olym-*

pia, de son *Hamlet* et du *Bon Bock*, qu'il dessinait dans l'air avec le pouce, toute une école apparaissait avec les doctrines de ses partisans et Manet n'abandonnait pas le terrain sans y laisser des morts.

Un matin, allant prendre de ses nouvelles, je le trouvai gesticulant sur son lit, qu'hélas! il ne devait plus quitter. Il achevait la lecture d'un article où l'auteur le maltraitait.

— Tenez! dit-il, lisez cela! Il ose me préférer cet imbécile de B...! Savez-vous pourquoi? Parce que je ne suis qu'un artiste et qu'il est un cabotin! Parce que je vis retiré et qu'il va dans le monde! Et pourtant le monde est ce qui perd les créateurs! Mais voilà, aujourd'hui, on est foutu si l'on ne valse pas! La maison d'Horace s'est transformée en une Babel où l'on parle toutes les langues, où vivent confusément les peintres et les négociants, les financiers et les musiciens, les fonctionnaires et les hommes de lettres. A qui la faute? Je vais vous le dire : au journalisme. Parfaitement! C'est lui qui, se laissant prendre au cabotinage des artistes, leur dresse des piédestaux d'autant plus élevés qu'ils ont mis plus de paillettes à leurs costumes, de plumes à leurs chapeaux et de grosses caisses dans leurs parades. La presse dédaigne les talents qui se recueillent et se cachent. Elle a laissé dans l'ombre Millet et, sans la colonne Vendôme, elle oubliait Courbet. Elle a attendu que Berlioz fût mort pour entonner sa louange. Elle a été injuste, sinon ingrate envers nombre de littérateurs qui se contentaient de bien penser et de bien écrire!

Il ralluma un bout de cigare oublié sur la table de nuit et continua :

— En revanche, une excentricité se commet-elle, la presse se hâte d'emboucher sa trompette. Tel peintre joue-t-il du cor de chasse chez la princesse X...., son nom est répété pendant quinze jours aux premières pages de cent journaux. C'est d'abord un garçon aimable, puis un homme d'esprit, enfin un artiste de valeur. Tel musicien monte à cheval et caracole au Bois, ses faits et gestes sont reproduits, les reporters s'inquiètent de son itinéraire, les journaux anglais l'interviewent et les abonnés de l'Opéra qui le croisent dans l'allée des Poteaux l'imposeront à Vaucorbeil. Un homme de lettres trapéziste économiserait quinze années de travail assidu. Pour l'amour de Dieu, journalistes, tous autant que vous êtes, faites le silence autour du cabotin : renvoyez-le à l'étude comme Hamlet renvoie Ophélie au couvent. N'imposez plus de réputations dont vous êtes les premiers à rire, aux dépens de ceux que vous vous entêtez à n'estimer que tout bas. Soyez équitables pour acquérir le droit d'être sévères et MÉFIEZ-VOUS DE GÉROME !

Gérôme était sa bête noire ! Pas l'homme, mais le peintre. Quand on mettait la conversation sur le *Duel des Pierrots* ou le *Combat de Coqs*, il se tirait la barbe et écumait !

Gérôme faillit s'en venger quelques années après. En 1883 — je crois bien ne pas me tromper de date — c'est-à-dire longtemps déjà après la mort de Manet, Gérôme apprenant qu'on s'apprêtait à organiser une exposition des œuvres du susdit à l'École

des Beaux-Arts, écrivit une lettre de protestation à Jules Ferry, dans laquelle il affirmait que leur place serait plutôt aux Folies-Bergère.

Tortoni s'émut. Il me dépêcha auprès de Gérôme, auquel je tins le discours suivant :

— Mon cher maître, si vraiment est de vous la lettre que l'on vous reproche, vous avez commis deux fautes.

— Lesquelles? me demanda Gérôme d'un ton sec, prenant la pose d'un officier de hussards que se permettrait d'interpeller un simple cavalier.

— La première, d'en appeler à l'État contre un artiste qui ne peut plus se défendre. J'ignore si l'on s'en persuade à l'Institut, à l'École, parmi la grande coterie dont vous êtes le principal chef avec Bouguereau et Cabanel, mais on ne veut plus de l'immixtion de l'État dans les questions d'art. l'État ne doit être qu'un riche amateur encourageant les artistes par ses deniers et non par ses conseils. Fini avec l'État dirigeant, imposant un genre. On se souvient trop des peintres royaux de Louis-Philippe et des peintres officiels du second Empire. De sujet, l'artiste redevient penseur. Lui aussi a eu son 89.

— Soit. Après?

— L'artiste reniant l'État, vous pensez s'il possède des raisons de désavouer ceux qui cherchent à s'y substituer ; j'entends par là certaines confréries qui ne vous échappent pas et que nous voyons tous les jours travailler dans l'ombre du Palais Mazarin, conspirer sous le portique de l'École, pour s'opposer comme une digue à la marée montante des artistes indépendants dont elles redoutent l'élan et l'impétuosité.

A ce moment, un domestique vint prévenir Gérôme que sa jument était sellée. Je feignis de ne pas entendre et continuai :

— Cette première faute de croire à la possibilité d'un protectorat n'est que légère. Plus importante la seconde consistant à nier un talent désormais consacré. Le jour où Chenavard — je choisis parmi les vôtres — écrivit sa fameuse théorie sur l'affaiblissement progressif de l'art, il faisait appel à Manet et à ses disciples.

— Mais j'ignore la théorie de Chenavard ! Il l'a donc imprimée ?

— Je vais, si vous voulez me le permettre, vous en lire un passage.

— Attendez une minute.

Il sonna son domestique, donna l'ordre de rentrer la jument, s'assit et me fit signe de poursuivre.

— Voici ce qu'écrivait dernièrement Chenavard :

« Nous avons vu reparaître, en moins d'un demi-siècle, tous les ouvrages des imitateurs, toutes les physionomies mises à la mode durant deux mille ans. L'Art moderne n'est autre chose qu'un jeu de mémoire. Entrez dans une maison de Paris habitée par vingt artistes, vous y trouverez des élèves de Fiesole, de Raphaël, de Rubens, de Véronèse, de Velasquez ou de Holbein. Où veulent-ils en venir ? Faire de la peinture seulement pour gagner de l'argent n'est pas un but avouable : peindre pour peindre, selon le principe de *l'art pour l'art* est chose insignifiante ; autant vaudrait s'adonner à la danse. La sculpture a fini son temps avec les religions primitives. Plus de sculpture après la Grèce, plus de peinture après la

Hollande du XVIII[e] siècle. Tout essai d'art, excepté la musique, est un impuissant archaïsme. »

Voilà ce qu'a écrit Chenavard, mon cher maître, et j'ajoute qu'en vous lisant ces lignes, je n'y mettais pas de malice ; je ne fais aucun rapprochement entre votre manière et celle qu'il déplore.

Gérôme pinçait les lèvres.

— Dites-moi donc, je vous prie, mon cher maître, qui a renouvelé cet art périssable ?... Ni Bouguereau, ni Cabanel, ni Meissonier, ni Lefebvre, ni vous. Quels que soient vos talents, vous avouerez qu'ils n'ont pas fait faire un pas en avant à cet art que Chenavard voyait reculer ? Vous conviendrez n'avoir fait progresser en rien nos facultés esthétiques ? Vous ne pouvez prétendre avoir ressuscité Lazare si ce n'est pour lui permettre de se filer un second linceul. Qui donc a opéré le renouveau ? Ceux comprenant que l'idéal n'est plus l'autorité surnaturelle ni la ferveur religieuse, plutôt l'humanité avec ses joies et ses misères : ceux qui ont placé l'art parallèlement à la religion, la science, la justice : ceux enfin qui, s'inspirant des conclusions de Proudhon, se sont écriés : « L'art doit être rationnel. Il faut qu'il apprenne à exprimer les aspirations de l'époque actuelle ; qu'il s'empare des idées, se les assimile, se mette à l'unisson du mouvement universel et s'en pénètre. » Et qui sont ceux-là ? Courbet que vous avez traîné dans la boue ; Manet, que vous avez comblé d'injures et que vous voulez envoyer aux Folies-Bergère. M. Gérôme, tandis que par un jeu du hasard qui sait quelquefois ce qu'il fait, l'Hippodrome reproduisait hier un de vos tableaux pour afficher une pantomime.

Je m'attendais à un palabre de Gérôme, avec d'autant plus d'impatience que, chez moi, l'artiste se doublait d'un journaliste. Il ne répondit rien, tendit la main pour me laisser entendre que l'entrevue était terminée. Mais, le lendemain, j'apprenais par Ollendorff, le frère de l'éditeur, alors attaché au cabinet de Jules Ferry, que Gérôme avait redemandé sa lettre et que Manet s'installerait sur le quai Conti.

Parmi les rares habitués de Tortoni, j'ai cité le Prince d'Orange, que l'on surnommait le *Prince Citron*, pour motiver deux anecdotes.

Scholl se vantait de posséder la meilleure cuisinière de Paris et de traiter ses amis comme personne. Le Prince réunit quelques-uns d'entre nous, invités comme lui pour le lendemain, et, afin de mettre la prétention de Scholl à l'épreuve, on décida de trouver tout mauvais et de ne toucher à aucun plat. Ce qui fut dit fut fait. Flairait-il un complot? Je le suppose. Après le café, Scholl convient, sans y croire, qu'en effet sa cuisinière commence à perdre la main, et il s'apprêtait à s'excuser quand le Prince, impitoyable jusqu'au bout, l'invite, avec tous les convives, à souper à la Maison d'Or, afin que les estomacs ne pâtissent pas outre mesure de la décadence du cordon-bleu. On s'assied devant une table abondamment servie, on mange et l'on boit copieusement afin que la honte de Scholl soit complète; enfin, au dessert, on surveille sa déconvenue, lorsque, l'heure s'avançant, la Prince demande l'addition.

— L'addition? répond le maître d'hôtel en souriant. M. Scholl l'a payée.

Et Scholl de rire, tandis que notre Prince faisait triste figure.

Quelques mois passés, le Prince revient à Paris avec sa maîtresse, madame la comtesse de B... qui révolutionnait alors la Belgique par son esprit et sa beauté. Il nous fait part de son désir et de celui de sa compagne de voir de près le monde des souteneurs et des pierreuses dont la réputation dépassait déjà les frontières. Scholl propose une tournée au *Clair de Lune*, établissement situé au coin de la rue des Martyrs et du boulevard extérieur où, tous les soirs, après minuit, se rassemblaient volontiers ces messieurs et ces dames. Et nous voilà attablés devant des saladiers de vin blanc, en compagnie de gigolos et de gigolettes rabattus par le patron. Le prince s'amuse, la comtesse se divertit, mais il est temps de quitter la compagnie. Le Prince demande l'addition se montant à douze ou quinze francs, puis s'apercevant qu'il n'a pas de monnaie et ne tenant pas à tirer son portefeuille sérieusement garni devant des invités de rencontre, il prie la comtesse de payer.

Le compte soldé, un des souteneurs, répondant au nom de « l'Irrésistible », observe que sa soif n'est pas satisfaite. Le prince commande d'autres saladiers qui disparaissent comme les premiers. La comtesse s'apprête à payer à nouveau, quand l'Irrésistible, désireux de montrer qu'il savait vivre, se lève et s'écrie :

— Ah! non, pas toujours les mêmes!

Et se penchant vers sa compagne aux cheveux ruisselants de pommade à la rose, aux pommettes far-

dées, aux lèvres teintes laissant voir des dents jaunes :

— A ton tour, Caroline!

Le prince et sa maîtresse n'auraient pas donné leur soirée pour cent louis!

Je n'en finirais pas, si je me risquais à rassembler tous mes souvenirs sur Tortoni, à insister sur cette pléiade de peintres, de littérateurs, de journalistes, les uns à l'apogée de leur réputation, les autres attendant l'heure du succès, tous vibrant à l'unisson de ce grand Paris moins bruyant et pourtant plus tapageur qu'aujourd'hui. Cher boulevard, combien triste tu nous sembles à cette heure où les lieux de réunion disparaissent, où le débinage remplace la camaraderie, le snobisme la gaîté, l'inquiétude du lendemain les plaisirs de la veille; où chacun vit plus embourgeoisé que les anciens bourgeois du Marais avec la tranquillité en moins et la prétention en plus. Aussi, mon vieux boulevard, te fuit-on, dès les premières feuilles, s'embarque-t-on pour l'étranger, tandis qu'en notre temps la campagne ne s'étendait pas plus loin que Meudon, Bougival et Joinville, et encore se gardait-on d'y coucher, sauf les soirs d'orage ou d'amour. Le jour où Ludovic Halévy, pressé par sa famille d'aller respirer le grand air, se décida à louer au Bois de Boulogne, Meilhac le prit dans ses bras en s'écriant : « Embrasse-moi, nous ne nous reverrons peut-être plus jamais! » Paris est devenu un châtiment!

Et je n'ai parlé que du Paris le jour! Paris la nuit! Brébant, où se coudoyaient Théodore Barrière,

Lambert Thiboust, Siraudin, Blum, Crémieux, Adolphe Jaime, Flan, toute une pléiade! Brébant où, entre chaque plat, surveillés par Brébant en personne, chauve, rasé, le menton enfoui dans l'échancrure d'un faux-col classique, on remuait des idées de pièces, on établissait des collaborations, on dressait des batteries contre les directeurs de théâtre! Brébant où, devant la caisse, trônait la belle madame Brébant, ayant toujours le sourire, même si l'on parlait de crédit, même si, la note renvoyée, on empruntait cinq louis. Et le Café anglais, moins somptueux que sous l'Empire, mais réunissant encore cette bohème dorée, chantée par Albéric Second! Le somptueux cabinet du grand 16, qui vibra si longtemps du rire de Caderousse auquel faisait écho le chœur des courtisanes tandis que Offenbach tenait le piano au dessert! Où les menus de Bignon, qui ne craignait pas de mettre sa rosette d'officier de la Légion d'Honneur pour arroser les truffes, comprenant qu'il accomplissait la plus belle action? Et les soupers du Moulin-Rouge? Pas le vôtre! Celui de la Porte-Dauphine. Dix louis la bouteille de Bourgogne! Dans les verres les femmes effeuillaient des roses au lieu de narrer des ordures, et Aspasie eut sifflé l'Alcibiade assez piteux pour lui parler de la brasserie.

Un temps viendra où quelque Pline racontera comment Paris disparut sous les cendres. Il dira que le Vésuve ne crachait pas des pierres calcinées et des cailloux noirs *nigrique et ambusti et fracti igne lapides*, mais de l'ennui, de cet ennui dont meurent si facilement les gens nés pour sourire.

CHAPITRE XI

M. Thiers. — Ce qu'on entendait à l'*Événement*. — Edmond Magnier. — Jules Claretie. — Charles Monselet — Champfleury. — *Est-il bon? Est-il méchant?* — Champfleury et les de Goncourt. — La préface de *Chérie*. — Arsène Houssaye et son escorte. — Une lettre de Corot. — Une lettre de Théodore Rousseau. — Une lettre de Meyerbeer. — Philibert Audebrand. — Emile Villemot. — Léon Chapron. — Henri Fouquier. — A Wolff. — Timothée Trimm. — La maladie de son cœur. — Les ressources de Quinola-Magnier.

Il faut avoir vécu l'année 1871 pour se rendre exactement compte de l'inquiétude qui régnait alors, malgré le dévouement de M. Thiers, dévouement poussé au delà des limites humaines. Il ne se fatiguait ni de lutter contre la Commune, ni de tenir tête à la Chancellerie allemande, ni de repousser les assauts de l'Assemblée. Les difficultés éperonnaient positivement ce petit homme extraordinaire.

Il se levait à cinq heures, donnait des rendez-vous à cinq heures et demie, recevait des directeurs des finances, des généraux, des intendants, des gens de police ; il réunissait le conseil des chefs de service des ministères et celui des ministres ; il se faisait

renseigner par le gouverneur de la Banque et les financiers en vue ; il s'occupait des détails de l'administration de la Guerre, envoyait des ordres à l'armée de Paris, étudiait les tarifs des douanes, discutait avec M. Dufaure et Jules Simon, tombait à l'improviste à l'Assemblée pour tenir deux heures durant la tribune, se couchait à la dernière extrémité et dormait trois heures, encore était-ce inutile qu'elles fussent consécutives.

Néanmoins — vu les circonstances — il ne possédait pas — et le sentait — l'autorité suffisante pour mener sûrement la barque dont il assumait le commandement. Tiraillé par les républicains, les socialistes, les bonapartistes, les orléanistes, les légitimistes, il n'inspirait aux premiers et aux seconds qu'une confiance limitée, tandis que les autres lui en voulaient de ne point rappeler leurs princes.

Il ne disposait que d'une majorité anti républicaine, au point d'en être réduit — lui, chef républicain — à se demander parfois s'il ne choisirait pas ses ministres dans la réaction (droit que lui concédait, d'ailleurs, le pacte de Bordeaux) et la situation le rendant irritable, il ne se passait pas de semaine sans qu'il donnât sa démission. Je ne veux pas rappeler les élections du 2 juillet 1871, les débats soulevés par le dépôt de la Constitution Rivet, le conflit survenu entre M. Thiers et la majorité de l'Assemblée, mais il est incontestable que ces démissions, si refusées qu'elles fussent, troublaient le pays qui, mal remis de la guerre et de l'émeute, se cherchait encore.

Au milieu de tant de tribulations la direction d'un journal politique était malaisée et le pauvre Léonce

Détroyat risquait de s'y compromettre. Furieux contre Jules de Précy qui ne lui épargnait pas les humiliations, il me proposa de prendre sa place. Je n'avais ni l'âge, ni l'autorité, ni les connaissances nécessaires ; assez clairvoyant pour apercevoir un casse-cou, je déclinai donc cet honneur. Détroyat en conclut que je complotais avec Jules de Précy. Je le dissuadai en donnant ma démission.

Quelques semaines après, je recevais des propositions du nouveau directeur de l'*Événement*, Edmond Magnier, et je signais avec lui un traité qui dura plus de vingt ans.

Edmond Magnier (il appartient aujourd'hui à la légende) a joué un rôle trop important dans le journalisme et dans ma vie pour que je ne m'y arrête pas.

Je me revois entrant pour la première fois dans les bureaux de l'*Événement*, qui occupait alors le rez-de-chaussée situé à droite du passage de l'Opéra (Galerie du Baromètre) et qui, plus tard, s'installa dans le corps de bâtiment entier. Le garçon m'introduisit dans la salle commune et me pria d'attendre. Voici la conversation que j'entendis :

— Sur quoi tes lignes ?

— Sur le livre de Mme S. L...

— Magnier ne veut pas de réclame de librairie.

— J'en ai causé avec lui, ce matin. L'article est commandé.

— Alors il est payé?

— Non ; mais Mme S. L... est la maîtresse d'un banquier avec qui Magnier est en affaires.

Tu m'en diras tant!... — Quoi de neuf?

— Le discours de V...

— Un rural! Tu lui tombes dessus?

— Défense absolue. V... est l'intime de M... auquel Magnier doit de l'argent.

— Encore! s'écrie une troisième voix. C'est épatant! Je ne sais plus de qui parler de peur de tomber sur un créancier de Magnier. L'autre jour j'annonce un bal chez le comte d'Essone. Magnier piaille, sous prétexte que notre comte l'a poursuivi pour quinze cents francs. Le lendemain, je rédige un écho à l'actif de Paul de Sézenay. « Sézenay! s'écrie Magnier, est un drôle qui va crier partout que je lui dois douze mille francs! » Vingt-quatre heures après, j'insère deux lignes sur le mariage du directeur de la banque des P. B.; il me demande combien elles m'ont été payées. Je lui montre le fond de ma poche, il entre dans une fureur noire. « On dirait que vous cherchez à m'être désagréable. Mon journal n'a pas été créé pour sonner de la trompette à propos des noces d'un usurier qui m'a prêté à trente pour cent! » Ce n'est pas un homme, c'est un protêt!

— Qu'est-ce qui parle de protêt? fait un nouveau venu. Il m'en arrive une bien bonne. Vous savez que G. a organisé une exposition chez Dupont-Lagnier? L'ouverture en avait lieu aujourd'hui pour la presse. J'y vais, je bâcle quelques lignes d'éreintement et je m'apprêtais à le porter ici quand j'aperçois Magnier qui sortait du Crédit Européen.

— Avec l'air d'un homme qui a touché?

— Il ne prend jamais cet air-là, par prudence. Je lui parle de G... et de ma copie. Il s'arrête, me regarde

et me dit : — « Que vous a fait G...? — A moi personnellement, rien. Je trouve qu'il manque de talent, voilà tout! — Je suis d'un avis diamétralement opposé au vôtre! — Vous me l'avez livré pieds et poings liés le mois dernier! — Sa manière se transforme, et je le proclame dans un article qui paraîtra demain en première. — Il s'est passé quelque chose? — Dupont-Lagnier lui a signé un traité par lequel il s'engage à lui acheter toutes ses œuvres pendant cinq ans. — Et Dupont-Lagnier crache? — Sept cent cinquante francs! — Vous m'en direz tant! » — N'ayant pas de raison de venir aujourd'hui au journal, je rentre chez moi. A peine assis on me remet un télégramme de Magnier : *Refaites écho dans le premier sens*. Voulant en avoir la conscience nette, je cours chez Dupont-Lagnier que j'interroge. Il avait dit : *C'est* cent cinquante francs et non *sept* cent cinquante. L'esthétique de Magnier se trompait de trente louis!

— Il m'en est arrivé une meilleure encore! Le mois dernier l'Ambigu allait donner la *Femme du Veuf*. La veille de la première, Magnier demande une avance à Dollingen qui la lui promet à condition qu'il éreinte la *Femme du Veuf* d'un nommé Libert qui s'est moqué de lui dans une feuille de chou. « — Rédiger une nouvelle théâtrale mordante », me dit Magnier. — Mais il n'y a pas que Libert qui soit de la pièce. Il a pour collaborateur Fussot, lequel est directeur de la *Loterie du Nord*. » Magnier réfléchit. Éreinter Fussot, c'est perdre une subvention; vanter Libert, se voir refuser un prêt...

— Alors?

— Vous ne lisez donc pas le *Courrier des Théâtres*?

J'ai écrit sous son inspiration : « la *Femme du Veuf* est une pièce dans laquelle on reconnaît l'esprit de Fussot. Mais pourquoi s'est-il embarrassé d'un collaborateur, et quand en finira-t-on avec ces concubinages dramatiques? »

Cinq heures sonnent. Il se fait un instant de silence. Je lis de l'anxiété sur les visages.

— Magnier est fichu de ne pas venir! Il me faut de l'argent!

— A moi aussi! s'exclame un chœur.

— Il vous donnera des bons.

— Des bons?

— Un nouveau truc que je vous signale. Le lundi, par exemple, vous demandez cinq cents francs à Magnier, dus depuis six semaines. « Aujourd'hui, répond-il, impossible, mais je puis vous donner pour demain un bon de trois cents francs. » Remarquez bien qu'il a déjà gagné dix louis. Va pour trois cents francs. Et il écrit de sa petite écriture nerveuse : *Bon pour trois cents francs à payer mardi*. Le mardi, vous présentez le bon au caissier qui le considère, le tourne, le retourne, puis vous dit : « M. Magnier ne m'a pas prévenu. — Puisque j'ai un bon? — Si je payais, il me mettrait à la porte. — Il m'a affirmé que cela ne présenterait aucune difficulté. — Vous pouvez bien attendre jusqu'à cinq heures? — Soit ! » Magnier arrive, fait monter le caissier, s'entretient avec lui jusqu'à cinq heures et demie. Vous descendez à la caisse. Le caissier a filé. Furieux, vous regrimpez chez Magnier auquel vous expliquez l'incident. Il feint l'indignation : « Pareille chose ne se renouvellera plus, etc., etc... » Le lendemain, mercredi, nou-

veau voyage à la caisse. — « Eh bien, mon cher caissier, Magnier a dû vous parler de moi ce matin? — Parfaitement! — Qu'est-ce qu'il vous a dit? — De vous régler votre bon demain. — Jeudi? — Sans faute. Aujourd'hui, d'ailleurs, ce serait impossible. Je ne sais même pas s'il me restera suffisamment d'argent pour la poste. » Vous vous promettez de mettre les pieds dans le plat; mais Magnier, qui a donné rendez-vous à une dizaine de créanciers, se garde bien de venir. Vous lui écrivez, il ne lit pas la lettre et nous sommes à vendredi. Vous prenez son cabinet d'assaut et, cette fois, sur un ton plus brusque vous le mettez en demeure. Magnier se lève, vous attire dans l'embrasure de la fenêtre et vous passant la main dans le dos : « Mon cher collaborateur, les affaires sont très dures. Revenez demain samedi. Je m'engage à tenter l'impossible pour vous payer au moins la moitié de votre bon! » Cent cinquante sur cinq cents après six jours de déconvenue! Le samedi arrive. Le caissier est malade. Pour le coup, cela frise l'insolence! Vous courez au domicile particulier de Magnier : il est parti pour la campagne! Enfin, le lundi suivant, vous prévenez le caissier que s'il ne paie pas, vous courrez chez l'huissier. Il vous tend un billet de cent francs en murmurant : « Croyez-moi, prenez toujours. Ça vaut mieux que rien! »

La conversation n'était pas de nature à me rassurer. Je m'apprêtais à faire demi-tour, quand le garçon m'avertit que Magnier vient d'arriver et qu'il m'attend.

Je tombe sur un homme de quarante à quarante-

deux ans, de taille moyenne, aux pieds et aux mains aristocratiques, mis avec une élégance de parvenu, cette élégance raide qui craint de se chiffonner. Son col empesé, sa cravate longue, son veston aux plis droits, son pantalon sans un froncis, ses bottines vernies aux semelles neuves, l'habillent comme une image de tailleur. Il porte droit une tête chauve ornée de deux houppettes à la façon des clowns. Les yeux intelligents et vifs changent autant de fois d'expression que lui-même d'idées; son nez, aigu comme un angle de quarante-cinq degrés, s'avance sur une bouche un peu mince, surmontée d'une moustache. Le menton rond, et légèrement saillant, accuse la volonté trahie par l'irréflexion.

Ce diable d'homme me conquit en quelques minutes comme il en conquit bien d'autres, avec ses airs aimables, son ton de camaraderie, la clarté avec laquelle il expliqua ce qu'il attendait de moi. Je devinai un journaliste de race et je ne me trompais pas, puisque l'*Événement* allait bientôt devenir un des organes les plus importants de Paris. Cette impression, je l'ai conservée durant les vingt années passées avec lui, les meilleures et les plus profitables de ma jeunesse. J'ai assisté à ses hauts et à ses bas, comme le confident de ses efforts, de ses espérances, de ses ambitions, de ses succès, de ses désillusions, de ses sottises et de ses fautes; je l'ai vu descendre du pinacle pour aller en prison, bien que je l'eusse quitté bien avant les affaires du Panama, et le considérant à terre, j'ai senti le besoin de le défendre en première colonne du *Figaro*.

Magnier intéressait par la diversité de ses moyens

et les contradictions de son caractère. Parti de rien, arrivé — grâce à Villemessant et surtout à son obstination et à son entregent — à une haute situation, il semblait que le plus bel avenir lui fût réservé. Ni mangeur, ni buveur, ni fumeur, ni coureur, ni joueur, ni sybarite, se levant à six heures du matin, s'occupant de son journal dix-huit heures par jour, il meubla somptueusement des hôtels qu'il n'habitait que pour y dormir, entassa des chevaux dans ses écuries, alors qu'il ne roulait qu'en fiacre, étala une livrée impertinente quand il brossait ses habits lui-même, fit bâtir à Nice des villas où, faute de temps, il ne mit jamais les pieds, acheta à San Salvadour un domaine qui l'endetta de seize cent mille francs et où il se gardait bien d'aller, de peur que sa chatellenie ne subît les affronts du personnel impayé et des huissiers recrutés dans l'arrondissement par les entrepreneurs, et, s'il lui arrivait de n'avoir pas vingt-cinq louis dans sa caisse, il en convenait avec une sincérité déconcertante. Un exemple entre mille.

Il venait de louer l'ancien hôtel de Girardin, sis rue Lapérouse, qu'un autre déséquilibré — celui-là sans valeur — Lalou, de *La France*, qui fit aussi de la prison, devait habiter plus tard. Il s'agit de pendre la crémaillère. Magnier, pour la circonstance, commande six lustres à gaz monumentaux, destinés à éclairer la grande galerie où sera dressé le couvert. J'arrive un peu en retard et je reconnais parmi les convives Carolus Duran, Arsène Houssaye, un attaché à l'ambassade de Grèce dont j'ai oublié le nom, Adelina Patti et son mari Nicolini, Elena Sanz qui triomphait aux Italiens, Halanzier, deux ou trois autres

invités. Nous nous groupons autour d'une table sur laquelle se trouvaient pour plus de cinquante louis de fleurs et de primeurs et que servaient des domestiques en bas de soie, livrée bleue rehaussée d'or. Les lustres ne brillaient pas, remplacés par des candélabres. A la fin du dîner je demande à Magnier ce qui est arrivé :

— La Compagnie me le paiera! me dit-il. Elle m'a coupé le gaz cette après-midi, faute de trois cents francs!

A quelle cause attribuer l'inconséquence de cette vie? A une femme qui, après avoir quitté un mari occupant une haute situation militaire pour un gendarme départemental, scandalisait Tours pendant la guerre, au point que Ranc, qui y remplissait des fonctions policières, dut la prier d'aller voir plus loin si le gouvernement y était; à une femme qui répondait à de malheureux reporters aux abois qu'il était impossible de payer à la fois des chevaux dix mille francs et dix francs des chercheurs de nouvelles; à une femme qui ne l'aimait pas et qu'il ne pouvait pas souffrir. Il ne se décida pas moins à lui donner son nom et je dois, à la vérité, d'ajouter qu'elle lui traduisit sa reconnaissance par un dévouement qui ne se démentit pas aux heures cruelles.

Me voilà donc de la rédaction de l'*Événement* où je devais rédiger successivement des chroniques de tête, des entrefilets politiques, des comptes rendus parlementaires, la critique théâtrale, le Salon, la *Soirée Parisienne*, des feuilletons, etc., etc...

J'ai bien écrit la valeur de cinquante volumes dans

ce journal. J'aimais mon métier et je le regrette! Et puis, si Magnier s'exécutait difficilement, il payait des prix élevés. De plus, il nous laissait une liberté de plume qu'on ne retrouverait pas aujourd'hui dans le plus libéral des journaux. Enfin, et je lui en suis toujours demeuré reconnaissant, il aimait à pousser les jeunes, au point, s'il le fallait, de s'effacer devant eux. J'en appelle à ceux qui peuvent en témoigner encore aujourd'hui.

L'*Événement*, qui se reformait après une querelle intestine d'une nature particulière, venait de recruter une phalange capable d'assurer un succès. Quitte à troubler légèrement l'ordre des dates, je ne puis résister à l'envie d'en grouper les chefs à l'heure du coup de feu.

Camille Etiévant, un brave garçon ayant débuté dans la *Petite Presse*, attend la copie. Scholl arrive, heure militaire, donne sa chronique écrite sur du papier à lettres et, s'il est content du mot de la fin, le lit, le soulignant d'un rire gasconnant et sonore. A défaut de Scholl, voici Jules Claretie, plus rare, parce que plus occupé. Claretie n'est point pressé par l'heure de Tortoni, il ne va jamais au café, et puis il mène de front le journalisme, le roman, l'histoire, le théâtre et il va dans le monde dont Scholl a horreur sous prétexte qu'on y cause peu, qu'on y mange mal et qu'on y fume difficilement. Voici Charles Monselet, rasé de frais, la figure pouparde coupée par une bouche de gourmand, avec cette particularité que les lèvres sont minces pour que le trait s'affile mieux en passant. Monselet, plus homme de lettres que journaliste, paie son écot d'une discus-

sion, trouvant toujours le moyen de ressusciter quelque personnage du XVIIIe siècle, dans lequel il vit réellement de par la pensée et la plume. Ou bien, à ceux qu'il aime, et j'en étais, il raconte ses débuts, et alors ses petits yeux s'allument derrière les lunettes. Il revit à Nantes, chez son père libraire ; à Bordeaux, où il apprit l'art du latin et celui des sauces ; il est correcteur au *Courrier de la Gironde*, écrit des faits-divers jusqu'à ce qu'on lui confie l'*article*. Solar l'appelle à Paris. Monselet collabore à l'*Époque*, à *la Presse*.

Le principal étant de vivre
Fidèle au : « Tel père, tel fils »,
Ma ressource devint le livre.
Mon père en vendait, moi j'en fis.

Ma verve fut vite étouffée
Sous le journal, rude fardeau;
La servante chassa la fée,
L'article tua le rondeau.

Monselet se calomniait. La preuve en est, *Madame Clorinde*, les *Stances* à Théophile Gautier, son poème, *En Médoc*, la *Visite à Paul de Koch*, les *Tribulations de cinq minutes*, les *Dimanches du Charbonnier*, etc., etc. Ce qu'il faut retenir du second quatrain, c'est le fardeau du journal qui, en effet, lui pesa toujours lourdement, comme à Gautier.

Allons, ange déchu, ferme ton aile rose;
Ote ta robe blanche et tes beaux rayons d'or;
Il faut, du haut des cieux où tendait mon essor,
Filer comme une étoile, et tomber dans la prose.

Il faut ajouter qu'en outre, Monselet était délicieusement paresseux. L'heure de l'article lui paraissait menaçante et cruelle, aussi l'oubliait-il souvent. Le feuilleton dramatique surtout — toujours comme à Gautier — lui imposait une véritable torture. Il lui arrivait quelquefois de ne pas aller entendre la pièce, « afin, disait-il, de ne pas écrire sous l'influence d'idées préconçues » ou d'éviter le troisième acte « qu'il allait boire ».

Aussi bien, il écrivait difficilement, comme beaucoup d'hommes de lettres, par respect pour la littérature. Champfleury, qui collaborait également à l'*Événement*, mettait deux jours à rédiger un article et deux heures à écrire un post-scriptum. Je l'ai vu passer une soirée sur les épreuves d'une chronique d'une colonne, ses yeux d'une myopie extraordinaire effarés sous les verres du binocle. Mais, en revanche, quel improvisateur dans la conversation !

En ce temps-là, il rompait en visière avec les lois théâtrales, voulant débarrasser l'art dramatique de ce qu'il considérait comme des liens, lui donner une plus vaste extension. Il y revenait sans cesse, ce qui n'étonnait pas de l'auteur de *Chien-Caillou*. Se souvient-on de la campagne qu'il entreprit en faveur du *Est-il bon? Est-il méchant?* remplissant les conditions par lui désirées? Il consacra d'abord à la comédie de Diderot trois articles dans un grand journal politique dont le titre m'échappe, articles qu'il dédia à Arsène Houssaye, alors directeur de la Comédie-Française. Houssaye en référa à Eugène Laugier, lequel rédigea un rapport concluant : « Nous avons la ferme conviction que remettre Diderot en lumière

dans des conditions tout à fait contraires au *Père de famille* serait pour la Comédie-Française une détermination qui amènerait honneur et profit ». Néanmoins *Est-il bon? Est-il méchant?* ne fut pas joué. Champfleury s'en plaignit dans une lettre, datée de 1856, et adressée au ministre d'État. Les années passèrent et ce fut seize ans après, le hasard nous mettant en présence, qu'il me demanda de l'aider dans une nouvelle campagne.

— Il me faut un jeune, me dit-il. Les auteurs d'aujourd'hui sont des paradeurs ressuscitant de vieilles plaisanteries dans une langue de barrière, ou empruntant à l'ancien drame ses procédés et ses effets. Quant à leurs comédies elles ressemblent à une comédie comme Hyacinthe à l'Apollon du Belvédère. Elles servent de développement à des sujets d'une banalité révoltante et assaisonnée de vieilles blagues d'atelier. Il convient d'ajouter que les directeurs se font leurs complices, la plupart n'étant que des cabotins sans éducation, ou des épiciers en retraite sacrifiant leur fortune au plaisir de tutoyer une jeune première, de donner leur opinion sur Molière qu'ils méprisent.

— Mon cher maître, lui répondis-je, effrayé d'une entreprise que ma jeunesse n'autorisait pas, je crains que votre admiration pour *Est-il bon? Est-il méchant?* ne vous entraîne un peu loin. J'ai pour le convenu une horreur instinctive, mais je doute qu'il faille aborder la scène en s'affranchissant de ses rigueurs. Si un débutant me consultait sur la meilleure façon d'apprendre le théâtre, je lui conseillerais de lire Scribe en se gardant, bien entendu, de

son style. Après il pourra se livrer à toutes les fantaisies, risquer toutes les originalités ; brodées sur une trame solide, les arabesques n'en seront que mieux en relief. Nous vivons à une époque où l'on répugne à tous les enseignements ; où l'on supprime le dessin, pactise avec la cacophonie, se moque de la grammaire. Ce serait donc, au contraire, le moment de réagir et de s'enfermer plus étroitement que jamais dans les formules. Ceux de génie briseront leurs entraves, et si les autres piétinent sur place, du moins n'auront-ils point empoisonné leur entourage par de mauvaises maximes et de mauvais exemples.

Champfleury n'insista pas, mais me battit froid pendant quelque temps. Une circonstance nous rapprocha bientôt.

Il s'emportait volontiers contre les partisans du réalisme oublieux d'en attribuer la paternité à l'auteur des *Bourgeois de Molinchard*, aussi vouait-il aux de Goncourt une haine implacable. Quand parut le roman d'Edmond de Goncourt, intitulé *Chérie*, avec sa préface, profession de foi littéraire, testament, revendication, où il présente *Germinie Lacerteux* comme le prototype du réalisme, j'écrivis, *proprio motu*, un article pour démontrer qu'en dépit de leur talent les Goncourt n'avaient rien inventé et qu'avant eux, Champfleury prenait date. L'article me valut la lettre suivante que je reproduis pour montrer combien irréconciliablement il les détestait.

« Mon cher ami,

« Je m'occupe rarement des productions de mes confrères; mais j'ai été tenté parfois de souffler sur la vanité de ces cocodès de lettres qu'on appelle les Goncourt, qu'ils soient deux ou un. Ce sont des animaux à sang froid qui ne sentent ou ne ressentent aucune émotion. Ces grands seigneurs, pour des élèves de Théophile Gautier, n'admettent pas que le peintre pût geindre! J'ai lu d'eux, pour mon châtiment, *Idées et sensations*, remarquable seulement en ce qu'il ne renferme quoi que ce soit qui ressemble à une idée ou à une sensation.

« Descriptions à la façon d'un clerc d'huissier se piquant de style; royalistes en histoire, ce qui les empêche de voir clair; compilateurs achevés d'almanachs qui n'ont jamais passé pour avoir de vastes horizons intellectuels; disciples ou plutôt valets de chambre de Gavarni plein de mots cherchés au détriment de son crayon, d'un *chic* dont on se moque déjà; favoris de la princesse Mathilde qui, par ordre, leur ouvrait la porte de la Comédie-Française, ils sont restés des *amateurs* en littérature aussi bien qu'en gravure, gobant tout ce qu'il y a de plus faux dans Flaubert, Zola, Vallès, etc.

« Cherchez un mot ému dans leur œuvre pénible, et je consens volontiers à les faire les égaux de Sédaine et de Bernardin de Saint-Pierre, qu'en compagnie d'ailleurs de Flaubert, ils méprisent absolument. Ces braves gens ont raison : on n'apprend pas à écrire *Le Philosophe sans le savoir* et la *Chaumière Indienne*.

« Sauf votre respect pour *Germinie Lacerteux* et *Manette Salomon* qui n'apportent rien de nouveau dans le roman intellectuel, vous avez écrit un long paragraphe qui est d'un jeu excellent.

« Un point de vue si vrai, si humain, qui touche à l'éloquence fait qu'on doit espérer encore beaucoup du journalisme, s'il se produisait souvent des articles comme celui-là.

« J'en suis heureux pour vous, pour votre avenir, et je m'empresse de vous dire les sympathies qu'il excite et a excitées en moi.

« A vous cordialement.

« CHAMPFLEURY. »

La lecture de cette lettre laissera voir combien j'avais raison de ne pas partir en guerre avec Champfleury dont les traits vengeurs devaient s'égarer sur Gavarni, Flaubert et Zola.

Je revois encore Arsène Houssaye qui, par intervalles, nous donnait des articles. L'entrée de ce beau vieillard distingué, qui arrivait toujours de Venise où il accompagnait une duchesse, évoquait chez les jeunes toute une époque. Houssaye s'avançait escorté de Victor Hugo, Sainte-Beuve, Charles Nodier, Jules Janin, Théophile Gautier, Roqueplan, Léon Gozlan, Méry, Jules Sandeau, Petrus Borel, Alfred de Musset, Gavarni, Mme de Girardin, George Sand, sans compter les voisins de la rue du Doyenné : Camille Rogier, Baudelaire, Gérard de Nerval, Alphonse Karr, Édouard

Thierrry, Roger de Beauvoir ; sans compter aussi les collaborateurs à l'*Artiste*, à la *Revue de Paris*, à la Comédie-Française. Autour de lui dansait la théorie des grandes dames du second Empire : la princesse Mathilde, la princesse Belgiojoso, la duchesse de Metternich, Mme de Pourtalès, la princesse Czartoriska, la princesse Potocka, Mme Solange Clesinger qui reçut le dernier baiser de Chopin, et aussi celle des grandes courtisanes. Et cet évocateur exquis d'un passé regretté, savait être généreux sans vanité, bon sans emphase, spirituel sans se montrer satisfait de lui-même ; son cœur renfermait des trésors de sensibilité dont il gardait les plus rares pour son fils, prodiguant le reste à ses maîtresses.

Un soir, je venais d'écrire un article sur *Les Confessions*, il m'envoya un mot ainsi conçu :

« Mon cher Duval,

« Craignant que cette lettre ne soit pas un remerciement suffisant pour votre bel article, j'y joins trois autographes qui, pour vous, auront plus de valeur.

« D'amitié,

« Arsène Houssaye. »

Les autographes étaient signés Corot, T. Rousseau et Meyerbeer. Les voici dans leur teneur :

(*Sans date.*)

« Mon cher ami,

« J'arriverai sans faute lundi soir ou mardi matin. J'ai vu Strottin avec qui je ne demande pas mieux de traiter à la condition qu'il me fasse des offres acceptables.

« Ces marchands de tableaux sont stupides. Ils achètent des paysages, mais y mettent cette condition qu'ils s'éloigneront le plus possible de la nature. Or, je ne saurai jamais faire du paysage qui n'en soit pas. Je ne peux pas me représenter des arbres autrement qu'ils ne poussent, pas plus qu'un homme sans tête, sans tronc et sans jambes. Après ça, du train dont vont les choses, peut-être est-ce l'avenir? Nous le verrons bien. Mais qu'alors Strottin attende ma nouvelle manière, j'ai précisément des ormes à sa disposition.

« Bien à vous,

« COROT. »

La seconde lettre est adressée à Diaz.

Barbizon, 1853.

« Mon ami,

« Tu me racontes tes déboires et tes désillusions. Si je te répondais par le récit des miens, nous entamerions une symphonie en mineur capable de faire pleurer un parterre de propriétaires. Je n'en veux à personne de la difficulté que j'éprouve à gagner cent francs. J'ai choisi un métier inutile, tant pis pour moi. Évidemment ceux qui coupent les arbres font une besogne plus méritoire que ceux qui les peignent; il est donc équitable qu'ils vivent mieux. Mais j'en veux au monde de son ignorance et de sa bêtise, et c'est surtout à l'ingratitude dont il t'abreuve que je fais allusion ici. Voilà, mon cher, la récompense de ton indépendance. Tu t'imagines que tu portes tout avec toi, comme Bias, qui rimerait avec Diaz, je crois. Quand donc en reviendras-tu? Ce qu'il faut

c'est se conformer au monde adopté, contrôlé, marqué par la génération pour laquelle on est censé peindre exclusivement. Les femmes mettent des rubans aux branches des bouleaux et les parvenus accrochent des panonceaux aux chênes. Nous voilà obligés d'enguirlander la nature ou *reproduire* des châteaux et des parcs. Sans cela nous sommes des rustres et des sauvages. Jamais je ne me conformerai à l'étiquette, et toi non plus. Voilà pourquoi je ne ferai pas fortune et toi non plus. Mais je m'en fiche et toi aussi. Par conséquent, épargne-moi tes plaintes, je t'épargne les miennes, ou, si tu as du trop-plein à déverser, choisis l'heure du déjeuner, c'est à celle-là que nous serons peut-être le plus étonnés de nous rencontrer, mais en revanche, le plus charmés de nous voir.

« T. ROUSSEAU. »

La lettre de Meyerbeer est adressée à Scribe. Il s'agit du *Prophète*.

« Mon cher ami,

« Voici votre plan du second acte. J'ai écrit mes remarques en partie à côté de notre texte, en partie sur les feuilles blanches à côté du cahier. J'ai relu les remarques générales que je vous avais données avant votre départ et que vous m'aviez prêtées ce matin. Veuillez les relire également. Il y a plusieurs choses qui ont trait aussi au dernier acte. Je le renvoie ci-joint.

« N'oubliez pas, mon cher ami, de prendre avec vous le *Camp de Wallenstein*, de Schiller, à cause de la prêche (*sic*) du capucin.

« Ayez l'extrême bonté, mon cher ami, de m'envoyer le plus tôt qu'il vous sera possible le *refrain changé* de la romance de Jean. Si ce refrain pouvait être *pastoral*, cela me conviendrait entièrement bien. Je vous supplie aussi, pour ces changements dans la prêche pour la partie Massol (voyez pour cela la prêche du capucin dans le *Camp de Wallenstein*, de Schiller). Je vous tourmente pour avoir *bientôt* ces deux changements, car je voudrais me mettre incessamment à ces morceaux.

« Voici aussi le reçu du premier acte.

« Je n'ai pas pu avoir aujourd'hui une Bible protestante. Veuillez prendre en attendant avec vous votre petite Bible catholique ; si, comme je l'espère, je l'ai demain ou après-demain, je vous l'enverrai à Nogent.

« Adieu, cher ami, bon voyage et bon retour.

« Votre tout dévoué,

« MEYERBEER.

« Ce dimanche, 30 juillet 1838. »

Voici le tour de Philibert Audebrand, grand, mince, légèrement courbé, portant sur le côté un chapeau aux larges bords, en casseur, bien que, peu fortuné, il économise les assiettes. Il représente l'anecdote. Pas un fait qui ne lui fournisse l'occasion d'évoquer un souvenir aussitôt écrit à l'encre bleue sur un bout de papier. Puis Émile Villemot, arrivant de province, cherchant à se parisianiser, ce à quoi il eût réussi, sans une fin hâtive. Léon Chapron, petit, rageur, friand de la lame, sceptique, écrivain de race, et que nous devions bientôt conduire à sa dernière

demeure. Émile Corra, depuis conseiller municipal de Neuilly, croyant devoir parler sur sa tombe, se sentit tellement ému qu'il confondit le nom de Chapron avec celui de Scholl à des reprises si rapprochées que ce dernier, inquiet, l'interrompit en s'écriant : « N'insistez pas, Corra, la mort finirait par vous prendre au sérieux. » Henri Fouquier qui, sous le pseudonyme de *Spectator*, donnait hebdomadairement des articles d'une belle tenue de bon sens et de style. Albert Wolff, se partageant entre le *Figaro* et l'*Événement* où il fit la chronique théâtrale jusqu'au jour où, fatigué de passer inutilement à la caisse, il donna sa démission.

Une voix de ténor éclate dans les couloirs, celle de Timothée Trimm (Leo Lespès) qui « flanque un *ut* de poitrine pour embêter Dupré », comme il se plaisait à dire. On ne peut imaginer la popularité de Trimm. Il a tenu dans sa main, et pendant de longues années, le million de lecteurs du *Petit Journal*. Tout Paris connaît son chapeau rond, ses longs cheveux, sa moustache fournie, son costume de velours que rehausse une cravate flottante blanche ou rouge passée sous un col rabattu et sa chaîne d'or à laquelle on attacherait deux forts percherons. Il n'a aucune instruction, compose des articles à coups de ciseaux dans des volumes, mais possède un tel talent de vulgarisateur qu'il peut se vanter d'avoir, en l'amusant, plus éduqué le peuple que tous les instituteurs du second Empire. Je sais de lui un article sur l'*Iliade* que je considère comme le chef-d'œuvre du genre, bien que dans l'*Iliade* il n'eût vraiment observé que le chien d'Ulysse. Le matin une rangée de fiacres l'at-

tend à sa porte, car il ne marche jamais, son pourboire est large, et le cocher qu'il choisira le gardera toute la journée. Trimm peut oublier de le payer, cela n'a aucune importance, le lendemain l'automédon touchera le double de la somme due. S'il monte ou descend les Champs-Élysées, on le désigne du doigt, comme autrefois l'Empereur. Tient-il enfin le sujet d'article qu'il cherche depuis le matin, il se fait arrêter devant le premier café qui s'offre, s'assied, si l'on est en été, à la terrasse, demande un seau de glace, y plonge la main gauche et réfléchit tandis que le chasseur court après les volumes dont Trimm a besoin pour se documenter. Les badauds s'assemblent, ils se demandent pourquoi Timothée Trimm se congèle la sénestre. Il salue et sourit. Quand le chasseur a entassé sur la table la bibliothèque demandée, Trimm fait remporter le seau, réclame tout ce qu'il faut pour écrire, feuillette les ouvrages, taille à coups de ciseaux, confectionne l'article, tandis que son cocher avale bock sur bock, puis se fait conduire au journal, redescend et saute dans sa voiture, en s'écriant assez haut pour que tout le monde entende :

— Chez ma maîtresse!

Elle s'appelait B., était la sœur d'une chanteuse de l'Opéra en renom. Arrivé chez elle, Trimm s'installait à la turque, avec cette différence que l'absinthe remplaçait le café et le cigare le narghilé ; avec cette différence encore que Mlle B. personnifiait la cocotte parisienne mieux que la fille d'un aga. Trimm se livrait alors à des considérations amoureuses sur un mode d'une sentimentalité particulièrement romantique.

car il aimait la demoiselle. Je le rencontrai un jour où il venait de la surprendre en flagrant délit avec son coiffeur. Il se dirigeait vers la pharmacie Vial qui existe encore aux environs de l'église Notre-Dame-de-Lorette. Je l'y vois entrer, je le rejoins.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je, comme il s'asseyait, accablé.

— Monsieur, dit-il au pharmacien, qui lui adressait la même question, connaissez-vous un remède pour le cœur?

— Un arrêt? Un spasme? Un battement?

— Non. J'aime et je suis cocu!

La vieillesse s'empara vite de lui; la pauvreté s'en mêla, sa vogue disparut. A la fin de ses jours il vécut de petites brochures-réclames pour les grands magasins, brochures que lui écrivait Paul Burani, déjà nommé. Jamais on ne vit exemple plus frappant de la fragilité des réputations. Ajoutons pour ne décourager personne que la sienne reposait sur des bases chancelantes.

Il faudrait citer encore Adolphe Tavernier, l'escrimeur connu; Philibert Brébant, administrateur actuel du Trocadéro; une nuée d'échotiers parmi lesquels Eugène Leterrier qui, avec Albert Vanloo, fit une si belle carrière dans l'opérette; enfin tous les hommes politiques que leurs intérêts conduisaient auprès de Magnier qui, naïvement, leur confiait les siens.

Nous vivions tous heureux et *unis*. Je souligne ce dernier mot, m'étonnant encore de la camaraderie qui nous liait, du plus grand au plus petit, camaraderie qui, hélas! n'est plus aujourd'hui de mode. Elle se resserrait aux jours d'épreuves qui se renouve-

laient tous les trois mois dans les circonstances suivantes :

Magnier avait acheté l'*Événement* à Dumont, plus tard directeur du *Gil Blas*. Dumont le lui cédait, contre des versements trimestriels, dans l'espoir que Magnier, qu'il savait habile, donnerait un nouvel élan au journal, et avec la conviction que ce même Magnier, qu'il connaissait sans ordre, se trouverait un jour dans l'obligation de le lui repasser pour rien. Or, tous les trois mois, invariablement, Magnier oubliait sa créance. Je laisse à supposer les transes qu'en éprouvait la rédaction, non seulement inquiète de l'avenir du journal, mais aussi de ses arriérés. Nous savions, en outre, que Dumont transigerait d'autant moins qu'il était de mèche avec Villemessant qui détestait Magnier, voyant dans l'*Événement* un rival dangereux pour le *Figaro*. Magnier tint tête aux difficultés grâce à des ressources de nature à stupéfier Quinola. Deux fois je l'ai vu à l'œuvre.

Un matin, il m'envoie chercher. Il habitait alors un modeste quatrième étage, rue Choron.

— Duval, me dit-il, il me reste cent quarante francs en caisse. Si demain, à midi, je ne verse pas cinquante mille francs à Dumont, l'*Événement* m'échappe.

— J'aime à croire que vous ne comptez pas sur moi ?

— Non. Mais il va me falloir faire une démarche pénible et je sens le besoin de me faire accompagner par un ami.

Nous sautons dans un fiacre que Magnier fait s'ar-

rêter rue Laffitte. Nous grimpons chez un usurier dont je ne puis donner le nom. En écoutant Magnier dont la réputation de mauvais payeur devenait universelle, il bondit en arrière. Magnier, qui s'y attendait, ne se démonte pas. Il insiste, découvre des horizons splendides, s'engage à payer les intérêts qu'on voudra, fait miroiter aux yeux de notre Shylock qui caressait des ambitions sociales, l'avantage qu'il y a pour lui à compter, au besoin, sur un organe venant d'inscrire son trente millième abonné ; bref, il le tourne, le retourne, le désarme, le persuade si bien qu'en moins d'un quart d'heure, contre des billets dont n'aurait pas voulu la Châtre, l'homme étale soixante mille francs.

— Dumont payé, me dit-il en remontant en voiture, il *nous* reste dix mille francs pour faire la noce.

Croyant l'instant favorable, j'en profite pour lui réclamer cinquante louis.

— Ah çà, s'exclame-t-il, en me tutoyant, tu es donc insatiable!

Le trimestre suivant, il lui manque six mille francs pour la même échéance. Il m'emmène quai du Louvre, à la librairie de Charpentier, le père de Georges.

— Vous le connaissez bien? lui demandai-je.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Diable! Celui-là n'est pas un usurier. Comment allez-vous manœuvrer?

— Je ne sais pas. Je cède à une inspiration.

Comment s'y prit-il? Je l'ignore, Magnier ayant cru devoir me laisser sur le seuil de la librairie. Mais Charpentier père m'a depuis raconté bien souvent

l'entrevue et, chaque fois, il m'avouait ne pouvoir s'expliquer à quel sentiment il céda en avançant à un inconnu six mille francs qu'il supposait à jamais perdus.

Il les revit.

Nos craintes ne durèrent pas longtemps. Au bout d'un an Dumont se trouva remboursé. Il ne le pardonna jamais à son débiteur.

CHAPITRE XII

Une soirée à la Préfecture de Versailles. — Les quatre salons. — Les groupes. — Rémusat et Barodet. — L'avènement du Maréchal. — A Frohsdorf. — Lady Austhowt. — Voitures de gala. — M. Floquet. — Le général de Wimpffen. — Une lettre de l'Empereur. — Le rapport officiel sur la bataille de Sedan. — Villiers de L'Isle-Adam. — *Le Nouveau Monde.* — Grand d'Espagne.

Le danger Dumont n'existait plus, mais un autre menaçait, créé par les circonstances. Si les dettes empoisonnèrent toute la vie de Magnier, une ambition politique que justifiait son intelligence risqua jusqu'à la fin finale de compromettre l'*Événement*, vu la diversité des opinions qu'il lui fallait exprimer.

Quand j'entrai au journal, le mot d'ordre était de suivre la politique de M. Thiers. J'allais chez lui, tous les matins, chercher une orientation et — entre parenthèses — je me croisais dans l'escalier avec Mme Thiers qui, ponctuellement, le descendait une bouillotte à la main. Le conflit des partis battait son plein, on s'en fera une idée en assistant avec moi à une des soirées que M. Thiers donnait alors à la Préfecture de Versailles.

La Préfecture, où l'on arrivait crotté jusqu'au collet, vu la rareté des voitures, sans compter la pluie qui, cette année, ne cessa pas, se composait de quatre salons irréconciliables : le salon républicain où recevait M. Thiers, flanqué de son inséparable Barthélemy Saint-Hilaire, tous deux entourés des républicains de la veille et du jour; le salon royaliste dont le duc de Larochefoucauld interdisait l'accès à tous ceux qui ne défendaient pas la cause, et qui, debout à l'entrée, jetait de temps en temps au président des regards semblant lui reprocher encore l'arrestation de la duchesse de Berry ; le salon orléaniste, présidé par le duc de Broglie, dédaigneux ; enfin le salon bonapartiste où s'agitaient, bruyantes, certaines dames du second Empire décidées à batailler jusqu'au bout sous le généralat de Mme de Pourtalès. Je dois à la vérité que si le salon orléaniste offrait l'attrait de la conversation du duc de Broglie, un des plus brillants causeurs qu'il m'ait été donné d'entendre, le salon bonapartiste attirait par l'élégance et la beauté des femmes. Dans ces quatre salons séparés par tant d'espérances et de haines, on complotait à haute voix, comme pour défier les agents politiques qui s'y glissaient. A chaque instant, on se demandait si la soirée se terminerait par un pugilat général. Heureusement que cette soirée finissait à dix heures exactement. On reprenait le train, les mêmes divisions se conservaient dans la salle d'attente. Sur le quai on cherchait un compartiment républicain, royaliste, orléaniste ou bonapartiste, comme on cherche un wagon de *Fumeurs* ou de *Dames seules*, et l'on se séparait gare Saint-Lazare en se jetant un dernier coup d'œil de défi.

Si Magnier avait suivi ces soirées, son embarras eût été extrême, aussi extrême que celui dont il fit preuve le jour où M. Thiers entra en conflit avec la majorité. Cette fois les deux grands partis, monarchique et républicain, d'abord si confus, se disciplinaient. L'extrême-droite (les chevau-légers) et la droite se partageaient les légitimistes, pour qui le roi de France existait toujours. Le centre droit recrutait ses membres parmi les royalistes constitutionnels, prêts à limiter les droits de la monarchie et à reconnaître ceux que la Nation s'attribue depuis 1789. Le centre gauche avait été créé par des ralliés à la République, à l'exemple de M. Thiers. Enfin les républicains de conviction se répartissaient en deux groupes : la gauche et l'Union républicaine qui devait son existence à Gambetta. Magnier ne songeait pas à faire de l'*Événement* un organe monarchique, mais quelle position prendre entre le centre gauche, la gauche et l'Union républicaine, du côté desquels s'orientait le chef du gouvernement? Leur solidité pouvait se discuter puisque les trois groupes de droite possédaient toujours la majorité à l'Assemblée. Et puis, quelle sécurité offrait, en somme, M. Thiers? Autant de problèmes compliqués pour une âme sans conviction, un esprit guidé seulement par le besoin de gagner beaucoup d'argent et l'envie de parvenir n'importe comment.

Dans la rédaction exclusivement composée de gens de lettres, Magnier ne pouvait chercher un conseiller. Désespérément, il se rabattit sur moi qui commençais seulement à m'y reconnaître et qui, en outre, ne ressentais pour la nouvelle démocratie qu'un pen-

chant tout à fait relatif. Je me contentais de tergiverser quand un événement me mit au pied du mur.

Aux élections du 2 juillet 1871, l'Union de la presse conservatrice avait fait élire la plupart de ses candidats contre ceux de la liste républicaine. Cette victoire tenait uniquement au souvenir de la Commune; la preuve en est que beaucoup de ses candidats s'assirent au centre gauche. Le 27 avril 1872, une nouvelle élection législative devant avoir lieu, le centre gauche hésitait sur le choix de son candidat, quand M. Thiers lui inspira l'idée de s'arrêter sur M. de Rémusat qui, membre du cabinet sans être député, se recommandait comme son collaborateur dans la libération du territoire. Durant une de mes visites quotidiennes, M. Thiers me parla de l'*Événement* et me demanda si l'on pourrait compter sur lui. Je lui promis d'en parler à Magnier, ce que je fis avec une chaleur dont, dédaigneux de la politique, je ne me croyais pas capable. Il m'importait peu que M. de Rémusat fût ou non le candidat de la présidence et des maires; il était membre de l'Académie des sciences morales depuis 1842, de l'Académie Française depuis 1846, j'avais lu ses *Essais de Philosophie*, son *Abélard*, ses études sur l'Angleterre au XVIII[e] siècle, sur Bacon, Channing, I. Wesley, et je ne m'imaginais pas qu'on pût hésiter entre un tel homme et Barodet, dont le seul titre consistait à avoir administré la mairie de Lyon et à être recommandé par *La Vérité* que dirigeait M. Portalis. Il est vrai que, quelques mois auparavant, un M. Vautrain avait battu Victor Hugo par 121.000 voix contre 93.000. Tout arrive. Magnier hésitait dans l'attente des

événements, quand il apprit que Gambetta et les adhérents de l'Union républicaine se ralliaient à la candidature Barodet, bien que combattue par des hommes de la valeur de Littré, de l'honnêteté de M. Langlois, député de Paris, de l'influence de M. Cernuschi. Gambetta qui connaissait les inspirations de Magnier, savait en faisant miroiter à ses yeux un siège prochain, l'accommoder à la sauce qu'il voudrait. Il lui demanda comme un service de combattre M. de Rémusat. Magnier se mit en bataille.

La plus grande partie de la rédaction — puisque littéraire — partageait mon avis sur Barodet. Nous nous demandâmes durant la période électorale à qui le sort donnerait raison. Ce fut à Barodet, nommé avec une majorité de quinze mille voix.

Jamais je n'oublierai la joie de Magnier. Il fit tirer une édition spéciale pour annoncer la victoire du candidat de son journal. Sa satisfaction était à ce point partagée par nos lecteurs qu'ils envahirent littéralement nos bureaux, s'arrachant les exemplaires que des reporters — l'administration n'y suffisant plus — distribuaient aux portes. Combien ce jour-là je fus à même de constater l'imbécillité de l'opinion et la vanité de la politique !

Magnier n'était pas au bout de ses embarras. Quelque temps après, M. Thiers ayant donné sa démission et le maréchal de Mac-Mahon accepté la présidence de la République, il se demanda si la prudence voulait qu'il gardât son attitude de démocrate. L'occupation du gouvernement par les monarchistes menaçait les journaux avancés d'amendes que — vu sa précarité constante — il eût difficilement

payées, ou de suspensions qui eussent compromis son crédit. En vain on lui faisait observer qu'en somme la République restait debout, que l'embryon de constitution dû à la loi Rivet subsistait renforcé de lois introduites par la commission des Trente, que, par conséquent, la République demeurait assez forte pour survivre; comme le condamné à mort de Chavette il avait de la méfiance et se tenait perplexe entre une politique incolore qui ne conduit jamais à rien, ou celle de Gambetta visant à démolir le ministère de Broglie.

Mais où l'anxiété de Magnier atteignit son comble, ce fut lorsque le comte de Paris se rendant à Vienne auprès du comte de Chambord, le bruit courut d'une fusion entre les princes de la Maison de Bourbon. Je partis pour Frohsdorf, muni d'une lettre d'introduction auprès du comte de Chambord lequel promit de me faire mettre au courant de l'entrevue par l'intermédiaire du comte Henri de Vaussay. Il m'exprima aussi son regret de n'avoir pu embrasser le duc d'Aumale qui présidait alors le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Bazaine, enfin me parla d'un prochain manifeste devant établir définitivement sa situation. Ce manifeste ne parut qu'un an plus tard. On sait le peu d'effet qu'il eut sur les républicains et les regrets qu'il causa dans la réaction.

Le jour même où on le lançait à Paris, je prenais le thé chez lady Ansthowt, une Londonienne, amie de Houssaye, et dont le mari voyageait alors aux Indes. Rien de plus blond, de plus rose, de plus élégant que cette admirable femme. Elle me dit :

— Je quitte le duc d'Audiffret-Pasquier. Il bran-

dissait le manifeste du comte du Chambord en s'écriant : « C'est un désastre ! »

Je demeurai légèrement étourdi, j'ignorais qu'elle s'occupât de politique, quand on annonça le général de Changarnier et le maréchal de Castellane, ceux-là mêmes qui venaient de planter les fourches caudines sous lesquelles le prétendant n'avait pas voulu passer. Lady Ansthowt les entraîne vers un canapé, et, s'asseyant au milieu :

— Racontez-moi tout ce qu'on n'écrira pas avant qu'on écrive tout ce qu'on n'aura pas dit.

Le maréchal de Castellane allait prendre la parole, survient un étourdi dont j'ai oublié le nom, de ces bavards qui ploient toujours sous les nouvelles.

— Le général de Bellamare est mis en non-activité !

— Nous le savions ! fait lady Ansthowt, avec un mouvement d'impatience.

— Saviez-vous aussi que Feydeau fût mort ?

Le maréchal de Castellane et le général de Changarnier profitèrent de l'incident pour détourner la conversation, et, au lieu d'une page d'histoire, j'entendis la biographie d'un homme de lettres. Le monde arriva et l'on ne parla plus de rien parce qu'on aurait voulu parler de tout.

A mon retour de Frohsdorf je communiquai mes impressions à Magnier qui ne m'écouta pas. Il avait des informations plus fraîches et plus sensationnelles. Un employé de Binder venu pour lui présenter une note de carrosserie de quinze mille francs qu'il ne paya pas, bien entendu, venait de l'assurer que sa maison construisait huit voitures de gala destinées à l'entrée du roi Henri V dans son bon Paris.

L'employé n'inventait rien. Elles demeurèrent longtemps remisées par Binder, qui, en 1883, espéra les vendre au roi d'Espagne lors de son voyage en France. On sait comment fut reçu Alphonse XII, bientôt obligé de reprendre le train.

A partir de ce moment Magnier tourna à tous les vents. Et Dieu sait s'il en souffla durant cette période de l'ordre moral! Il s'agissait pour lui de manœuvrer au milieu des monarchistes encore à craindre bien que désorganisés dès les débuts du septennat : de flatter les partis républicains, d'autant plus nombreux qu'ils se relevaient; de lutter contre la domination du clergé sans effrayer une clientèle essentiellement bourgeoise qu'il prenait au *Figaro*, et de satisfaire celle qu'il cherchait à enlever au *XIXe Siècle*, dont l'attitude énergique se récompensait d'un succès de plus en plus considérable. Pour ce faire, il demanda conseil à tous les députés en *et*, probablement en souvenir de Barodet. Naquet, Floquet, Granet s'en mêlèrent, toujours avec la promesse de caser Magnier quelque part. Avec quelle naïveté le roublard se laissait rouler! De quelle maladresse il faisait preuve!

Je me souviendrai longtemps d'une de ses campagnes dans le Var, où il briguait un siège contre Clemenceau. Je cherchais pendant son absence à mettre un peu d'ordre dans la politique du journal, lorsque Floquet vint me trouver. Oh! ce Floquet! L'homme le plus nul et le plus infatué de lui-même! « On a introduit dans mon cabinet, raconte Darimon, à la date de 1858, un jeune homme que j'ai vu chez Ollivier. Il fait partie des jeunes avocats qui fréquentent assidûment la tribune publique du Corps législatif.

Il se nomme Floquet. On me l'a donné comme un admirateur de Robespierre et de Saint-Just. Il affecte, en effet, dans sa tenue et dans sa coiffure, des coupes d'habit et des allures qui rappellent les révolutionnaires de 93. » C'est tout ce qui restera de lui.

Cependant, grâce à une sorte de faconde, à son apparentage avec la famille Kestner, il passait pour posséder des dons supérieurs et des qualités maîtresses et — ce que je ne mets pas en doute — une honnêteté à toute épreuve.

— J'ai reçu ce matin une lettre de Magnier, me dit-il. Il faut tomber sur Gambetta à bras raccourcis. Barodet, Naquet et Granet partagent cette opinion.

J'en voulais déjà à Floquet. Chaque fois qu'il prononçait un discours et que j'en rendais compte, il me demandait la raison de ma froideur à son égard. En vain, sur l'insistance de Magnier, je le comparais à Cicéron, Démosthènes, Danton ou Berryer, jamais il ne se sentait satisfait, et l'outrecuidance de sa nullité m'exaspérait au point de le lui laisser parfois entendre.

— Mais, lui répondis-je, Magnier m'a donné des ordres contraires.

— Il a changé d'idées. C'est son droit.

A peine Floquet a-t-il tourné le dos, arrive Granet.

— Magnier me dépêche qu'il est indispensable que vous vous rapprochiez de Gambetta. C'est l'avis de Floquet, Barodet et Naquet.

— Floquet sort d'ici, avec des recommandations opposées.

— La dépêche date à peine d'une heure. Lisez-la la télégrahpie à Magnier et je reçois une réponse.

que je reproduis mot pour mot : « *Prenez position entre l'intransigeance et l'opportunisme. E. Magnier.* »

A cette époque, toutes les correspondances ayant un caractère politique passaient par la rue Saint-Didier, où l'opportunisme tenait ses assises. Gambetta avait donc lu la dépêche avant moi. Il me le confia, le soir même, dans un dîner que je fis avec lui, Emmanuel Arène et, je crois bien, mon excellent ami Henri Galli, chez un conseiller municipal de Ménilmontant. Une heure après j'accompagnais Gambetta qui, dans une réunion publique restée fameuse, devait tenir si farouchement tête à ses contradicteurs en les menaçant, la canne à la main, « d'aller les chercher dans leurs tanières. » Ma foi, il s'était montré si crâne, qu'empoigné par sa fière attitude, j'écrivis un article enthousiaste. Floquet ne me le pardonna jamais, ce qui m'était égal, et Clemenceau fut nommé.

Durant le Seize-Mai, le général de Wimpffen devint collaborateur militaire à l'*Événement*.

Wimpffen personnifiait le soldat. Émile Corra, son biographe, le fait descendre d'une vieille famille militaire dont la racine généalogique peut être suivie jusqu'au moyen âge. Des documents authentiques désignent, en effet, comme burgrave un seigneur Wilhem de Wimpffen attaché à la maison militaire de l'empereur Henri VII d'Allemagne. C'est à cet ancêtre éloigné que se rattachent les diverses familles de Wimpffen dont les représentants ont occupé des rangs élevés dans divers États de l'Europe, notamment en Danemark, en Allemagne, en Autriche, en France.

Wimpffen fut élevé à l'École de la Flèche, entra à Saint-Cyr, passa sous-lieutenant au 47e de ligne, reçut le baptême du feu au combat de Bouffarick et conquit tous ses grades sur les champs de bataille. Son défaut consistait à n'être pas flatteur, à résister même à l'empereur. Le héros d'Alma, d'Inkermann, de Malakoff, de Solférino, de Magenta, osa le contredire à plusieurs reprises : au camp de Châlons, à propos de l'emploi de la cavalerie ; à Vichy, à propos de la nouvelle loi sur l'armée. C'est pourquoi, quand éclata la guerre, on l'oubliait systématiquement en Afrique, sous prétexte que la tranquillité de la province d'Oran dépendait de sa présence. Dans les derniers jours de juillet, ayant écrit à l'Empereur pour demander du service à l'armée du Rhin, il en recevait cette réponse dont j'ai l'autographe sous les yeux :

CABINET
DE L'EMPEREUR

Au quartier général de Metz, 31 juillet 1870.

« Mon cher général,

« J'ai reçu votre lettre du 22 juillet où vous exprimez le désir d'être appelé à un commandement dans l'armée qui entre en campagne.

« Je sais la valeur des services que vous avez rendus partout où vous a appelé le sort de la guerre et personne ne songera jamais à en contester le mérite.

« Aussi, je n'oublierai pas, pour l'avenir, le désir que vous me manifestez, car en ce moment, il est pourvu à toutes les positions que vous pourriez souhaiter. Mais, en attendant, je fais appel à vos

sentiments élevés, à votre patriotisme, pour que vous restiez à la tête d'une province où, récemment encore, vous vous êtes signalé brillamment.

« Recevez, mon cher général, l'assurance de mes sentiments d'amitié. « NAPOLÉON. »

Ce ne fut qu'après les premiers désastres qu'il fut enfin nommé au commandement du 5e corps d'armée, sous le ministère de Palikao. Que de fois il m'a raconté son entrevue avec ce dernier : comment le ministre lui exposa l'état des choses, déplorant les tergiversations du maréchal de Mac-Mahon qu'il disait atteint « d'un trouble extrême » ; sa surprise lorsque, quelques minutes avant son départ, un aide de camp du ministre de la Guerre lui apporta une lettre l'investissant éventuellement du commandement en chef de toute l'armée de Mac-Mahon (hélas! on lui réservait les affres de la capitulation!) ; sa douleur lorsque, croyant à la possibilité de réparer nos désastres, il dut se constituer prisonnier; enfin sa stupéfaction d'apprendre que son rapport officiel sur la bataille de Sedan n'avait pas été déposé dans les archives du ministère de la Guerre.

Problème historique dont nous avons la clef. Dans l'entourage de l'empereur on se plut à répandre le bruit que le susdit rapport n'était jamais parvenu à son destinataire, soit qu'il eût été volé à Fayes-les-Veneurs d'où il partait, soit qu'il eût été égaré en route. Or il fut expédié *en double* par deux messagers qui rendirent compte de leur mission au général.

Voilà la teneur des deux lettres que Mme Ollivier, la nièce de Wimpffen, me communiqua depuis :

Paris, 7 septembre 1870.

« Mon général,

« J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'arrivé hier soir, vers neuf heures du soir, je n'ai pas cru devoir déranger de suite Son Excellence le ministre de la Guerre à une heure si tardive; mais, ce matin, 7 septembre, à huit heures et demie, je remettais à M. le général Le Flo, ministre de la Guerre, le pli cacheté que vous m'avez fait l'honneur de me confier.

« M. le ministre n'a pas eu le temps, pressé qu'il était, de prendre connaissance de tout son contenu. Je n'ai donc pu avoir de rapports ni de conversation avec lui au sujet de ce qui s'est passé.

« Recevez, mon général, l'assurance du plus profond respect de votre obéissant et très respectueux subordonné.

« BARON A. DE MONTLIVAUT,

« *Ex-chef de bataillon au 30e de ligne.* »

« Cambrai, 9 septembre 1870.

« Mon général,

« Le 8, à dix heures du matin, j'ai remis à M. le ministre de la Guerre lui-même la dépêche et le rouleau que vous avez daigné me confier.

« J'ai l'honneur de vous adresser le reçu de Son Excellence.

« Je suis avec un profond respect, mon général, votre très humble et très obéissant serviteur.

« A. LUBET,

« *Chef d'escadron de gendarmerie.* »

A cette seconde lettre est jointe l'enveloppe renfermant le rapport du général avec cette mention :

« *Reçu le pli confié aux soins du commandant Lubet.* Le ministre de la Guerre : Le Flo. »

Il est donc évident que l'on mentait dans l'entourage de l'empereur. On a constaté depuis que Napoléon se faisait le complice de ses partisans.

Il semblait que cette nouvelle collaboration dût accentuer l'opposition que les journaux républicains faisaient au maréchal, car nul n'ignore l'antagonisme qui durant la guerre, avait existé entre lui et le général de Wimpffen. Nous n'en continuâmes pas moins à faire preuve d'une timidité dont profita le *XIX*e *Siècle*, qui grandissait dans des proportions pour nous inquiétantes.

Magnier, redoutant de s'entourer de politiques trop soucieux de combattre vivement l'ordre moral, se contenta de renforcer sa rédaction au point de vue littéraire, afin d'opérer sur un terrain moins dangereux. Il s'adjoignit Hippolyte Babou; cet exquis Bernard Derosnes qui, après avoir tenu le Courrier parlementaire, acquit une si prompte réputation comme critique dramatique dans un journal voisin et qu'une maladie implacable a enlevé trop vite à ses nombreux amis; Debillemont, Eugène d'Auriac et Chabrillat.

Je retiens ce dernier nom parce qu'il me rappelle Villiers de l'Isle-Adam.

Je n'essaierai pas de portraiturer ce fou de génie, si laid, si maigre, si pauvre, si bon. Il me faudrait le burin d'un Callot, et d'autres se sont souvent chargés de le décrire. Nous nous rencontrions souvent à la brasserie du faubourg Montmartre où, tous les soirs, jusqu'au matin, se réunissaient nombre d'artistes

parmi lesquels Catulle Mendès qui, avec Villiers, rompait des lances, beaux combats d'où les idées jaillissaient au milieu des étincelles. C'est là que Villiers me contait ses amours avec une brave fille qui lui demeura dévouée jusqu'à la mort et que je salue en passant si elle existe toujours. « Un moineau! me disait-il, c'est un moineau! Je tends le doigt, elle s'y perche, et nous chantons! » C'est là également qu'il me confia un projet de comédie dont le principal personnage devait être un maître de danse.

— Écoutez-moi bien. Le maître de danse fait sa classe, entouré de ses jeunes élèves.. Un Degaz! Désireux de se rendre compte des progrès accomplis par sa préférée, il lui dit : « Caroline, le décor représente un fleuve arrosant un pays enchanté. Tu contemples l'eau. Tout à coup, à sa surface, parait un cadavre, celui de ton amant! Quel geste fais-tu? » La petite essaie un mouvement capable de peindre son émoi. « Tu n'y es pas du tout, s'écrie alors le maître de danse, c'est tout au plus ce que tu ferais s'il s'agissait du corps de *madame ta tante!* » Vous voyez l'effet!

Sur ce, un certain Michaëlis organise un concours. Il s'agit d'écrire un drame célébrant le centenaire de l'Indépendance des États-Unis; l'auteur couronné touchera une prime. Villiers de l'Isle-Adam se met à l'œuvre, envoie un *Nouveau-Monde*, et voici le résultat officiel du concours.

Un premier jury, composé de plusieurs critiques anglais et américains et des principaux lundistes parisiens (parmi lesquels Théodore de Banville, Francisque Sarcey, Henry de La Pommeraye, de Bié-

ville, etc.) a choisi cinq manuscrits sur plus de quatre-vingts drames.

Les cinq drames retenus ont été envoyés à un jury définitif, composé de Victor Hugo, président d'honneur, de MM. Émile Augier et Ernest Legouvé, de l'Académie Française, de M. Greenville-Murray, directeur du *Pall Mall Gazette* et du *New-York Herald*, et de M. Émile Perrin, directeur-administrateur du théâtre de la Comédie-Française.

Trois prix ont été décernés :

L'un de 2.000 francs à M. Villiers de l'Isle-Adam, pour son drame en quatre actes, en prose, intitulé : *Le Nouveau-Monde* ; l'autre de 2.000 francs également, pour leur drame en cinq actes, en prose, à MM. d'Artois et Lafaille.

Le troisième de 1.000 francs à M. Adolphe Michel, pour un drame intitulé : *l'Amérique Libre*.

Voilà mon Villiers en quête d'un théâtre qui consente à représenter sa pièce. Les démarches demeurent inutiles, la preuve en est la lettre suivante que je recevais quelques semaines après :

« Mon cher Duval,

« Vous voyez les nouvelles des théâtres ; il se passe dans trois théâtres : la Gaîté, la Porte-Saint-Martin et l'Historique, de vraies et positives possibilités de caser immédiatement mon infortuné drame du *Nouveau-Monde*. Si vous n'avez pas encore eu le temps de le parcourir (ce que je comprends parfaitement), soyez assez aimable pour faire effort, comme un bon et gentil camarade, pour le lire vite et me dire ce que vous en pensez. Car, je crois que, en me hâtant, je

pourrais le faire recevoir, cette fois, mais pour *tout de bon*, et vous savez de quelle importance, presque vitale, ceci serait pour moi.

« Cordialement à vous,

« VILLIERS DE L'ISLE-ADAM,

« 46, *avenue Malakoff.*

« P.-S. — Je viendrai ce soir à six heures pour vous dire seulement deux mots, s'il est possible, à ce sujet. »

Je m'étais évidemment empressé de lire le drame, j'y trouvais de merveilleuses qualités et je m'apprêtais à le dire à Villiers, quand, *ce jeudi-là*, sur les quatre heures, Chabrillat tombe chez moi et m'annonce qu'il vient de signer un traité le nommant directeur de l'Ambigu.

— Eh bien, mon vieux, lui dis-je immédiatement, tu peux te vanter d'avoir de la chance. Je vais te fournir l'occasion de débuter par un chef-d'œuvre.

— De qui?

— Villiers de l'Isle-Adam.

— Dis-lui de m'envoyer le manuscrit.

— Le voici.

Je tiens Villiers au courant, il me remercie. Le lendemain, je reçois une lettre de Chabrillat m'annonçant la réception du *Nouveau-Monde*. Je dépêche à Villiers qui accourt. Il débordait de joie! Il dansait! Il louait déjà une maison de campagne où son « petit moineau » pourrait chanter à l'aise. Il m'embrasse! Et je demeure aussi heureux que fier de contribuer à la gloire d'un camarade dont le talent ne suffisait

pas pour qu'on lui ouvrît les portes sans autre recommandation :

Malheureusement, à partir de ce jour, il crut devoir ne plus quitter Chabrillat et l'Ambigu. Il y venait toutes les après-midi, proposant des modifications, apportant des tirades nouvelles — entre autres le beau couplet sur le drapeau étoilé — ce qui jusqu'ici n'a rien d'inquiétant, mais se livrant en outre, paraît-il, à de telles excentricités de langage et de gestes, qu'un matin Chabrillat sonne à ma porte, pour m'annoncer qu'il lui est impossible de monter le drame d'un homme dont « la folie l'épouvante ». Je le raisonne, je m'efforce de le rassurer, je lui démontre la cruauté qu'il y aurait à enlever une illusion à un écrivain déjà si maltraité et d'une telle valeur ; efforts et supplications demeurent inutiles : il renvoie le manuscrit à son auteur.

Ce fut un effondrement !

La semaine suivante, Villiers et moi montions les Champs-Élysées, quand nous reconnaissons la reine d'Espagne qui se disposait à entrer dans son hôtel. Villiers accourt pour la saluer au passage, je le suis, il s'apprête à enlever son chapeau, lorsque, se ravisant :

— J'oublie que je suis grand d'Espagne !

Il descendait des chevaliers de Malte.

Puis, me prenant le bras pour poursuivre sa route :

— Au fait, Chabrillat ne le savait peut-être pas ?

CHAPITRE XIII

Cora Pearl. — Blanche d'Antigny. — Les débuts de Charles Lecocq. — Virginie Déjazet. — Déjazet en prison. — Un commissaire de police dilettante. — Déjazet et Rachel. — Victorien Sardou. — Vanderbuch. — Le bénéfice de Déjazet. — Histoire d'un autographe. — Déjazet et Dickens. — Frédérick Lemaître. — Ernesto Rossi. — Mort de Frédérick. — Un discours de Victor Hugo. — Le testament de Jean Frédéric Lissering. — La peau de Frédérick Lemaître. — La peau de Virginie Déjazet.

Lors de mon séjour à Ermenonville, séjour auquel j'ai déjà fait allusion, je vis certain matin une voiture, attelée de quatre chevaux, dégringoler à toute vitesse la rue qui conduit de la ferme au château, tourner sans ralentir le coin de cette rue pour s'engager dans une ruelle, puis tourner encore, toujours avec la même vitesse, enfin s'arrêter dans la cour de l'*Hôtel de la Croix d'Or*. Il fallait que le cocher tenant en main ces quatre coursiers dont Hippolyte eût été jaloux, fût un remarquable conducteur. Seulement à l'arrêt je m'aperçus que ce cocher était une femme, et cette femme Cora Pearl.

Plus tard ses ennemis se plaisant à la vieillir, Cora

Pearl protesta en faisant circuler dans Paris une reproduction photographique de son acte de naissance dont je pris copie. Elle est couchée sur le registre du district de East Stonehouse comme née le 23 février 1842, de Frédérick, William. Nicholls Crouch, professeur de musique, et de Lydia Crouch *formely* Pearson. Elle comptait donc vingt-sept ans à cette époque. Plus tard elle raconta sa vie ; comment elle avait été flétrie à quatorze ans par un passant ; comment elle fit la connaissance d'un jeune homme, Villiams Bluckel, propriétaire, qui lui conseilla de prendre le nom de Cora Pearl. Elle a énuméré ses liaisons à Paris. Mais au temps où je la vis entrer dans Ermenonville au galop de quatre bêtes couvertes d'écume, il planait encore une sorte de mystère sur elle, surtout pour ceux qui, comme moi, ne fréquentaient pas son milieu. Elle déjeuna dans la salle commune en compagnie de quatre messieurs, lesquels me voyant seul à table, dans un coin, m'invitèrent très gracieusement à prendre place à côté d'eux. L'offre était tentante, je la déclinai, craignant, à juste titre, de ne pas être à la hauteur d'une conversation dont les sujets divers m'échappaient totalement. Le déjeuner vite terminé, car rien ne rappelait à Ermenonville les menus du Café anglais, Cora Pearl se leva, mit ses gants de cocher et, détachant une rose épinglée à son corsage, me la tendit en disant, avec cet accent anglais dont elle ne se débarrassa jamais (surtout le soir de ses débuts dans le rôle de *Kioupidonne* d'Orphée aux Enfers) :

— De la part de Cora Pearl.

Puis elle disparut.

Quatre ans après je courais prendre des nouvelles d'un jeune homme qui avait essayé de se tuer pour elle. Le concierge me montra deux bulletins, l'un daté du 30 décembre et ainsi rédigé :

« Des accidents graves étant survenus cette nuit, une intervention chirurgicale devient indispensable pour aujourd'hui. Deux heures. Docteur E. Lepère. »

L'autre du 31 :

« Nuit meilleure. État toujours fort grave. Repos absolu. Défense au malade de parler. Docteur E. Lepère. »

J'allai chez Cora Pearl, espérant en tirer quelques détails sur le drame. Comme elle refusait de me recevoir, je me recommandai de la rose d'Ermenonville. Enfin introduit, je lui expliquai le but de ma visite, cherchant une émotion sous la peau fardée de la courtisane. Elle me raconta ce qu'elle voulut et termina par ce trait :

— Croyez-vous que c'est embêtant, hein?

Ce fut tout.

Treize après je me souvins de cette oraison presque funèbre, lorsque Cora Pearl, ayant cru devoir publier ses Mémoires, je lus les lignes suivantes :

« Par une fâcheuse coïncidence, je faisais peu de temps après connaissance d'un jeune homme qui, inspiré peut-être par ce procédé d'un goût douteux, mettait à exécution, sans rime ni raison, sa funèbre plaisanterie. Le surlendemain du jour où celui-ci s'était blessé, un commissaire de police se présenta chez moi, me notifiant, avec la plus grande politesse du reste, l'ordre de quitter immédiatement le territoire français. Je n'avais qu'à m'incliner. Je partis.

C'était payer cher la minute inouïe d'aberration d'un autre, que j'étais bien loin d'avoir poussé à cet acte. »

Je lui renvoyai le volume qu'elle avait cru devoir dédicacer.

Parmi les nombreuses ennemies de Cora Pearl, s'agitait volontiers la belle et blonde Blanche d'Antigny, qui fit longtemps la joie du boulevard, grâce à l'appétissante rondeur avec laquelle elle interprétait ses rôles. Blanche d'Antigny en voulait à Cora de lui avoir soufflé un amant, tandis que Cora racontait à qui voulait l'entendre que ce dernier avait bel et bien quitté Blanche sous prétexte « que sa conversation n'était pas soutenable ». Ce fut en ces termes que Cora fit le récit de l'aventure dans un petit journal de théâtre.

Blanche n'inventa jamais la poudre. Elle répondait un jour à l'accompagnateur des Folies lui demandant si elle chantait à la clef de sol :

— Je ne peux pas vous dire, j'ai égaré mon trousseau.

Mais, en revanche, il lui échappait souvent de ces traits qui suffisent à l'amusement des entreteneurs désœuvrés. Comme de Jallais, alors directeur des Menus-Plaisirs, lui demandait un soir si ses débuts avaient été heureux :

— Mon petit Amédée, l'histoire en est bien simple. Maman ne voulant pas que j'entrasse au théâtre, j'ai pris la poudre d'escampette et me suis fait engager au Palais-Royal. A peine hors de scène, maman, qui m'attendait dans les coulisses, m'a giflé. J'avais réussi.

mais pour être juste, je dois ajouter que la claque était pour moi.

Quelques semaines après l'expulsion de Cora Pearl, Blanche d'Antigny revint d'Egypte, atteinte d'un mal résultant, paraissait-il, des contrariétés subies à Alexandrie, à propos d'une cabale montée contre elle et à laquelle Cora Pearl n'aurait pas été étrangère. Revenue en France, elle alla demeurer à l'hôtel du Louvre en attendant l'installation de son appartement boulevard Haussmann où elle s'alita bientôt, abandonnée de tous, sauf d'Henriette sa femme de chambre qui, jour et nuit, demeura à son chevet. Les soins furent inutiles. Blanche quitta bientôt le demi-monde.

Elle débuta, comme je l'ai dit, au Palais-Royal. Tandis que l'on montait *Chilpéric* aux Folies-Dramatiques, Hervé la remarqua dans les *Mémoires de Mimi-Bamboche* et en fit sa Frédégonde. Elle créa encore Marguerite du *Petit Faust*, la *Boîte à Pandore* et *Mazeppa*, puis elle alla aux Menus-Plaisirs où, dans *Rocambole aux Enfers* et *La Mariée de la rue Saint-Denis*, elle obtint un succès un peu scandaleux. Pour se faire oublier elle partit en Egypte. On sait le reste.

A l'enterrement de Blanche d'Antigny, j'appris le commencement de Lecoq, dont la *Fille Angot* faisait alors fureur.

Inconnu, malheureux, l'idée lui vint d'écrire un *Noël* pour les frères Lionnet, lequel, acheté cent francs par Villemessant, devait paraître la veille de la naissance du Christ dans le *Figaro*. Cent francs! Une fortune! Le manuscrit est confié à qui de droit et reproduit sur zinc. Au moment de mettre le journal

en forme, on s'aperçoit que la reproduction dépasse le cadre du journal de plusieurs millimètres ; on prévient Lecocq. Son aubaine de cinq louis menaçait de n'être plus qu'un songe. Un hasard providentiel amène un des frères Lionnet au *Figaro*. Il observe que la difficulté peut être tournée. La clef de la première partie avance de quelques millimètres, les répétitions de clef étant inutiles, il n'y a qu'à couper. Coupons! On coupe. Le *Noël* paraît, Lecocq touche ses cinq louis. Il est sauvé !

Tandis que les gommeux s'entretenaient de la disparition de Blanche d'Antigny, tout Paris s'inquiétait de la situation d'une grande artiste : Virginie Déjazet. Le bruit courait que son idole demeurait dans un état voisin de la gêne et que l'exquis oiseau chanteur après avoir roucoulé pendant plus de cinquante printemps, était menacé de laisser ses dernières plumes entre les mains de créanciers impitoyables. Ce bruit vérifié, s'élève un cri général : « Il faut sauver Déjazet, rendre à Frétillon sa gaieté d'autrefois, à Richelieu sa superbe insouciance, au Prince de Conti ses chansons fussent-elles impertinentes. » La presse ne demeure pas insensible. Je cours rue de la Fontenelle à Montmartre, chez Mme Alexandre où l'on disait habiter Déjazet. Mme Alexandre m'apprend que Déjazet demeure depuis une huitaine rue de Clignancourt.

Ceux qui n'ont pas connu Déjazet ne peuvent se rendre compte de l'admiration qu'elle soulevait autour d'elle ; je ne saurais la comparer qu'à celle qu'aujourd'hui Sarah Bernhardt provoque encore. Elle attei-

gnait sa soixante-seizième année, incarnait tout un passé de gloire qui se dressait devant moi.

Je voyais Lisette entrant chez Béranger :

— Monsieur Béranger, je suis artiste et je voudrais vous embrasser.

Il la prend dans ses bras, la rassure, la fait asseoir au coin du feu, lui parle du présent, de l'avenir ; et pour le remercier de l'accueil, Déjazet lui chante la *Lisette* de Frédéric Bérat.

Je la voyais aussi débuter au Théâtre des Capucines de la place Vendôme, dans *Fanchon toute seule* ; passer au théâtre de la rue de Bondy où elle joua l'Amour dans *les Sirènes* de M. Hapoté ; puis à celui des Jeunes-Elèves remplacé aujourd'hui par la maison qui porte le n° 21, en face la rue du Pont-de-Lodi ; puis au Vaudeville où elle se rencontrera avec Vertpré, Galy, Sevestre, Minette et Jenny depuis Mme Carmouche ; puis aux Variétés dirigé alors par le célèbre Brunet ; puis, à Bordeaux, et l'anecdote suivante me revenait à la mémoire.

Un soir que Déjazet assistait dans la coulisse à une représentation de *La Princesse de Babylone*, la chanteuse qui tenait le rôle l'impressionne tellement qu'elle se précipite sur la scène et prend les mains de la cantatrice en criant :

— Bravo, madame !

Le lendemain, elle reçoit une invitation à descendre immédiatement chez le commissaire général de la police.

— Oh ! c'est vous ? fait ce dernier.

— Moi-même.

— Virginie Déjazet ?

— Oui, monsieur.

— Vous savez quelle peine vous avez encourue hier soir ?

— Non.

— Vingt-quatre heures de prison.

Et il lui montre un certain article 13, ainsi rédigé :

« Tout acteur ou actrice, jouant ou ne jouant pas, qui se fera voir des coulisses de son théâtre aux spectateurs, pendant le cours d'un ouvrage en représentations, sera passible d'une amende de vingt-cinq francs au bénéfice des pauvres et de *vingt-quatre heures de prison*.

— Pas possible ! s'écrie Déjazet.

— Tellement possible, mademoiselle, que j'ai le douloureux regret de vous annoncer que, dès ce moment, vous êtes ma prisonnière.

— Monsieur le commissaire plaisante ?

— Jamais, mademoiselle. On va vous conduire, avec tous les égards possible, à la Cave.

— La Cave ?

— La maison d'arrêt.

— Mais, monsieur le commissaire, je ne me suis pas fait voir des coulisses aux spectateurs !

— Le rapport qu'on m'a fait le dit.

— Vous n'avez donc pas vu de vos propres yeux ?

— Non.

— On jouait *La Princesse de Babylone*.

— Ah ! Comment a chanté Cécile ?

— La Princesse de Babylone ?

— Oui.

— Comme un ange !

— Evidemment ! Elle devrait être engagée à Paris.

— N'est-ce pas ? Or donc, hier soir, cédant à un élan irrésistible, je suis entrée comme une folle sur la scène et me suis précipitée dans ses bras ! Voilà la justice !

— La justice est juste ! reprend le commissaire en cherchant à rendre à sa physionomie sa sévérité accoutumée. Relisons ensemble l'article 13 : *Tout acteur ou actrice jouant ou ne jouant pas, qui se fera voir dans les coulisses...*

— Je n'étais pas dans les coulisses mais sur la scène.

— Il faut en convenir ! *Dans les coulisses de son théâtre...*

— *De son théâtre!* Or, j'appartiens au Théâtre-Français et non à celui de l'Opéra. Donc, l'Opéra n'étant pas mon théâtre, je récuse l'application de la peine. A moins que vous ne prétendiez que l'esprit de l'article...

— L'esprit de l'article ne saurait décidément lutter contre le vôtre. Je vous fais grâce de la peine.

— Et l'amende ?

— Je la maintiens, mais j'en modifie la nature. Pour seule amende je vous impose l'obligation de me permettre de vous rendre visite.

Et c'est ainsi que Déjazet risqua d'avoir un casier judiciaire.

A ceux qui pourraient s'étonner que la vie de Déjazet évoquât chez moi des souvenirs aussi lointains, je dois dire sans plus tarder que, depuis un mois, j'écrivais, presque sous sa dictée, sa biographie que j'ai publiée depuis en un volume intitulé : *Virginie Déjazet.*

C'est pourquoi il m'était permis de la revoir encore au Gymnase, dans le *Mariage Enfantin* où Scribe travaillait pour elle ; aux Nouveautés de la place de la Bourse ; au Palais Royal, où elle débuta en 1831.

La veille, elle déjeunait avec M. Félix, qui voulait faire de sa fille une comédienne. On se mit à causer de l'enfant qui fut présentée à Déjazet.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle ?

— Onze ans.

— Et comment vous appelez-vous ?

— Rachel.

— Un joli nom.

— Ma chère Déjazet, dit alors M. Félix, voulez-vous baptiser ma fille comédienne ?

Rachel se mit à genoux et Déjazet l'embrassa.

Son triomphe au Palais Royal durait depuis treize ans quand, la direction sentant le besoin de réaliser des économies, la laissa partir aux Variétés, d'où elle rentra au Vaudeville pour en sortir bientôt après.

Fatiguée de la lutte — car cette admirable artiste avait encore à lutter contre l'imbécillité des directeurs et la jalousie des camarades — elle vivait à Seine-Port dans une petite maison de plaisance lui appartenant, quand on lui présenta, un jour, un jeune homme pâle et maigre, très pauvre, mais qui annonçait de grandes dispositions dramatiques : Victorien Sardou. Il devint bientôt l'assidu des ombrages de la maison de campagne de Frétillon auprès de laquelle il puisa ses premières inspirations, écrivit ses premières scènes, acheva les *Premières armes de Figaro*, dont le rôle principal lui était destiné. Restait à trouver le théâtre qui les jouerait.

A la place qu'occupe actuellement le théâtre Déjazet, s'élevaient les Folies Nouvelles, dirigées par Altaroche et Huart et où se produisaient des noms comme ceux de Hervé, Kelm, Camille Michel, sans compter Lambert Thiboust qui, dans *Le Saltarello*, se fit un jour clown par amour, et le grand comédien Dupuis auquel Hippolyte Cogniard ne trouvait alors aucun talent. Déjazet achète les Folies Nouvelles et la voilà directrice à soixante-cinq ans. *Aux Premières armes de Figaro* succédèrent *M. Garat* et *Les Prés Saint-Gervais*, toujours de Sardou, et bien d'autres œuvres continuant le succès. Déjazet m'a souvent raconté que ses plus belles années s'écoulèrent de 1859 à 1862.

A cette dernière date, une cruelle douleur lui était réservée. Vanderbuch, longtemps son soutien et son ami, mourait.

Il manifesta, le matin de son dernier jour, le désir de se lever, devant toucher une somme de mille francs que l'Empereur lui faisait verser sur sa cassette particulière. Il lui fallait un certificat de vie, signé du maire de Rueil. Il adresse à M. Marin, secrétaire de la mairie, le couplet suivant :

Cher secrétaire, je vous prie,
Avant que notre bon curé
L'un de ces jours me sanctifie
De son plus doux *miserere*,
Et, bien que la pathologie,
Jointe à sa sœur la pharmacie
M'aient presque aux trois quarts enterré,
Attestez sur papier timbré
Que j'assiste encore à la vie.

Le couplet achevé, un craquement se fait entendre. Vanderbuch mourait, le cœur déchiré.

Des relations existant entre Vanderbuch et Déjazet, naquit un fils que j'ai connu, à Asnières. Il était presque misérable, vivant de l'exploitation d'un guignol dont il dirigeait les marionnettes à quelques pas de la gare. Comme je venais de lui rendre un léger service, se croyant obligé de me remercier, il m'envoya toute la correspondance de Déjazet à son père, plus quelques papiers intimes. C'est dans ces derniers que je retrouvai le brouillon du couplet ci-dessus. J'ai dispersé la correspondance entre des admirateurs de Frétillon. Vanderbuch, son fils, existe-t-il toujours?

Déjazet ne s'enrichit pas dans son théâtre. J'en avais la triste preuve sous les yeux.

Lorsque je lui appris le sujet de ma visite, elle en fut touchée, mais manifesta le désir qu'aucun bénéfice ne fût organisé avant qu'elle pût y prendre une part active. Quelques semaines après, le *Gaulois*, sur l'initiative de mon cher et vieil ami Émile Blavet, aidé du baron Taylor, président de l'*Association de secours mutuels des artistes dramatiques*, organisait le bénéfice à l'Opéra (Salle Ventadour) le 29 septembre 1874. Voici quel en fut l'incomparable programme :

Premier acte de M. GARAT.

Comédie-vaudeville de M. Victorien Sardou.

GARAT.	Mlle	Dejazet.
VESTRIS	MM.	Calvin.
MAXIME		Pierre Berton.
LEONIDAS		Lhéritier.
CATILINA.		Grenier.
CINCINNATUS.		Grivot.
THEMISTOCLE		Gil-Pérès.
POTIRON.		Desrieux.
PORTEUR D'EAU		Dumaine.
DEUX GARDES NATIONAUX.		Laferrière. Em. Achard.
PETIT VIOLONEUX	Mmes	Paola Marié.
JULIE.		Legault.
AMARANTHE		Céline Montaland.
FEMME DE LA HALLE		Suzanne Lagier.
GRISETTES.		Silly. Van-Ghell. Judic. Marie Leroux.

Invités, gardes nationaux, hommes du peuple, etc. — MM. Chollet, Henri Monnier, Frédérick Lemaître, Bouffé, Roger, Paulin-Ménier, Delaunay, Montjauze, les frères Lionnet, Léonce, Milher, Emmanuel, Girodet, Rinaldi. Mmes Ugalde, Marie Cabel, H. Schneider, Rousseil, Dica-Petit, Scriwaneck, Marie Périer, Marie Grandet, Marianni, Jeanne Eyre, Gouvion, Barataud, Hélène Therval, Barbieri.

Troisième acte de TARTUFE.

TARTUFE.	MM.	Got.
DAMIS		Delaunay.
ORGON.		Talbot.
ELMIRE.	Mlle	Favart.
DORINE.	Mme	Provost-Ponsin.

Trio du deuxième acte de GUILLAUME-TELL.

ARNOLD	MM.	TAMBERLICK.
GUILLAUME-TELL		FAURE.
WALTER		BELVAL.

Duo du quatrième acte des HUGUENOTS.

VALENTINE.	Mme	GUEYMARD-LAUTERS.
RAOUL	M.	VILLARET.

Deuxième acte de COPPELIA.

SWANILDA	Mlles	BEAUGRAND.
FRANCK		EUGÉNIE FIOCRE.
COPPELIUS.	M.	CORNET.

LES JURONS DE CADILLAC

Comédie en un acte de Pierre Berton.

LE CAPITAINE	M.	LANDROL.
LA COMTESSE.	Mlle	CÉLINE MONTALAND.

Je passe les intermèdes. Jamais on ne vit réunies autant de gloires. La représentation et la tombola produisirent la somme totale de *79.010 fr. 50.*

Pour satisfaire au vœu de l'opinion publique, les organisateurs prélevèrent un capital de 30.000 fr. afin de constituer à Déjazet une rente viagère de 4.038 fr., payables en douze termes de 336 fr. 50 chacun.

Et pour répondre au désir de la bénéficiaire qui souhaitait de laisser à ses enfants autre chose qu'un nom connu, ils employèrent le reste à l'achat d'un titre de 1.750 francs de rente 3 pour 100 sur l'État français, immatriculé à son nom pour l'usufruit et,

pour la nue-propriété, aux noms d'Eugène-Joseph Déjazet et Herminie-Virginie Déjazet, ses deux enfants.

Récapitulons. Par le fait de son bénéfice, Déjazet, outre 7.521 francs touchés directement, jouissait d'une rente annuelle de 5.788 francs, lesquels joints aux 2.000 francs que lui comptait le ministère et aux 1.200 francs que lui servait le *Figaro*, lui constituaient une rente totale de 9.488 francs.

Le terme fatal approchait. Quelques jours après, elle crut pourtant pouvoir jouer *M. Garat* au Vaudeville au bénéfice de je ne sais plus qui. J'eus, ce soir-là, l'honneur de la reconduire jusqu'à sa porte. Elle me raconta que lors de la première de *M. Garat*, un Anglais vint lui demander un autographe. Accédant à sa demande, elle écrivit sur sa carte :

Lisette à la vieille Angleterre,
Salut!

Deux ans après, l'Anglais mort, son fils hérita du susdit autographe qu'il vendit à un lord Waiting, pour la somme de vingt livres sterling, lequel lord Waiting en fit don à Dickens qui le garda précieusement et s'en inspira pour écrire une des dernières nouvelles parues dans *The Chronic : The History of an autograph.*

Le 7 octobre 1875, elle tombait malade et se faisait porter chez son fils, 23, rue Clavel, à Belleville. Après deux ponctions sans résultat efficace, sentant approcher la fin, elle demanda l'abbé Carie, vicaire de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, réclama le

viatique et mourut dans les bras de son fils en lui disant :

— Ne pleure pas... je suis avec Dieu !... Mais jure-moi que tu n'auras de haine pour personne!

On a remarqué parmi les artistes figurant au bénéfice de Déjazet le nom resplendissant de Frédérick Lemaître, pourtant vieux et malade. Il atteignait sa soixante-quinzième année et souffrait d'un mal incurable. Frédérick, lui aussi, nous apparaissait ceint d'une auréole. Élevé au milieu d'une jeunesse éclatante, active et féconde, il s'illuminait de ces rayons avec lesquels le dieu forgeron forgea les foudres de Jupiter. Il assista à d'admirables accouchements. Caressant le dragon à la queue mélodramatique et à la gueule romantique il l'enfourcha pour voler à la gloire. Comme pour Déjazet je fus son biographe, écrivant sa vie dans son petit appartement de la rue de Bondy, à l'époque où, dans la même maison, Burani servait de secrétaire à Mogador.

Nous venions d'applaudir Frédérick au Théâtre Cluny, dans une reprise du *Crime de Faverne*. Nous apprenons qu'il est mort.

Quelques mois auparavant, je montais chez lui.

— Vous voyez, me dit-il, dans quel état je suis! (Et il se drapait encore dans sa robe de chambre comme jadis dans le manteau de don César.) Souffrant et pauvre ! On me dit que Rossi va jouer Kean. Je vous serais reconnaissant de lui demander s'il consentirait à donner sa première à mon bénéfice.

Je me rends chez Rossi, que j'avais connu en Italie.

— Mon cher Duval, me dit-il, les affaires vont

mal. Perdre en ce moment une recette est impossible. Mais si Frédérick est malheureux...

Je m'imaginais que l'artiste italien saisirait l'occasion de rendre hommage à son maître; il me proposait une aumône. Je partis.

Huit jours après Rossi tombe chez moi :

— J'ai une grande idée, me dit-il... Si je donnais une représentation en l'honneur de Frédérick Lemaître ?

J'allais m'écrier : « C'est ce que je vous demandais l'autre jour et vous avez refusé ! » Je réfléchis. Il me sembla plus pratique d'admirer son inspiration. Rossi me demande de vouloir bien m'occuper du programme. Je ne trouve partout qu'enthousiasme et dévouement. Émile Perrin me promet de faire royalement les choses, Montigny se met à ma complète disposition, Paul Féval s'inscrit pour une conférence. A la fin de la représentation, après une pièce de vers dite par Mounet-Sully, défilé des principaux artistes de Paris devant le buste du bénéficiaire.

C'est alors que commencèrent les difficultés.

J'annonce à Rossi que la première couronne sera déposée par Got, doyen de la Comédie-Française. Rossi veut s'en réserver l'honneur. Il veut aussi supprimer Mounet-Sully, supprimer Paul Féval.

— Nous remplacerons la conférence, me dit-il, par un petit dialogue. M. Paul Féval terminera une apostrophe par une phrase *dont nous conviendrons*, et je lui donnerai la réplique. Je suis chez moi !

Chez lui ! Le seul parti à prendre était de l'y laisser. Heureusement de bons conseillers persuadèrent Rossi du danger qu'il courait à demeurer sous l'ac-

cusation d'une ingratitude évidente. Il se ravisa. La représentation eut lieu. Le résultat en fut médiocre. Frédérick demeurait pauvre.

Bientôt de Frédérick n'allait plus rester qu'un peu de terre et un nom. Ci-gisent Ruy-Blas, Kean, don César de Bazan, Napoléon! La pourpre du comédien n'est plus qu'un linceul!

Mais Frédérick triompha après sa mort, comme Duguesclin gagnait des victoires. Tout Paris — celui de Déjazet — suivit son cercueil enfoui sous un amoncellement de couronnes. Il fut conduit à l'église par Victor Hugo, Halanzier, le baron Taylor, Dumaine, Laferrière et Duprez qui tinrent les cordons du poêle. L'abbé Taillefer, curé de la paroisse, célébra l'office.

Une anecdote à ce propos.

MM. Frédérick et Napoléon Lemaître s'étaient rendus la veille à Saint-Martin-des-Marais.

— Votre père, leur dit l'abbé Taillefer, était un grand artiste et un bon chrétien. A ce double titre, notre pays doit en être fier. Je serai très honoré de recevoir dans mon église ses restes mortels et de prononcer sur sa tombe les dernières prières.

Les enfants du défunt observant qu'ils étaient hors d'état de faire de grandes dépenses pour l'enterrement de leur père, l'abbé Taillefer répondit :

— Puisque Frédérick Lemaître est mort pauvre, vous paierez les frais de l'enterrement des pauvres, mais je considère comme un devoir de donner à ses funérailles toute la solennité possible.

Au cimetière, trois discours : le premier de Victor Hugo, les autres de Ferdinand Dugué et Du-

maine. Mounet-Sully clôtura la cérémonie en récitant de beaux vers de Jean Richepin.

Voici le discours de Victor-Hugo :

« On me demande de dire un mot. Je ne m'attendais pas à l'honneur qu'on me fait de désirer ma parole : je suis bien ému pour parler ; j'essaierai pourtant.

« Je salue dans cette tombe le plus grand acteur de ce siècle, le plus merveilleux comédien, peut-être de tous les temps.

« Il y a comme une famille d'esprits puissants et singuliers qui se succèdent et ont le privilège de réverbérer pour la foule et de faire vivre et marcher sur le théâtre les grandes créations des poètes ; cette série superbe commence par Thespis, traverse Roscius et arrive jusqu'à nous par Talma ; Frédérick Lemaitre en a été dans notre siècle le continuateur éclatant.

« Il est le dernier de ces grands acteurs par la date, le premier par la gloire. Aucun comédien ne l'a égalé, parce qu'aucun n'a pu l'égaler ; les autres acteurs, ses prédécesseurs, ont représenté les rois, les pontifes, les capitaines, ce qu'on appelle les héros, ce qu'on appelle les dieux : lui, grâce à l'époque où il est né, il a été le peuple : pas d'incarnation plus féconde et plus haute. Étant le peuple, il a été le drame ; il a eu toutes les facultés, toutes les forces et toutes les grâces du peuple ; il a été indomptable, robuste, pathétique, orageux, charmant ; comme le peuple, il a été la tragédie et il a été aussi la comédie.

« De là sa toute-puissance ; car l'épouvante et la pitié sont d'autant plus tragiques qu'elles sont mêlées à la poignante ironie humaine. Aristophane complète Eschyle ; et ce qui émeut le plus complètement les foules, c'est la terreur doublée du rire. Frédérick Lemaître avait ce double don ; c'est pourquoi il a été, parmi tous les artistes dramatiques de son époque, le comédien suprême.

« Il a été l'acteur sans pair. Il a eu tout le triomphe possible dans son art et dans son temps ; il a eu aussi l'insulte, ce qui est l'autre forme du triomphe.

« Il est mort. Saluons cette tombe. Que reste-t-il de lui aujourd'hui ? Ici-bas un génie. Là-haut une âme.

« Le génie de l'acteur est une lueur qui s'efface ; il ne laisse qu'un souvenir. L'immortalité qui appartient à Molière poète n'appartient pas à Molière comédien. Mais, disons-le, la mémoire qui survivra à Frédérick Lemaître sera magnifique ; il est destiné à laisser au sommet de son art un souvenir souverain.

« Je salue et je remercie Frédérick Lemaître. Je salue ce prodigieux artiste. Je remercie mon fidèle et superbe auxiliaire dans ma longue vie de combat. Adieu, Frédérick Lemaître !

« Je salue en même temps, car votre émotion profonde, à vous tous qui êtes ici, m'emplit et me déborde moi-même, je salue ce peuple, ce peuple qui m'entoure et qui m'écoute. Je salue en ce peuple le grand Paris. Paris ! quelque effort qu'on fasse pour l'amoindrir, reste la ville incomparable.

« Il a cette double qualité d'être la ville de la révolution et d'être la ville de la civilisation, et il les tem-

père l'une par l'autre. Paris est comme une âme immense où tout peut tenir. Rien ne l'absorbe tout à fait, et il donne aux nations tous les spectacles. Hier il avait la fièvre des agitations politiques ; aujourd'hui le voilà tout entier à l'émotion littéraire ; à l'heure la plus décisive et la plus grave, au milieu des préoccupations les plus sérieuses, il se dérange de sa haute et laborieuse pensée pour s'attendrir sur un grand artiste mort.

« Disons-le bien haut, d'une telle ville on doit tout espérer et ne rien craindre ; elle aura toujours en elle la mesure civilisatrice ; car elle a tous les dons et toutes les puissances. Paris est la seule cité sur la terre qui ait le don de transformation ; qui, devant l'ennemi à repousser, sache être Sparte ; qui, devant le monde à dominer, sache être Rome ; et qui, devant l'art et l'idéal à honorer, sache être Athènes ! »

J'ignore si Déjazet et Frédérick se sont croisés au Paradis, mais devant moi leurs ombres se sont rencontrées à la Salle des Ventes.

Connaissez-vous le testament de Jean-Frédéric Lessering, l'acteur allemand qui, se rendant justice à lui-même, se condamna à être après sa mort écorché vif ?

« Je me connais, disait-il, et, sachant le peu que je vaux, j'ai voulu laisser après moi un monument de mon passage sur cette terre. Hélas ! nous autres comédiens, on nous flatte, on nous vante, on nous expose à la fumée enivrante de tous les encens, et c'est là ce qui nous rend insupportables. J'ai donc pensé que si l'on voyait, après tant d'apothéoses, un

comédien écorché vif des pieds à la tête, et sa viande exposée à tous les regards, le public, habitué à nous voir la tête couronnée et le sceptre à la main, en manteau de pourpre brodé d'or, finirait par se persuader que nous sommes mortels.

« Que de peaux chargées d'oripeaux, de croix d'or, le collier au cou, l'anneau au doigt, le bracelet au bras, le rubis à la jarretière, la rose au côté, le jasmin sur le front, auraient changé volontiers leurs ornements et leurs parures contre une année de moins! Faire peau neuve! Oh! le beau rêve, et si l'on faisait peau neuve, en effet, vous ne tâteriez pas si tôt de ma peau!

« Mais enfin j'y renonce, et je vous la donne, afin que vous jugiez par vous-mêmes du sac vide qui a pu contenir tant de rires et de larmes, tant de passions et tant de douleurs. Le vase imbibé d'une liqueur généreuse en garde longtemps l'odeur enivrante ; il faut espérer que la peau de votre ami le comédien aura gardé le pli solennel que lui imposait vivante, le jeu multiple et varié des rôles et des vices de l'espèce humaine! O mes amis! étudiez cette peau que je vous laisse avec le soin que mérite un livre précieux, et vous reconnaîtrez, sans doute, à quelques plis du visage et du front, les émotions de mon cœur. »

Ainsi parlait Jean-Frédéric Lissering.

J'ai vu vendre, à l'Hôtel des Ventes, la peau encore chaude de Frédérick Lemaître ; on en fit des manchons à la Comédie, des gilets au Drame, des gants au Vaudeville. On m'a dit que Jean Ziska, lorsqu'il se sentit tué par les Hussites, voulut que sa peau fût

tendue sur un tambour. Sur ce tambour on battit avec des os de mort en guise de baguettes, et le sombre roulement alla d'âme en âme à travers l'armée ennemie. Ainsi de la peau de Frédérick, et, tandis que le commissaire-priseur multipliait le *ra* et le *fla*, les artistes présents tressaillaient.

On a vendu les froques du maître, salle n° 15. Dix francs les haillons de Robert Macaire! Un Banville avec autographe : vingt francs. Un lot d'autographes de Hugo, Vigny, Monselet : vingt francs. Six paniers de brochures, pièces et autographes : cent francs. Trente-sept autres autographes, dont un de Félix Pyat, à propos de la reprise du *Chiffonnier :* trente francs. *Des Couronnes :* quinze francs. Le buste de Frédérick par Dalay : cinquante-quatre francs. *Son ratelier :* quarante-sept francs. Une tabatière : neuf francs. Un couteau (celui d'Othello!) : treize francs. L'épée de don César! dix-neuf francs. La cotte de mailles de *La Tour de Nesles :* six francs.

Et tandis que des Juifs se partageaient les haillons de César, dans une salle à côté, d'autres spéculaient sur la peau de Frétillon.

L'oiseau est mort, tirons ses plumes, ses belles plumes qu'elle faisait si coquettement miroiter au soleil du lustre, qu'elle lissait si élégamment aux yeux émerveillés du public, en gazouillant ses chansons. Prenez-les puisqu'on vous les donne, mais n'allez pas les revêtir! Songez quel babil, quelle grâce, quelles agaceries, quels battements elles habillaient! Voici l'habit bleu du marquis de Lauzun, la tenue galante de Richelieu, la chaude douillette de la douairière de Brionne, le haut-de-chausses de Vol-

taire, l'uniforme de Gentil Bernard, avec le casque qu'elle posait si coquettement sur l'oreille qu'on eût dit une statuette de Saxe descendue de la cheminée. Voici la culotte de Figaro, le gilet de Létorière, si brodé que dix ouvrières ont dû passer des journées à se piquer les doigts. Voici encore les peignes, les dentelles, les foulards, les chiffons, un tas de souvenirs à la Marjolaine qui nous en conteraient de belles si on les laissait faire, et enfin le paravent qu'il vaut mieux ne pas interroger. Tout cela se vend en tas, sans religion, sans pitié. Tandis que dans la salle 25, le crieur aviné s'égosille à dire :

— Le cabaret de Frédérick Lemaître! les flacons vides, bien entendu...

Celui de la salle 26, hurle avec des gestes de voyou :

— La jupe de Lisette, un peu fripée, cela va sans dire!

Et pas une comédienne pour acheter ces reliques dispersées au vent d'enchères, poussées par des marchandes à la toilette.

Frédérick et Déjazet au Temple!

CHAPITRE XIV

Le marquis de Chennevières. — Un traducteur allemand. — Un bal à l'Élysée. — Jules Janin. — M Debrousse. — La maréchale de Mac-Mahon et Villemessant. — Discours sur la sympathie. — Ledru-Rollin. — La République est reconnue. — Dom Guéranger. — Réception d'Alexandre Dumas. — Balzac à l'Académie. — Paul Foucher.

La postérité serait injuste d'accuser en l'occasion l'indifférence du directeur des Beaux-Arts.

Jean de Falaise, M. de Saint-Sauton, la Roussardière, Ph. de Pointel, qui n'étaient que les pseudonymes de Charles Philippe, marquis de Chennevières, lui en voudraient, et à juste titre, eux qui — avant d'être nommés au poste officiel — se présentaient si aimablement à leurs lecteurs par des envois comme celui-ci :

> Je vous envoie, ô mes amis,
> Amis qui datez de l'école,
> Le livre des péchés commis
> Au cours de ma jeunesse folle.
>
> Pauvres péchés mignons ! Je mens
> Si je dis que je les regrette.

Ah ! qu'ils portaient bien leurs vingt ans,
Pied leste et la joie en aigrette !

Ils sentent le cidre, mais foin
De ceux que le cidre dégoûte
Et qu'un brave homme entonne au coin
D'un cabaret de grande route.

Je ne crois pas faire grand tort,
Le laissant à Jean de Falaise ;
J'en ai la conscience à l'aise ;
Ce qu'il aimait, je l'aime encore :

Les bons curés et les bons drilles,
Les mains franches, les cœurs ouverts,
Le gai refrain, les belles filles,
Les beaux pommiers et les prés verts !

M. de Chennevières avait fait son possible pour sauver Frédérick et Déjazet de la misère, mais que pouvait-il contre la mort ?

Il me raconta ses efforts dans ce sens un soir où l'on recevait chez M. Caro, lequel posait alors sa candidature à l'Académie Française ; il me les raconta tandis qu'autour de nous les uns improvisaient l'oraison funèbre de M. de Beauchêne et que les autres écorchaient légèrement M. Gaston Boissier. Caro les interrompit pour nous expliquer dans quelles conditions sa *Philosophie de Gœthe* venait de paraître en Allemagne. Elle était tout simplement signée : Wickner. Il écrivit à Leipsick afin d'obtenir une explication qu'on ne lui donna pas tout d'abord.

Enfin, après un mois, il reçut une réponse du Wickner en question, lequel ne permettait pas qu'on lui contestât le droit de signer les livres qu'il tradui-

sait sans nommer l'auteur original. Et il avait fait estampiller sa lettre par un commandant de uhlans!

Je repris ma conversation avec M. de Chennevières qui me parla de Courbet dont l'État venait de faire vendre les œuvres disponibles, à la suite du procès que l'on sait. S'il en voulait au déboulonneur, il aimait l'artiste qu'il avait connu dans son atelier situé à l'entresol d'une maison de la rue Hautefeuille et que moi-même j'avais souvent fréquenté chez Laveur, le teneur d'une table d'hôte de la rue des Poitevins où se réunissaient tous les samedis, Toussenel, Dupré, Vallès et André Lemoyne. Puis il passa à André Gill dont il aimait l'esprit et la verve. Pour un marquis, fonctionnaire sous l'ordre moral, on conviendra que son éclectisme ne laissait rien à désirer.

Quelque temps après je le retrouvai au milieu d'une fête, à l'Élysée; la plus intéressante parmi celles auxquelles j'assistai durant la présidence du maréchal. J'y revois Numa Baragnon narrant à M. Allou une histoire scandaleuse. A côté, M. Depeyre, le nouveau garde des sceaux. Un peu plus loin, MM. Batbie et Beulé, grandeurs déchues! M. de Chandordy discute avec M. de Larochefoucauld-Bisaccia et j'entends ces paroles : « L'Angleterre est une puissance qui n'a pas le droit de discuter les pesées, puisque c'est elle qui fournit les balances. » M. de Gontaut-Biron et le comte d'Armont se regardent, muets. Peut-être écoutent-ils M. Target expliquant à M. Buffet la difficulté que l'on éprouve à tirer les vers du nez d'un diplomate hollandais. Une voix s'écrie : « Allons voir les femmes! » C'est M. de Tillan-

court qui marche sur les pieds de l'amiral La Roncière Le Noury afin d'arriver plus vite.

Je m'assieds et je prends des notes : « La maréchale, toilette en faille blanche, avec plumes dans les cheveux. Mme de Troubeskoï, toilette de soie bleue ; aigrette de diamants avec perle à la base. Duchesse de Chartres, jupe de faille rose, avec corsage de même couleur, brodé de soie blanche. »

Un invité qui lisait par-dessus mon épaule, s'écrie :

— Le déshabillé des Muses !

Encore M. de Tillancourt !

A la fin de la soirée je retrouve M. de Chennevières. Il s'est absenté pour aller au galop de deux bons chevaux chez Jules Janin, dans son chalet de Passy. Il l'a trouvé assis dans un grand fauteuil et à peu près immobile. Il m'apprend que Janin, si gai, si souriant, est devenu taciturne. « La maladie, me dit M. de Chennevières, a moins de part à cet état nouveau que l'ingratitude du *Journal des Débats* qui l'a récemment privé de son feuilleton. » Et le directeur des Beaux-Arts ajoute que, durant sa visite, Jules Janin a reçu une dépêche d'Évreux lui annonçant la mort de son beau-père, M. Huet. Sur quoi il s'était écrié : « Voyez la perfidie de la fortune ! Je perds mon feuilleton, mon beau-père, et voilà que je deviens millionnaire, ô dérision ! quand la goutte me prive des bras, des jambes, du goût, tout ce qui constitue les ressorts de la vie active ! Allons, je suis un académicien au grand complet ! »

Qui se souvient de M. Debrousse, un ancien maçon

devenu millionnaire grâce à son activité et à son intelligence? Sachant tout juste l'orthographe, il apportait dans les discussions administratives une telle clarté, il possédait si curieusement les chiffres qu'il devenait indispensable à toutes les grandes entreprises. Ces qualités lui ayant rapporté des millions, il habitait un très bel hôtel situé près des Champs-Élysées et couchait dans une chambre splendide décorée d'un des plus beaux Véronèse qu'il m'ait été donné de voir.

M. Debrousse émit l'idée d'une fête nationale dont il laisserait l'organisation aux soins de la presse parisienne, qui aurait pour but de stimuler le commerce de Paris et de venir en aide aux malheureux. Trente-quatre journaux promirent leur concours. Un comité se constitua avec *L'Assemblée Nationale*, *La Liberté*, *Les Débats*, *Le Moniteur Universel*, *Le National*, *L'Ordre*, *La Presse* et *L'Événement*. Je représentais ce dernier journal. Étant le plus jeune, on me nomma secrétaire.

J'avais la naïveté de croire que les rivalités et les haines du moment désarmeraient devant une bonne action à accomplir, d'autant plus que M. Debrousse ne représentait aucun parti combattant. Dès la première séance les passions politiques se déchaînèrent. On discuta la question de savoir si la fête prendrait un caractère républicain, bonapartiste, orléaniste ou royaliste. En vain quelques esprits censés firent observer qu'il suffisait qu'elle eût lieu au profit de la charité. La méfiance continua de régner.

Et pourtant la maréchale de Mac-Mahon ne négligeait rien pour tout concilier. Nous fûmes conviés

par elle à l'Élysée, Villemessant, Edmond About et moi. Elle écouta patiemment les observations d'About qui, à ce moment, faisait une guerre sans merci à l'ordre moral, et ne dédaigna pas de sourire à quelques-unes de ses réflexions un peu inopportunes, mais risquées avec tant de finesse! Il faut avoir connu About pour se rendre compte du charme de son esprit et de la façon dont son sourire désarmait un adversaire. Il parlait comme il écrivait. Elle souffrit sans broncher les familiarités de Villemessant qui, chaque fois qu'il prenait la parole, attirait son attention en l'effleurant de sa canne. Je crois bien que ce jour-là, Mme la duchesse de Castries s'aperçut que l'éducation de la nouvelle République valait mieux que celle de la monarchie désuète. About s'en amusa beaucoup.

Finalement le projet fut abandonné et M. Debrousse, ne voulant pas que les malheureux pâtissent de l'état des choses, envoya cent mille francs à l'administration du Mont-de-Piété, afin qu'on rendît leurs matelas à ceux qui, dans leur détresse, s'étaient vus dans la nécessité de les engager.

A la sortie de l'Élysée, Villemessant remonta en voiture, et About me prenant le bras me pria de l'accompagner jusqu'au *XIXe Siècle*. Il m'annonça la mort de Jean Bonfrain, un graveur de talent demeuré ignoré et avec lequel il avait vécu à Athènes. Jean Bonfrain avait été trouvé la veille, sur un grabat, la tête trouée par une balle.

— Vous devriez, me dit About, écrire un article sur lui. Je vous donnerai tous les détails relatifs au pauvre garçon dont le seul tort fut de n'être pas

sympathique. Oh! la sympathie! Dès qu'un enfant naît en France, ou les Fées l'abandonnent à lui-même, ou, se groupant autour de son berceau, elles lui murmurent à l'oreille : « Dans vingt ans, grâce à notre protection, tu seras le sympathique auteur de... A l'audition de ton nom, les cœurs s'ouvriront en même temps que les colonnes des journaux. Cinq ans après, de sympathique tu deviendras célèbre. » L'enfant n'a qu'à se laisser grandir. A peine commence-t-il à ouvrir la bouche, il compte des admirateurs. Ses premiers mots tracés sur le papier, ses premiers coups de pinceau, ses premières notes de musique soulèveront des concerts d'éloges dans lesquels chacun se disputera l'honneur de battre la mesure. S'il se faufile adroitement dans quelque salon à la mode, la société se fera l'écho de la presse. Poussé par une personnalité mâle ou femelle — nous ne faisons plus de ces distinctions — l'étape sera vite parcourue. Il est arrivé, fêté, décoré, l'Académie le guette.

— Supposez-vous le sympathique d'invention moderne?

— Certes non. On accusait Corneille d'être simple, timide, d'une conversation ennuyeuse, de ne juger de la valeur de ses tragédies que d'après l'argent qui lui en revenait. En revanche on se disputait Segrais qui savait plaire. D'ailleurs, convenez-en, la sympathie s'adresse plus volontiers à la médiocrité. N'ayez qu'un talent *moyen*, souriez à tous, distribuez éloges et poignées de mains, autant de pièces fausses sur lesquelles on vous rendra de la monnaie courante. Découvrir du mérite à tout le monde est un procédé infaillible pour que tout le monde vous en trouve.

Mais cette opinion devenue un expédient, afin d'éviter qu'à force de manifestations elle ne passe pour banale, il convient de la racheter de temps en temps par quelques coups de massue assénés à propos sur un homme trop élevé pour qu'il ne dédaigne pas de vous les rendre, ou trop bas placé pour que la riposte vous atteigne. Ah! si ce pauvre Bonfrain n'avait pas vécu dans la sérénité de son talent!

Comme à cette époque, il était souvent question de Ledru-Rollin, je voulus le voir en pantoufles. Je gravis une route côtoyant le parc de Fontenay-aux-Roses et longeai la propriété de l'inventeur du suffrage universel.

Propriété vaste mais triste, entourée de murs chancelants. De temps en temps, des brèches obstruées par des clôtures en planches. Au bas de la propriété tourne un chemin vicinal boueux et défoncé. Puis un carrefour où s'élève une grande porte cochère verte, flanquée de deux petites portes de même couleur. On m'introduit dans une vaste cour sur laquelle donne une maison à trois étages, d'apparence modeste. Je traverse un corridor prenant jour sur le parc et pénètre dans le salon après avoir franchi une sorte de salle de conseil dont l'ameublement se compose d'une table en acajou et de six chaises. Le salon, d'une simplicité primitive, respire un parfum de vieilles boiseries. Quelques fauteuils, un canapé recouvert d'une tapisserie, deux chaises premier Empire, une table de marqueterie, deux vases de Sèvres. La lumière arrive par deux grandes fenêtres s'ouvrant sur le parc.

Au bout de dix minutes entre Ledru-Rollin. Il me prie de m'asseoir et prend place devant moi. Il se fait un silence de quelques instants dont je profite pour étudier mon hôte. Il n'a pas vieilli ; un peu plus d'embonpoint, voilà tout. Les cheveux sont châtain-blonds, la moustache et les favoris épais. Pas un poil blanc; Ledru-Rollin semble un propriétaire paisible, dans son large pantalon et sa cotte violette.

Je m'excuse de mon indiscrétion.

— Vous êtes tout excusé, répond-il. Je suis habitué à ces visites impromptues. En quoi puis-je vous être utile?

— Permettez-moi d'abord de vous demander des nouvelles de votre santé. Les journaux ont fait courir le bruit que vous étiez malade, sans autres explications.

— Vraiment, j'ai été fort malade. En 1871, je dus renoncer à toute candidature. Je crachais le sang et ne me sentais pas la force de remplir un mandat comme celui de député. Quant à ce fameux voyage que je viendrais de faire dans le département de Vaucluse, il est faux. A dire vrai, je ne tenais pas à poser ma candidature et, selon mon habitude, j'ai pris le parti de laisser faire mes électeurs sans m'occuper de rien. Je reçois de partout des télégrammes et des lettres m'annonçant que la majorité m'est acquise. S'il en est ainsi je reviendrai à l'Assemblée, bien que je me fusse promis de n'y point mettre les pieds avant les élections nouvelles. J'y reviendrai pour me soumettre aux décisions du suffrage universel que j'ai fondé et que je veux défendre encore si mes

forces me le permettent. Je n'ai même pas écrit une lettre à la presse, malveillante en général pour moi. Je pourrais même dire qu'elle est ingrate. Elle devrait se souvenir qu'après avoir été sa victime, j'ai eu le courage de défendre ses libertés à la tribune!

Et après avoir repris haleine :

— Si vous saviez, monsieur, les histoires fantastiques que l'on a racontées sur mon compte! Vous n'êtes pas, bien que très jeune, sans savoir que l'on m'a accusé d'avoir conspiré contre la vie de Bonaparte? J'étais alors à Londres, où je voyais souvent Mazzini, un brave cœur mais une tête folle. Il me mit au courant de ses projets. Je ne négligeai rien pour l'en détourner. Je cherchai à lui démontrer que la liberté ne devait pas être donnée à la France par une main étrangère. J'ajoutai que la police de Bonaparte, très bien renseignée, devait déjà traquer les affiliés. Je n'ai donc pris part au complot que pour en arrêter l'exécution. Ce qui n'a pas empêché Bonaparte de m'exclure de l'amnistie et de me condamner à vingt-trois ans d'exil.

— Vous étiez avec Mme Ledru-Rollin?

— Elle ne m'a pas quitté un instant. Nous vivions comme des forçats. A Londres, il n'y a place que pour les commerçants et les escrocs, c'est ce qui m'a décidé à écrire mon livre sur la *Décadence de l'Angleterre*.

J'allais prendre la parole quand parut Mme Ledru-Rollin.

— Je vous présente ma femme, continua-t-il, celle que l'on m'a accusé de traîner par les cheveux, tandis que nous n'avons jamais cessé d'être un ménage

parfait. A Londres, elle a passé pour ma maîtresse. Après avoir attaqué ma vie domestique, on m'a accusé de prévarication. Ainsi j'aurais acheté cette propriété avec mes bénéfices sur l'impôt de quarante-cinq centimes ; or elle me vient de ma famille à laquelle elle appartient depuis plus de cent cinquante ans. Ma vie politique m'a si peu rapporté, qu'en exil, pour vivre, il m'a fallu traduire en français, pour un éditeur belge, des ouvrages anglais sur l'astronomie, tandis que ma femme traduisait de son côté des livres allemands. Enfin j'ai retrouvé mes pénates, c'est plus que je n'osais espérer. Je tiens à cette maison, construite par Scarron et dont l'annexe a été bâtie par Camus, l'architecte de la Convention. J'aurais pourtant, ajouta-t-il avec un sourire triste, sacrifié la maison, l'annexe, le jardin jadis dessiné par Le Nôtre, aux deux cèdres que vous voyez d'ici.

— Pourquoi?

— Voyez comme ils sont beaux! Ils ont été plantés par les deux fils de mon grand-père, le lendemain de la mort de Robespierre, le 10 thermidor. Mon grand-père était royaliste et est mort guillotiné.

Je me retirai. Ledru-Rollin m'accompagna jusqu'à la porte d'entrée.

— Regardez cette cour où picorent mes poules. La première fois que Quentin-Bauchart la traversa, il était alors rapporteur de la Commission d'enquête. Je le vis regarder de tous les côtés comme un homme inquiet. Il cherchait les six lions magnifiques copiés sur ceux de l'Alhambra, lançant des jets d'eau immenses et que la calomnie m'accusait d'avoir fait édifier. Quentin-Bauchart rit encore de la légende.

L'*Événement* continuait de naviguer entre deux eaux, et Magnier, sentant le besoin de mettre au gouvernail un homme prudent, choisit Hector Pessard, dont la modération pratique, sans compromettre l'existence du journal, risquait d'augmenter ses ressources pécuniaires, car Pessard était en rapport avec les grosses maisons financières de l'époque et jouissait de la confiance des républicains modérés appelés à détenir un jour le pouvoir. Il marchait flanqué de deux rabatteurs, Ebstein et Jacques Meyer, protégés par M. de Marcère qui enrichit l'un et promit tant à l'autre, que cet autre pris de vertige se suicida. Et nous politiquions, ménageant les choux de l'ordre moral et les chèvres du centre gauche, quand arriva la célèbre discussion sur les lois constitutionnelles. Pour le coup l'existence même de la République se trouvait en cause. Magnier perdait la tête. Il me suivit à Versailles le jour où Laboulaye défendit l'amendement du centre-gauche. Quand le susdit amendement fut repoussé par 359 voix contre 336, Magnier faillit s'effondrer et ne reprit possession de lui-même que pour me reprocher amèrement l'indifférence que j'ai toujours montrée pour la politique. Je partais de ce principe que s'il est difficile de faire de la bonne soupe avec du mauvais beurre, il l'est plus encore de constituer un bon Gouvernement avec les hommes qui sentent toujours un peu le rance. Puis il me quitta, je le cherchai vainement, et lorsque je le retrouvai à la gare, il montait dans le compartiment du duc de Broglie.

Il me suivit également à la séance définitive où M. Wallon défendit le second amendement reconnais-

sant la République avec un président nommé pour sept ans ; il me suivit, traînant après lui un marchand de chevaux qui, fournisseur de l'Élysée, le menaçait d'une saisie au cas où la tranquillité du maréchal serait en cause. Je regrette de n'avoir pas sténographié la conversation qui s'établit entre le maquignon réactionnaire et le publiciste endetté. Ils étaient l'un à côté de l'autre dans la tribune des journalistes. Lorsque la République fut proclamée par une voix, le maquignon pâlit sous le regard triomphant de son créancier qui, constatant la déchéance de l'ordre moral, renouvela ses billets. Ce soir-là Magnier monta dans le wagon de Jules Grévy.

L'*Événement* devenait franchement républicain. Magnier, en proie à un libéralisme d'autant moins mesuré qu'il ne le prévoyait pas, ne parlait plus que d'hécatombes et son valet de chambre constata que son maître sifflotait la *Marseillaise* en changeant de flanelle.

Cet excès de civisme faillit deux fois me brouiller avec lui.

La première à propos de la mort de dom Guéranger.

Quelques années auparavant, sous le coup d'un chagrin que connaissent la plupart de ceux qui ont eu vingt ans, j'avais eu l'idée bizarre d'entrer dans les ordres et, pour ce faire, j'adressai à dom Guéranger une lettre dans laquelle je lui expliquai mon cas. Huit jours après il m'invitait à passer une semaine à l'abbaye de Solesmes. Je n'y manquai pas et dom Guéranger me raisonna en prêtre qu'apitoient les souf-

frances humaines et en homme qui en a souvent approfondi la vanité. Le petits-fils de Mabillon qui, en 1833, avait eu la gloire de reconstituer l'ordre des Bénédictins supprimé par la Convention, ce philosophe, ce savant, ce pasteur d'âmes, me fit comprendre le peu de stabilité de ma vocation et me renvoya au monde, après m'avoir gardé huit jours que je n'oublierai jamais! Oh! les ombrages de cette abbaye que je devais retrouver un jour déserte et occupée par des gendarmes! Les conversations de dom Guéranger quand d'un coup d'aile il quittait la terre et s'approchait du Ciel! Celles de ses subordonnés dont les cœurs meurtris débordaient pourtant de reconnaissance et de joie! Le recueillement des offices, les lectures au réfectoire, les promenades aux environs de Sablé, les haltes chez la duchesse de Luynes, les angélus! Pourquoi dom Guéranger m'a-t-il renvoyé à Satan? Probablement parce que j'appartenais depuis trop longtemps au diable.

Lorsque le cher et grand bénédictin de la réforme de Saint-Maur rendit son âme à Dieu, j'écrivis un article où je célébrais son esprit, son cœur et ses talents. Magnier, qui venait probablement de quitter un député en *et* car Pessard demeurait un paisible — entra dans une colère épouvantable et me demanda si je voulais remettre à nouveau la France entre les mains du cléricalisme. J'y songeais si peu que je ne pus retenir un éclat de rire qui le désarma. Mais mon article ne passa pas et j'en voulus longtemps à Magnier de m'avoir privé de la satisfaction d'accrocher une couronne à la croix de pierre élevée sur les restes d'un saint.

La seconde fois, la discussion s'éleva à propos d'Alexandre Dumas fils, dont la réception venait d'avoir lieu à l'Académie.

J'avais et j'ai conservé pour Dumas fils une haute estime littéraire. Magnier, dont la poétique se limitait alors aux vers de Clovis Hugues, le trouvait *réactionnaire*, car cette épithète absurde était à la mode. On est toujours réactionnaire par comparaison. Qualifier Dumas de réactionnaire me paraissait aussi bête que d'estimer les vers de Lamartine un peu centre gauche ou ceux de Hugo trop radicaux. Je passai outre et fis mon article. Il ne parut pas. Je donnai ma démission.

De cet article je ne veux retenir qu'un passage, celui où je relevais l'erreur de M. d'Haussonville qui, répondant à Dumas, s'exprima ainsi : « A l'exemple de Balzac, de Béranger et de tant d'autres, votre père a préféré demeurer ce que vous appelez quelque part « un académicien du dehors ». — Or, Balzac s'est présenté deux fois à l'Académie. La première en 1849, au fauteuil de Chateaubriand. Le duc de Noailles obtint 25 voix et Balzac 4. La seconde à celui de Vatout. Voici quels ont été les résultats oubliés.

M. de Saint-Priest.	10
Nisard.	5
Philarète Chasles	4
Saintine	2
Balzac	2

Au second tour :

M. de Saint-Priest.	12
Nisard.	11
Saintine	3
Balzac.	1

Au troisième tour Balzac n'eut plus de voix et M. de Saint-Priest fut nommé.

Je me demande à quoi a bien pu lui servir ce genre d'immortalité.

Magnier ne voulut pas entendre parler de ma démission. Nous dînâmes le lendemain ensemble, à mes frais.

CHAPITRE XV

La colonie d'Asnières. — Armand Silvestre. — La simplification en art. — Hervé. — Adolphe Jaime. — Eugénie Doche et *Les Filles de marbre.* — Jules Janin et *L'Ane mort.* — *Coquin de Printemps!* — Olivier Métra. — *Le Mariage avant la lettre.* — Gaston Serpette. — L'opérette française. — Durandeau. — Alphonse de Launay. — Couturier. — Darcier. — Le prince Stirbey. — Luce Couturier. — Alphonsine. — *Monsieur Alphonse.* — Édouard Cadol. — *Faublas.* — Robert Planquette. — Thérésa. — Raoul Donval. — Histoire d'un singe et d'une Légion d'honneur. — Hamburger. — Paul Alexis. — Vast-Ricouard. — L'épopée d'une comédie.

Je ne voudrais pas rappeler mes souvenirs de jeunesse sans retourner à Asnières que j'habitais alors avec toute une colonie littéraire et artistique.

J'y retrouverai d'abord Armand Silvestre qui réveillait les coqs. Silvestre se levait, en effet, à quatre heures du matin, hiver comme été. En revanche, il dormait à neuf heures du soir, où qu'il fût, sauf, peut-être, chez les dames. A quatre heures et demie, il fallait que Stéphanie, sa compagne, lui servît son premier déjeuner. A cinq heures moins le quart, la Muse le chatouillait. Il lui souriait de ce sourire si

rempli de spirituelle bonté qu'on lui a connu, prenait la plume et versifiait. La journée était réservée à Paris.

Je dois ajouter que si, par le plus grand des hasards, Silvestre oubliait de se lever à l'heure matinale que j'ai dite, Stéphanie se chargeait du réveil, avec d'autant plus d'insistance qu'elle supposait pouvoir mettre la paresse sur le compte d'une infidélité. Bonne comme du pain, Stéphanie, mais tambour-major. Silvestre, qui l'aimait beaucoup — et il avait bien raison — la craignait comme un écolier son magister, car non seulement elle surveillait sa conduite, mais prenait la direction des fonds. On ne saurait s'imaginer les ressources auxquelles était réduit ce pauvre Armand pour se ménager quelque argent de poche qu'il pût dépenser sans en confesser l'emploi. J'ai sous les yeux un billet de lui dans lequel il m'invite à dîner et se terminant par ce *Post-scriptum* trois fois souligné :

« Vous savez, mes chroniques au *Voltaire* sont inconnues à la maison. — Budget réservé. »

Je ne m'étendrai point sur le poète dont on connait l'œuvre. Je rappellerai seulement certain soir où, après avoir lu quelques épreuves de la *Chanson des Heures*, la conversation tomba sur les procédés synthétiques recommandés alors par l'école nouvelle. Le mot de synthèse, prononcé devant lui si abondant en idées et si riche en mots, le rendait furieux.

— Oui, me dit-il, nous vivons en un temps où tout doit se faire très vite, les vers, les affaires, et même les enfants. Alors, on simplifie et, loin d'achever, c'est à peine si l'on commence. Pour ne parler

que d'art, par exemple, avez-vous remarqué que dans nos Salons, sur cent paysages, il y en a quatre-vingt-quinze sans arbres? Un paysage sans arbres, c'est pourtant un oiseau sans plumes! La raison de cette simplification est simple : il faut vingt ans pour apprendre à dessiner un chêne, il suffit d'une seconde pour le supprimer. Les figuristes ne se gênent pas davantage. Dessiner une tête, un corps, attacher une main ou une jambe, cela réclame des études très longues. Alors, on fait bon marché de la ligne, de la construction, du mouvement, on *tache*, et c'est à volonté un paysan, un consul romain, un ange ou une grisette. Ajoutez à cela ce nouveau principe que plus un individu est mal dessiné, *plus il marche*. Les musiciens ne demeurent pas en arrière. Des accords, rien que des accords : « Qu'est-ce que vous m'embêtez, avec vos airs! me disait l'autre jour un jeune compositeur. Avec vos mélodies! Pourquoi pas des romances? Est-ce que la musique est faite pour des airs? S'il fallait attendre que vienne l'inspiration, nous n'en aurions jamais fini! — Des airs? De l'Auber, pendant que vous y êtes! Des accords. Voilà tout. Je voudrais, surtout au théâtre, n'en entendre qu'un seul, qui serait la synthèse de la partition. Dans *Tristan*, par exemple, il y a un *fa*, un *si*, un *ré* dièze et un *sol* dièze confondus, cela me suffit. Il serait même désirable que l'auditeur se satisfît d'une note. Un jour, j'ai assisté à une tempête. J'en ai rendu toute la splendeur avec un mi! Maintenant, je dois ajouter qu'il y avait quelque chose à la clef! » Quant au roman, c'est décidé : pas de sujet. Un sujet! Toute l'école en crèverait de rire, et vous crouleriez sous le

mépris! Prenez la place du Panthéon. Elle est tout entière dans la borne qui se trouve devant la mairie. Le monument, les maisons qui l'entourent, ça n'existe pas! La borne! Sur cette borne, vous asseyez un homme, une ébauche d'homme, et quand l'homme se relèvera, le roman doit être fini. D'où il vient, ce qu'il pense, où il va, ça ne vous regarde pas. Le comble de l'art serait même de supprimer l'homme et de ne laisser que la borne!

Et il soulignait chaque paradoxe d'un bon rire si réjouissant que Stéphanie n'y résistait pas.

A quelques pas de Silvestre, demeurait Hervé qui travaillait alors à *Belle Poule*, avec Crémieux et Saint-Albin. Hervé le *toqué*, l'abracadabrant, l'épileptique, l'inventeur des Faust à mécanique, des Chilpéric en carton, des ducs d'En Face, le pourvoyeur de Charenton et le grand organiste de Bicêtre, était, chez lui, le compositeur le plus raisonnable, l'artiste le mieux pondéré, et quelquefois le poète le plus exquis. Il commençait déjà à souffrir de la réputation de toqué qu'on se plaisait à lui faire et cherchait le moyen de montrer son équilibre. Il s'en ouvrit à moi plus tard, en des termes à peu près identiques à ceux de Gaboriau regrettant d'être le prisonnier du roman-feuilleton.

Un jour, je reçus de lui le billet suivant :

Cernay, près Ermont.

« Mon cher Duval,

« Je vous envoie la brochure du *Chevalier d'Harmenthal*. Il y a là un charmant opéra-comique. On

pourrait le greffer au besoin sur le *Vicomte de Létorière*. Ça serait un rôle écrasant pour Granier!

« Mille cordialités.

« HERVÉ. »

Je ne me mis pas à la besogne, estimant le sujet plus dramatique que musical — Messager en a fait l'expérience — et les années passèrent.

Je retrouvai plus tard Hervé à Londres. Il dirigeait alors l'orchestre de l'Empire et habitait, en compagnie de sa jeune femme et de son fils qui étudiait le violon, un délicieux cottage sis Lewisham Road et dit : Sandfield Lodge. L'idée de travailler à un opéra-comique sérieux le hantait toujours. Il alla jusqu'à m'offrir une hospitalité d'un mois pour que nous en causions plus sûrement et s'apprêtait à faire également venir Jaime avec lequel il avait remporté tant de succès, lorsque je finis par lui démontrer l'imprudence qu'il commettrait en changeant tardivement un genre qui lui rapportait une sorte de gloire. Il en convint, mais avec tristesse.

Quelques jours après, revenu à résipiscence, il me mettait en contact avec Augustin Harris, le plus grand impresario de Londres et l'individu le plus extraordinaire que l'on pût imaginer. Sa vie se passait ou dans un train, ou sur un bateau. Cette lettre d'Hervé remplacera le portrait de notre homme :

3, Pembroke Villa
Pembroke Square,
Kensington, W.

« Mon cher Duval,

« Une chose que vous ignorez, j'en suis sûr, c'est qu'il est excessivement difficile de mettre la main sur M. Augustin Harris. Il y a environ quinze jours, je vais le trouver à une heure que je crois favorable. Il était en Écosse (Glascow). La semaine dernière, j'y retourne. Il était en Irlande (Dublin). Je ne me rebute pas et j'y retourne hier. Ah! Enfin! Je l'aperçois sur la scène de Drury Lane, entouré de deux cents femmes environ, qu'il était en train d'engager pour sa pantomime prochaine au susdit théâtre. Il m'aperçoit, fait un signe de tête et me fait attendre trois quarts d'heure. Il vient à moi, je lui dis vous avoir écrit, que vous m'avez répondu. Il me répond : « Tant « mieux! Donnez-moi la lettre! » Le temps de la chercher dans mon portefeuille, Harris a disparu! Ciel! Où est-il? Je fouille le théâtre, le jour baisse, la nuit vient, les gracieuses recrues se disséminent. J'appelle! Je vois une ombre. Lui! Non. Seulement son chapeau porté par un valet qui le cherche; et je m'apprête à le chercher avec lui, lorsque le concierge me dit : « M. Harris? Il vient de partir pour Liverpool « où il prend le bateau d'Amérique! — Sans cha- « peau? — Ça lui arrive souvent quand il est « pressé! »

« Il revient pour Christmas. Attendons! Quelque chose me dit qu'avec ce diable d'homme tout se terminera à la satisfaction générale.

« Cordialement à vous.

« HERVÉ. »

Je n'avais pas le temps d'attendre et revins à Paris, où j'apprenais bientôt la mort d'Hervé, qui fut, paraît-il, attendrissante et bourgeoise.

Puisque le nom d'Adolphe Jaime me vient sous la plume, je ne veux pas tarder plus longtemps à parler de lui qui, d'ailleurs, habitait aussi Asnières.

Jaime, dont on raconte ici l'histoire pour la première fois, était le fils d'un commissaire à Versailles qui signa nombre de vaudevilles. Il atteignait sa quatorzième année quand un beau jour, son maître de pension le fit venir et lui dit :

— Mon cher enfant, depuis deux années, votre père oublie de payer ce qu'il me doit pour votre éducation. J'ai donc le regret de vous mettre à la porte.

Voilà mon Jaime sur le pavé de Paris, sans un sou dans la poche. Il s'assied sur le premier banc, se met à réfléchir sur le parti qu'il prendra, quand un vieillard s'approche de lui et d'une voix paternelle :

— Qu'est-ce que tu fais là, Adolphe?

Jaime lève la tête et reconnaît le meilleur ami de son père, ce bon Simonis Empis, auteur dramatique, littérateur, secrétaire de la bibliothèqae royale, chef de division à la maison du roi et plus tard membre de l'Académie française.

Il lui explique la raison de son renvoi, son embarras, l'impossibilité où il est de retourner à Versailles et, les larmes aux yeux, avoue que son premier souhait en l'occurrence serait de déjeuner.

Simonis Empis s'assied près de lui. Pendant une heure, interminable pour un estomac affamé, il lui adresse un discours sur la faillibilité des choses humaines, les devoirs filiaux, les diverses façons de

se conduire dans le monde, etc., etc., puis, se relevant avec une gravité que Jaime reproduisait dans un irrésistible comique :

— Prends cet argent, et fais-en bon usage !

Et il disparaît en lui laissant dix sous !

Comment Jaime gagna-t-il Versailles? Il ne s'en souvenait plus! Mais il se rappelait qu'arrivé au port, il apprit que son père prenait un congé d'un mois sans que l'on connût sa destination. Voilà mon Jaime sur un autre pavé aussi peu hospitalier que le premier. Il emprunte cent sous au secrétaire du commissariat, part chercher fortune à Paris, échoue dans un hôtel de la rue de l'Arbre-Sec et, les cent sous dépensés, se couche en se recommandant à Dieu.

Le lendemain arrive. Il se demande comment il déjeunera, quand, ô surprise! sur le seuil de sa porte, il aperçoit du pain, un morceau de bœuf et une demi-bouteille de vin! Vingt-quatre heures après, le menu a changé, mais c'est toujours un menu. Quarante-huit heures s'écoulent, miracle identique. Il veut en avoir le cœur net, guette la fée bienfaisante qui le nourrit si généreusement et si discrètement aussi... Une fée n'y eût pas suffi, il en fallait plusieurs que personnifiaient les locataires de l'hôtel spécialement recrutés parmi des grisettes qui, toutes amoureuses de l'enfant et au courant de sa situation, se disputaient l'honneur de le nourrir, comptant bien qu'il s'acquitterait avec des baisers!

Jaime (paraît-il, superbement beau) n'y faillit pas. Mais de baisers, pourtant monnaie courante, tout le monde ne se contente pas, et puis nos grisettes changeaient volontiers de nid. Il s'agissait donc d'opter

pour un métier quelconque, lorsqu'il rencontre un directeur de troupe ambulante qui l'engage. Jaime débute à Melun dans une grange. « Je jouais, m'a-t-il souvent raconté, le rôle d'un jeune mousquetaire amoureux de la reine, mais la vraie difficulté de mon rôle consistait à effrayer à coups de chapeau les chauves-souris qui envahissaient la salle. » La troupe passe à Fontainebleau pour y demeurer huit jours. Jaime trouva le moyen de payer sa chambre en faisant le portrait de son concierge. (Nous avons tous deux retrouvé ce portrait en 1886!) Le directeur annonce qu'on va partir pour La Haye. En route! Je lui laisse la parole :

— Tous les jours, en sortant du théâtre pour regagner mon domicile, je passais devant une maison à la fenêtre de laquelle se tenait une petite Hollandaise jolie comme un cœur. Un beau jour, je salue, je souris et je monte! La petite se met à pleurer. Je la rassure en lui affirmant que ma courtoisie ne brusquera pas les choses, elle me répond en sanglotant plus fort : « J'ai été, s'écrie-t-elle, tellement malmenée dans ma vie que j'en suis malade. Or, ma maladie est contagieuse. Et je vous aime! » Tu vois ma stupéfaction. La gravité de l'aveu, l'effort qu'elle dut faire pour y consentir, la pitié qu'elle m'inspirait me touchèrent au point que je me chargeai de sa guérison, prélevant les soins médicaux sur des appointements dérisoires, jusqu'au moment où il me fallut rentrer en France.

— Et tu n'as plus jamais revu ta chère avariée?

— Attends! Quelques années plus tard je donne à l'Ambigu un drame en cinq actes en collaboration

avec Decourcelle : *Sarah la Créole*. Durant l'entr'acte du deux au trois, un garçon de service m'apporte une carte armoriée sur laquelle je lis : *Baronne de B.* et au-dessous : « Serait très heureuse si M. Jaime voulait lui faire le plaisir de venir lui serrer la main. » Je cours, je reconnais ma malade de La Haye. Guérie, elle s'était liée avec un riche baron hollandais qui l'avait épousée. Elle voulait me témoigner sa reconnaissance d'un service auquel j'aurais eu garde de faire allusion. L'affaire n'eût pas de suites et j'ignore ce qu'elle est devenue.

Sarah la Créole fut pour Jaime un début qui devait le mener au succès. *On demande un Gouverneur* prouva la souplesse de son talent. La liste de ses œuvres, parmi lesquelles *Le Petit Faust*, *Le Tronc d'Écosse*, etc., serait interminable. Je veux pourtant insister sur une part de collaboration qu'on ignore et que j'ai apprise dans des conditions particulières.

Nous avions deux places pour la première matinée des *Surprises du Divorce :* Jaime un fauteuil, moi un strapontin sis contre l'avant-scène de droite. Pendant un entr'acte je me sens frappé sur l'épaule, me retourne et vois Mme Doche qui me prie de venir lui rendre visite.

— Voici, me dit-elle, le service que j'attends de vous. Vous savez ou vous ne savez pas que Jaime et moi nous nous sommes adorés? Il y a bien longtemps, hélas ! Amenez-le moi donc. Le passé ne m'effraie plus.

Je fais la commission à Jaime qui me répond textuellement :

— Dis-lui que je suis trop vieux et qu'elle est devenue trop laide!

A la fin de sa vie il avait de ces boutades-là.

En vain je cherche à lui démontrer l'impossibilité de faire valoir une pareille excuse aux yeux d'une femme dont la démarche est plutôt aimable; il ne veut rien entendre. Je retourne auprès de Doche et lui dis :

— Jaime vous trouve trop jeune pour sa vieillesse. Sa coquetterie le retient au rivage.

Elle sourit et me faisant asseoir auprès d'elle :

— Pour vous remercier du dérangement je vais vous conter une jolie histoire. En 1852, on me pria de dire quelque chose dans un bénéfice organisé à l'Ambigu. Mon numéro devait passer sur les onze heures du soir, je prie Jaime de m'attendre devant le théâtre. Jaime, ne me voyant pas venir à l'heure probable, pénètre au foyer, où je lui apprends que, pour une raison que j'oublie, je ne paraîtrai pas devant le public avant une heure du matin. « Tu en seras quitte, lui dis-je, pour fumer quelques cigares de plus. » Jaime s'en va, flâne sur le boulevard, puis levant la tête aperçoit de la lumière chez Lambert Thiboust. Il y monte et le trouve en compagnie de Théodore Barrière. Tous deux s'arrachaient les cheveux de désespoir. « Qu'y a-t-il? » s'écrie Jaime. « Nous devons, répond Barrière, livrer au Vaudeville une pièce dans quinze jours! La direction nous presse, Fechter est sur notre dos, Mme Fargueil nous bombarde quotidiennement de lettres et *nous n'en sortons pas!* » « Eh bien! fait Jaime, il y aurait peut-être un moyen. J'attends Doche qui en a pour deux

heures. Lisez-moi la pièce, c'est bien le diable si je ne trouve pas quelque chose. » Barrière et Thiboust sautent sur la proposition et commencent la lecture par ce titre : *Les Femmes à travers le monde*. Jaime écoute attentivement et la lecture terminée : « Voilà ce que je ferais à votre place... » Il rebâtit la pièce chancelante et, dans le dialogue, lui trouve son titre qui sera : *Les filles de Marbre*. Barrière et Thiboust sont sauvés !

— Jaime n'a jamais été nommé?

— Attendez ! continue Doche, vous allez voir si les mœurs théâtrales ont changé. Barrière et Thiboust veulent le mettre de la collaboration. Jaime s'y refuse sous prétexte qu'il jugerait indélicat de se faire payer de simples conseils de camaraderie. Ils insistent. Jaime entêté comme toujours — il vient de vous en fournir une preuve — les menace d'une brouille et part.

— Votre histoire n'a pas de dénouement?

— Attendez encore. Le soir de la première représentation des *Fille de Marbre*, je recevais des auteurs un billet dont voici à peu près la teneur : « Ma chère Eugénie, pour des raisons que tu sais, tu toucheras un tiers des droits sur les cent premières représentations de notre œuvre nouvelle. Le sacrifice nous coûtera peut-être moins cher que si nous t'envoyions des fleurs ». Rapportez l'histoire à Jaime, je n'ai plus jamais eu l'occasion de la lui dire.

La réputation venait quand un matin où il se rendait chez Barrière. Jaime rencontre rue Mazagran une porteuse de lait. Il l'aborde, se déclare, elle lui fait

observer, comme dans la chanson de Jules Jouy, qu'elle ne prend jamais rien entre ses deux repas; il insiste et de guerre lasse demande sa main qu'on lui accorde.

Le premier prévenu fut Jules Janin, le parrain de Jaime. Jules Janin, ignorant la fonction de la demoiselle, félicite son filleul et ajoute : « Je déposerai dans la corbeille un cadeau princier! » Jaime s'attend à des sommes énormes; la veille du mariage il reçoit le don consistant en un volume intitulé : *L'Ane mort* à la première page duquel était écrit : « Avec l'autorisation d'en tirer un drame. »

La déconvenue de Jaime s'augmentait de la difficulté de mettre le roman à la scène et de la rancune que lui garderait le « prince des critiques » (car il existait déjà des princes de quelque chose) s'il ne tentait pas l'expérience. Le mariage accompli, Jaime part avec sa femme en un voyage de noces dont le but était Gênes, espérant trouver en route le moyen d'adapter l'œuvre de Janin. La jeune mariée ne lui en laissa pas le loisir. Fut-ce un effet de la mer, après quelques heures de traversée elle se donnait à tous les officiers avec une désinvolture telle qu'à peine entré au port, Jaime dut reprendre le chemin de Paris et retourner la porteuse de lait à sa famille. N'étant pas homme à se démonter pour si peu, il se remet au drame; impossible d'en sortir. Il confie son embarras à Barrière qui campe l'œuvre sur ses pieds. Hostein la reçoit, on lit, on répète. La pièce allait passer lorsque, durant les dernières répétitions, Hostein dit à Jaime : « J'ai découvert un âne qui fera l'affaire. On l'abattra demain. » Barrière entend.

Ressentant pour les animaux une sympathie excessive, il s'oppose à l'hécatombe, menace de retirer la pièce si l'on sacrifie l'animal. Devant un pareil ultimatum on décide de remplacer la victime désignée par un âne en baudruche. L'effet en fut si déplorable que la pièce emboîtée tomba. Le lendemain Jaime recevait une lettre de Janin dans laquelle il le traitait d' « assassin des belles âmes. » Jaime lui répondit : « Cocu et sifflé, je méritais plus d'égards! »

Il incarnait les gentilshommes du XVIII[e] siècle chez qui l'esprit l'emportait sur la moralité. Je me souviens d'un conseil que me donna Charles Narrey quand j'atteignis mes dix-huit ans : « Ne monte jamais dans les voitures de tes maîtresses ! » Jaime se ruina trois fois pour les femmes. Un jour qu'il venait de faire construire un petit palais pour Mlle D... ayant appris que cette dernière en avait confié les clefs à un autre amant que je ne puis nommer, il se contenta d'acheter une boîte de cigares qu'il envoya à son remplaçant avec ces mots : « Pour bien faire les choses jusqu'au bout ! » Mais il montait dans les voitures de ses maîtresses! Et il en conserva une réputation imméritée.

Quand je l'ai connu il était pauvre, très pauvre, vivant dans un appartement presque misérable du boulevard Rochechouart. il n'en marchait pas moins fièrement, les cheveux au vent, la moustache retroussée, presque dédaigneux. Il me propose une collaboration. Nous écrivons *Coquin de Printemps!* qui est refusé partout, même par Marx qui dirigeait alors le théâtre Cluny. Je tempêtais. Jaime, pour qui

les déjeuners redevenaient pourtant problématiques. souriait. Sa confiance en lui-même — confiance justifiée — le mettait au-dessus de refus imbéciles. Enfin un jour, le père Brasseur, alors directeur des Nouveautés avec Mme Micheau, nous demande à connaître la pièce. Rendez-vous est pris au théâtre et lecture en est faite devant Brasseur, Mme Micheau, Jules Brasseur et Henri Micheau qui, de leur côté, veillaient aux destinées des Folies-Dramatiques. Enthousiasmés, Brasseur et Mme Micheau retiennent la pièce pour leur théâtre. Henri Micheau et Jules Brasseur, partageant leur confiance, la réclament pour le leur. Disputes aigries par des raisons familiales. Nous voyons le moment où nous ne serons pas joués pour être trop goûtés. Enfin, Henri Micheau et Jules Brasseur l'emportent. C'est un triomphe que souligne Sarcey par un article dithyrambique.

Voilà mon Jaime à flot. Quelque temps après nous écrivons *Mam'zelle Crénom!* qui nous vaut une seconde réussite et continue de refaire Jaime en même temps qu'elle sauve Jules Vasseur de la misère et Mme Ugalde de la faillite. Suit *Adieu, Cocottes!* Grâce à ces trois succès, Jaime remonte toujours. Sa collaboration au *Gil Blas*, où il signe Pedro Garcias, achève de le dorer momentanément sur tranches, et il décide de prendre une mille et quatrième maitresse. On en verra les suites.

A ce moment les librettistes s'essayaient à composer une opérette qui pût plaire à Olivier Métra. Beaucoup, parmi lesquels Albert Millaud, y avaient perdu leur latin, mais le découragement ne venait pas, sans compter que les directeurs spéculaient sur

son entourage et les éditeurs sur le rapport de ses valses. Jaime et moi nous nous mîmes sur les rangs, et, à la surprise générale, Métra consentit à collaborer.

Je ne puis songer encore à cette collaboration sans effroi. Non seulement Métra était d'une paresse insurmontable, mais dans l'incapacité absolue d'écrire un duo ou un chœur. Tantôt il prétextait de la difficulté d'une coupe qu'il fallait changer, tantôt d'une situation qu'il modifiait. Jaime ne faisant pas les vers, il fallait que je fusse à huit heures du matin rue de La Rochefoucauld pour n'en sortir qu'à dix heures du soir; j'y déjeunais, j'y dînais, je pressentis le moment où je devrais y coucher, et nous n'avancions pas, malgré l'aide de Guiraud que Métra convoquait trois fois par jour, celle d'un organiste de la Trinité qui devait se tenir à sa disposition, celle enfin de Paola Marié qu'il faisait venir pour « juger des effets. » Obsédé, je préviens Jaime que je renonce à toute participation, et me voilà brouillé avec mes collaborateurs qui décident de se passer de moi et de terminer seuls.

Pour ce faire, Métra invite Jaime à villégiaturer un mois dans la maison qu'il possédait à Sermaise, au bord de la Seine. Je flaire ma vengeance. C'est à qui des deux, me dis-je, a le plus mauvais caractère ; avant huit jours ils se battront. Je ne croyais pas si bien prédire. Jaime, fatigué plus vite que moi des atermoiements de Métra, lui déclare son intention de rentrer à Paris. Métra y consent à condition que Jaime l'accompagnera dans une dernière partie de bateau. Jaime commet l'imprudence d'y aller. Métra

fait capoter la barque, repêche Jaime qui se cramponne à l'esquif, et comme ce dernier le supplie de le ramener à terre :

— Tout à l'heure, répond Métra. Il faut d'abord que j'aille chercher ma pipe.

Et il pique une tête.

Le lendemain je recevais une lettre de Métra et de Jaime me suppliant d'accourir pour terminer enfin la pièce qui s'institula *Le Mariage avant la lettre*. Je n'exagère pas en disant que nous mîmes tous les éditeurs de Paris à nos pieds. Jaime demanda froidement cent mille francs à Choudens qui ne les donna pas mais nous fit un traité royal.

La lecture obtint tous les suffrages. Aux répétitions on s'embrassait. Vauthier exultait, Montrouge et sa femme nageaient dans la joie, Jeanne Thibault voyait les cieux ouverts, jusqu'aux choristes qui se trouvaient comme rat en paille. Un jour je reçois une lettre de Sardou qui me demande d'assister à une répétition, craignant que la pièce eût un rapport avec une comédie qu'il préparait. Il n'en était rien, mais je le vois encore enthousiasmé de l'idée et nous prédisant trois cents représentations. Enfin la première a lieu sous la direction d'un Américain bizarre, un certain Chisola que la presse ne pouvait pas sentir. La tête piquée quelques semaines auparavant dans la Seine n'était rien à côté du plongeon que nous allions faire. Sentant la partie mal engagée, Métra quitte le théâtre après le premier acte. Jaime va le rejoindre au café après le second. J'étais seul au moment du naufrage.

A partir de ce moment, Jaime va de nouveau péri-

cliter. Il quitte Paris, retourne à Asnières qu'il avait longtemps habité, toujours avec son abominable drôlesse au nom de laquelle il met loyer et meubles. L'argent file. La gène menace derechef. On reprend à temps le *Petit Faust*. Jaime souffrant en profite pour amener à Saint-Sébastien la demoiselle qui, le lendemain, filait avec un hidalgo en emportant tout, argent et malles, tout, jusqu'à la robe de chambre de mon collaborateur qui, paraît-il, tentait le conquistador. Ils prennent le chemin de Paris, vont à Asnières, vendent les meubles, et voilà Jaime en plan, sans le sou pour revenir et sans toit quand il sera de retour.

Il rit! Il trouve la situation très drôle! Il compte sur ses amis qui lui envoient mille francs pour se rapatrier. En possession des cinquante louis, croyez-vous qu'il se hâtera de prendre le train? Du tout. Il se demande s'il lui sera possible de vivre sans femme, avise un bureau de placement, y fait le choix d'une superbe paysanne espagnole, l'embauche, lui paie un éventail, lui promet des gages princiers, et voilà le couple en route pour Asnières. Quelle fut la désillusion de la Carmencita de pacotille en descendant dans un hôtel meublé qui remplaçait le palais promis? Je l'ignore. Mais ce que je sais et ce que Kéroul peut vous affirmer, c'est que trois mois après Jaime tombait chez moi et me disait :

— Il m'en arrive une bonne! Juanita est enceinte!

— De qui?

— Je sais pertinemment que le suborneur est un garçon boucher.

— Alors tu vas la flanquer à la porte?

Jaime hausse les épaules :

— Comme tu manques de sens pratique! Je lui dois actuellement trois cents francs, car il m'a fallu lui promettre cinq louis par mois pour qu'elle consentît à me suivre...

— Alors?

— Alors je l'ai persuadée que l'enfant était le résultat de mes œuvres.

— Je ne comprends pas.

— Pourtant bien simple! En devenant le père de l'enfant, je cesse d'être le patron de la mère et je puis invoquer des raisons familiales pour que Juanita me serve à l'œil.

Juanita accoucha, partit avec le garçon boucher quand elle fut sur pied, et Jaime mourut le mois suivant entre les bras d'une gamine de quinze ans dont le frère était cambrioleur.

Quelques jours après je recevais une lettre d'un notaire du boulevard Sébastopol. Il m'y disait en substance que connaissant mon intimité avec le défunt, il me serait reconnaissant de vouloir bien lui adresser la liste des enfants qu'il laissait et dont on n'arrivait pas à trouver les traces. Je lui répondis n'en connaître qu'un, une fille autrefois mariée à un prince russe qui lui avait constitué cinquante mille livres de rente en y mettant cette condition qu'il l'en priverait de dix mille à chaque trahison, si bien qu'au bout de six mois la princesse se trouvait ruinée. Le notaire la convia. Elle avoua n'être pas plus avancée que moi.

A quelques pas d'Armand Silvestre demeurait

Gaston Serpette, qui écrivait alors la partition de *La Branche cassée*, en collaboration avec Jules Noriac.

Serpette se trouvait dans une situation assez curieuse. Prix de Rome, on attendait de lui, d'abord l'envoi réglementaire, puis quelque opéra suffisamment ennuyeux pour satisfaire une académie. Il remplaça l'envoi par la susdite *Branche cassée*. Grand émoi parmi les bonzes. L'année suivante, Serpette n'envoie rien mais fait annoncer une œuvre nouvelle pour les Bouffes. L'émoi redouble. On l'attend au demi-tour. En 1875, le *Journal officiel* publie le rapport de M. le vicomte Delaborde, secrétaire de l'Académie des Beaux-Arts, sur les envois. On y lit l'éloge de Puget, de Salvayre; quant à Serpette (3e année) voici le passage à lui réservé :

« L'Académie voit avec un vif regret que, loin de tenir compte des observations qui lui avaient été adressées l'année dernière, M. Serpette a enchéri encore sur les erreurs qu'accusait son précédent envoi : l'ouvrage qu'il a intitulé *L'Ecole buissonnière* n'est ni un opéra-comique, ni un opéra. Il appartient à un genre beaucoup trop en faveur aujourd'hui auprès d'un certain public, mais qui n'est pas celui, tant s'en faut, qu'il convient à un pensionnaire de l'Académie d'adopter.

« Une ouverture destinée à être, suivant l'usage, exécutée à la séance annuelle de l'Académie, complète l'envoi de M. Serpette. Elle est écrite dans un style meilleur que celui de l'autre ouvrage et prouve que M. Serpette pourrait bien faire *s'il abandonnait la voie dangereuse où il s'est engagé.*

Serpette fut le premier à rire de l'opinion du

vicomte Delaborde, et lui donna bientôt la réplique en faisant représenter le *Moulin du Vert-Galant*, de MM. Grangé et Victor Bernard, interprété par Daubray, Fugère, Scipion et l'adorable Théo. Il n'eut, jusqu'à la fin trop hâtive de sa vie, qu'à se féliciter d'abord d'avoir écrit ce qu'il sentait, ensuite préféré l'esprit au pédantisme.

Je voudrais profiter de l'occasion pour réhabiliter un genre charmant et difficile que certains pédants se sont plu à discréditer. L'opérette est essentiellement française. Elle demande beaucoup d'esprit et beaucoup d'invention de la part du compositeur et des librettistes. C'est probablement ce qui a décidé toute une génération d'impuissants et de snobs à l'attaquer pour la remplacer par des productions dont la prétention n'égale que l'ennui et auxquelles, Dieu merci, le public ne se décide pas à faire bon accueil. J'en témoignerais aisément en faisant la nomenclature des fours qui se succèdent depuis plus de quinze années. Qu'en est-il résulté ?

L'opérette française a presque complètement disparu au bénéfice des cafés-concerts où se débitent tous les soirs, devant une assemblée nombreuse, les plus révoltantes stupidités ; au bénéfice aussi des auteurs, compositeurs étrangers qui nous font avaler des pièces dont pas un directeur parisien n'aurait voulu sans leur succès exotique, et des partitions d'une impardonnable pauvreté ! Les théâtres s'en ressentent et ne font rien pour y parer. Nos éditeurs, sans initiative, se laissent dépasser par les éditeurs étrangers, vifs, remuants, audacieux, généreux, qui

dans quelque temps auront accaparé toutes nos productions aimables. Jusqu'au jour, qu'il m'est permis de croire lointain, hélas! où l'esprit et la gaîté prendront une revanche sur la multitude des idiots qui s'enorgueillissent de pisser froid sous la canicule, mais il se pourrait alors qu'il fût trop tard et que Paris habitât Londres, New-York, Vienne ou Berlin. où d'ailleurs on est fort à son aise.

Dans la même rue demeurait Durandeau, fameux dans la caricature et le fondateur d'une école où triomphèrent depuis Leroy, Auriol, Alphonse Allais et Courteline. Tout le monde connaît la *Famille du Petit Ebéniste* et ses volumes de contes. Il écrivit une petite étude psychologique intitulée *La Grande Aiguille*, où une domestique raconte comment, victime de son maître, elle se fit avorter, qui faisait l'admiration de Flaubert. J'ai de lui un manuscrit inédit contenant un remède infaillible contre le rhume de cerveau, lequel consiste à se faire pendre par les pieds et à boire un bol de grog au bœuf (pot au feu) dans lequel on a mis bouillir une limace de Picardie. Toute son œuvre, pour demeurer dans ce ton, n'en gardait pas moins une saveur particulière, qu'elle fût due à son crayon ou à sa plume.

Durandeau, grand, gros, très fort d'encolure, buveur et mangeur émérite, se savait menacé d'apoplexie. A la fin de ses jours il ne sortait plus qu'avec sa femme qui, une paire de ciseaux à la ceinture, avait l'ordre de lui couper le bout de l'oreille au moindre symptôme de congestion. La chère femme accomplit deux fois la mission. Comme elle s'apprê-

tait à exécuter la troisième, il était trop tard... Durandeau mourait chez le restaurateur Paté, disparu depuis et dont la réputation fut longtemps à la hauteur de sa générosité.

Durandeau avait son groupe, dans lequel Alphonse de Launay, ancien capitaine de dragons, qui écrivit nombre de romans à succès et plusieurs pièces de théâtre parmi lesquelles *Le Cousin Pons* à Cluny et le *13e Hussards* au Vaudeville. Il dort à Bois-le-Roi, à côté de son fils, Fernand de Launay, qui eut son heure comme peintre et de sa fille Sarah à laquelle il fallut couper successivement les jambes et un bras, et qui succomba malgré les soins d'une admirable sœur de charité laquelle, heureusement pour nous tous, vit encore et s'appelle Jeanne Granier. Je veux, ma chère Granier, que l'on sache à quel point vous avez été belle d'abnégation et d'héroïsme!

Dans le groupe Durandeau figurait encore Couturier, bohème bizarre qui venait d'épouser Mlle Cornély la tragédienne. Couturier écrivit deux ou trois pièces parmi lesquelles un *Comte d'Essex* qui eut une chute retentissante. Cornély morte, Couturier, qui zézayait horriblement, conçut l'idée fantasque de s'improviser professeur de déclamation et de fonctionner salle Beethoven. Il convient d'ajouter qu'il choisissait ses élèves parmi des aspirants possédant tous une infirmité. J'ai vu chez lui des pères nobles boiteux, des jeunes premiers bossus et des ingénues borgnes. Il prétendait les mettre en six mois à même *d'utiliser leurs défauts*. La spécialité ne le conduisit pas à la fortune, et Couturier commençait à désespérer de l'avenir quand il se maria à Rouen dans des

conditions trop spéciales pour être racontées, puis rendit son âme à Dieu, déjà chargé de celle de Cornély.

Du mariage de Couturier et Cornély était née une petite fille que je me souviens d'avoir vue (elle avait alors dix à douze ans) hospitalisée par Darcier, le fameux musicien-poète-chansonnier auquel on doit *La Tour Saint-Jacques*. Cornély battait la province et Couturier la dèche. Le brave Darcier ne roulait pas sur l'or, ce qui ne l'empêchait pas de jouer son rôle de papa-tuteur avec tout le dévouement dont il se sentait capable. Sur la fillette veillaient encore de Launay, Durandeau, les frères Lionnet, Thérèsa, Alphonsine, Cadol et, je crois bien, cet excellent prince Stirbey, le Mécène d'Asnières, qui, toute sa vie, secourut discrètement les infortunés comme généreusement il aidait les talents. Je n'en veux pour preuves que son dévouement à la mémoire de J.-J. Weiss et à celle de Carpeaux que j'ai vu mourir au Château de Bécon, consolé par les soins touchants de son hôte princier. Luce Couturier grandit dans ce milieu, puis, à seize ans, sentant le besoin de se faire une carrière, se décida pour le théâtre. Couturier en était enchanté (je crois même qu'il faillit lui donner des leçons!) mais ses protecteurs poussèrent les hauts cris, effrayés du choix de leur pupille ignorante de l'existence et jolie comme les amours.

— Rassurez-vous, leur dit la petite Luce, j'ai vu la misère de près, je connais les pièges qui vont m'entourer, je marcherai droit et prendrai garde aux fossés.

Quelques mois après, j'apprends ses débuts aux Bouffes et je reçois une lettre d'elle me priant de vouloir bien venir dîner à l'hôtel Monsigny. « Vous m'y trouverez, ajoutait-elle, en compagnie du propriétaire de l'hôtel et de sa femme, un papa et une maman que le Ciel m'a envoyés pour les instants difficiles. » On se met à table, la conversation s'engage et le susdit propriétaire de me parler théâtre en connaisseur. Comme je commençais à m'en étonner : « Je vais vous surprendre plus encore, me dit-il, j'ai fait représenter deux drames ». Il m'en cita les titres. J'ai oublié le premier, le second était *Les Orphelins de Venise*. Il n'eut pas un succès considérable, bien qu'il ne fût pas sans mérite Paulin Ménier y développa des qualités insoupçonnées, car le malheureux n'arrivait pas à dépouiller la défroque du *Courrier de Lyon*. L'hôtelier s'appelait Charles Garand. La carrière de Luce Couturier fut courte. Elle épousa bientôt un Russe qui la retira du théâtre. J'espère que son bonheur dure encore.

Je crois bien que l'idée d'entrer au théâtre lui avait été inspirée par Alphonsine.

Alphonsine! Un nom ne rappelant plus grand chose à la génération présente, mais qui rayonna de jeunesse sur celle de nos pères.

Elle débuta en 1835 dans un petit théâtre occupant une arrière-boutique du passage de l'Opéra et où un nommé Joly, ancien acteur du Vaudeville, faisait voir des marionnettes. Alphonsine comptait alors six ans. Ses succès lui valurent le surnom de la Déjazet du Gymnase-Enfantin. Il paraîtrait qu'ils ne furent pas de longue durée, car il lui fallut quelques années

après entrer comme demoiselle de comptoir dans un magasin de jouets où elle demeura jusqu'à l'âge de quinze ans. La vocation reprenant le dessus, elle s'engagea au *Petit-Lazare* où elle créa *Ah! que l'amour est agréable! Les Fifres de Beaujolais, La Fille du Diable*, etc. De là elle passa à la Porte-Saint-Martin, puis successivement aux Variétés, à la Renaissance. La nomenclature de ses créations serait trop longue. J'arrive à l'événement capital de sa vie.

Perrin songeait à remplacer Nathalie à la Comédie-Française. J'écris un article pour lui recommander Alphonsine. Perrin réfléchit, la fait venir et la tâte. J'étais là. Vous ne sauriez vous imaginer la confusion d'Alphonsine en gravissant l'escalier de la Maison de Molière. Elle n'avait aucune éducation, écrivait difficilement, lisait à peine, le passé de la Maison la suffoquait en l'effrayant. Perrin la rassure et, après une longue conversation, lui laisse entendre que son engagement n'est plus qu'une question d'heures. Tolle général parmi les sociétaires. Aucun ne veut en entendre parler. On crie au scandale. La presse s'en mêle et l'on en profite pour me décocher des flèches.

Je m'apprêtais à répondre quand je reçois une lettre de Dumas.

« J'ai lu, me dit-il, votre article sur Alphonsine. Je sais ce qui se passe autour de Perrin. Je n'ignore pas le bruit soulevé par votre initiative. Je vais vous venger. Monsigny cherche une Mme Guichard pour *Monsieur Alphonse*. Alphonsine est indiquée. Nous l'engageons. »

Oh oui! je fus bien vengé le soir de la première, en constatant le succès remporté par ma vieille camarade d'Asnières, à côté de Mme Pierson dans tout l'éclat de sa beauté, de Pujol et de Frédéric Achard, et je vois encore les nez de certains sociétaires de la Comédie-Française quand on la couvrit d'applaudissements.

Du Gymnase, Alphonsine revint à la Renaissance, puis elle se décida à quitter le monde dramatique. Quand les journaux annoncèrent qu'elle s'apprêtait à prendre sa retraite, ce fut une stupéfaction générale. Alphonsine renonçant aux pompes du théâtre! Autant dire que l'Amour brise ses flèches, la Folie jette sa marotte, la Chanson coupe ses ailes, la gaîté plie bagage. Elle tint bon.

Je me retrouve encore la surprenant dans la propriété qu'elle venait d'acheter à Asnières. Les mains derrière le dos, à la façon de Bonaparte, elle étudiait ses devis. Illuminée par un rayon de soleil, elle se détachait *en rond*, sur un meuble de chêne. Sa tête, surmontée d'un respectable chignon noir et *à elle*, percée de deux gros yeux pétillants, ornée d'un petit nez coquin, fendue d'une bouche pleine de malice, dodelinait de-ci de-là, à l'examen des comptes fantastiques de son architecte. De temps à autre, un coup de hanche indiquait que les prix sentaient l'apothicaire, ou bien encore un claquement de doigts laissait deviner l'étonnement d'un propriétaire au courant des choses. Elle ne m'aperçut que le mémoire sérieusement examiné; nous causâmes. Elle me confirma sa décision.

Alphonsine retraitée ne connut pas le bonheur.

Elle s'était mariée avec un brave homme adorant la pêche et dont l'unique plaisir eût consisté à la manger. Mais sur sa fin, Alphonsine devenait avare (qui l'eût cru?) au point de guetter son mari et, s'il rentrait avec un butin sérieux, de l'obliger à le vendre. Les goujons d'Asnières empoisonnèrent le ménage et M. et Mme Alphonsine, comme on disait, en pâtirent jusqu'à ce que le couple eût à s'expliquer devant l'Éternel.

Leurs discussions ménagères remplissaient de joie l'âme d'Édouard Cadol. L'autre jour, tandis que l'on inaugurait son médaillon au théâtre Cluny, j'évoquais son souvenir comme celui d'un homme que j'ai beaucoup aimé. Je le retrouvais dans son cabinet de travail, entassant pièce sur pièce, roman sur roman, et ne se reposant que pour regarder un petit théâtre de Guignol sur lequel, à Nohant, George Sand, son amie et sa protectrice, aimait à improviser des comédies devant des spectateurs d'élite. Cadol, chargé d'une nombreuse famille, avait beaucoup lutté sans rien perdre de sa gaîté (demandez à Duquesnel) et, chose plus rare, de sa bonté aussi. Un trait me servira de preuve.

Un jour, Taillefer qui venait d'épouser Pauline Luigini, la créatrice de la *Fille Angot*, à Bruxelles, et de prendre le théâtre Cluny où triomphèrent *Les Inutiles*, vient me trouver et me demande une opérette. Cadol et moi répétions alors, à l'Odéon, une comédie intitulée *La Famille Jorard*, où jouaient, entre parenthèses, Antonine et Porel. Je lui demande de mettre Cadol dans la collaboration, il accepte avec plaisir, et nous voilà Cadol et moi attelés à un *Faublas* dont

Mme Taillefer créerait le principal rôle. La pièce terminée, reste le choix d'un musicien. Taillefer nous en indique deux : Lecocq en pleine gloire, et un débutant dont il se réserve de dire le nom, mais qu'il nous représente comme un garçon d'avenir. J'opte évidemment pour Lecocq. Cadol m'arrête. Il se représente le débutant comme un jeune artiste rêvant de gloire dans sa mansarde, attendant l'occasion d'un livret pour acheter une robe à sa maîtresse et entrer de plain-pied dans l'immortalité. En l'écoutant on le sentait revivre ses années de combat et d'espérance. J'insiste pour Lecocq, il persévère en faveur du néophyte; en qualité de cadet je cède, en y mettant toutefois cette condition que rien ne sera décidé avant l'audition du premier acte. Marché conclu.

Quinze jours après, on se réunit chez moi pour entendre une musique dont l'improvisation m'effrayait. Taillefer et sa femme nous annoncent que leur protégé s'est fait remplacer par Luigini, alors chef d'orchestre au théâtre des Italiens, lequel, pianiste habile, donnera une idée plus complète de la facture. Luigini s'exécute, mais en dépit de son ardeur, Cadol et moi comprenons que la musique est impossible, révélant chez son auteur une incapacité notoire. Et Cadol s'apprêtait à le dire quand surgissent inopinément deux vieillards : un homme de soixante-dix ans passés, accompagné de son épouse accusant un âge identique.

— L'auteur, mon oncle! s'écrie Pauline Luigini.

C'était un troisième Luigini, professeur de piano à Béziers!

A la vue du septuagénaire anxieux de connaître

les résultats de ce début, le cœur de Cadol s'apitoie. Il ne se sent plus le courage de désillusionner ce diluvien mélomane, ses yeux se remplissent de larmes et il s'exclame :

— Un chef-d'œuvre !

Encouragé par ce cri d'admiration sentimentale, le bonhomme écrivit les deux autres actes en une semaine. Quelques jours avant la représentation, nous voulûmes retirer la pièce. Taillefer s'y opposa. Cadol et moi refusâmes de signer. La première fut une chute retentissante à laquelle nous n'assistâmes pas, d'ailleurs, nous étant fait seulement représenter par Peragallo, de crainte que la direction ne jetât, malgré nous, nos noms au public justement irrité. Je dois ajouter que Pauline Luigini fut comprise dans la réprobation. Faublas était enceinte de sept mois !

L'année suivante, Cadol et moi prîmes notre revanche avec *La Bagasse*, admirablement créée par Mme Graindor.

A Asnières habitait encore Planquette avec son frère et sa mère, une grosse femme, abominablement fardée, coiffée d'une perruque d'un roux aveuglant et dont la conversation faisait rougir jusqu'aux fournisseurs. Elle avait chanté autrefois dans les cafés-concerts du quartier de l'École Militaire, accompagnée par son fils qui touchait quarante sous par soirée. Mais l'inconvenance de la mégère se rachetait d'un amour maternel sans bornes, auquel Planquette répondait par le plus touchant des dévouements filiaux. Je me rappelle avoir déjeuné chez lui avec Alexandre Bisson et sa femme nouvellement mariés. Mme Plan-

quette, surexcitée par la présence des deux tourtereaux, engagea une conversation à ce point imagée que la jeune Mme Bisson ne savait quelle oreille se boucher. En vain Planquette la rappelait de temps en temps à l'ordre avec un « Oh! maman! » à la fois suppliant et révérencieux, la grosse dame n'en repartait que de plus belle. A bout d'haleine, elle consentait à s'arrêter, lorsque Bisson souriant :

— Il ne faut pas que ce soit moi qui vous gêne!

Pour ma part, j'eus plus tard l'occasion de constater avec quelle ardeur Mme Planquette couvait son fils.

Nous venions de donner avec éclat *Les Voltigeurs de la 32*e, Planquette, Gondinet et moi, à la Renaissance, lorsque le directeur du théâtre Saint-Sever à Rouen nous convoqua pour monter la pièce.

Le soir de la première, Mme Planquette assise dans une avant-scène provoquait par son allure et son costume la curiosité des spectateurs, lorsque, à un certain passage de la pièce, des soldats en gaîté font du tapage. Mme Planquette se lève, apostrophe les perturbateurs, s'en prend au manque de sévérité des chefs et termine par une déclaration de foi antimilitariste. Il fallut qu'elle déclinât sa qualité pour qu'on ne la conduisît pas au poste. Pendant l'entr'acte, la scène se renouvela avec le frère de Planquette qui, dans les couloirs, se battait avec les protestataires.

Après la maison de Planquette, celle de Paul Burani, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Puis, en divers sens, Masson, le professeur du Conservatoire; Silvain, que nous applaudissions déjà à la Comédie-

Française et qui possédait le secret d'élever des martins-pêcheurs ; Maubant, le tragédien ; Cooper et la créatrice du personnage de Mephisto dans *Le Petit-Faust*, Vanghel ; Amiati, la chanteuse patriotique de l'Eldorado ; Renard, le directeur du susdit et sa femme, Mme Chrétienno ; Loramus le prestidigitateur et Mme Loramus, autrefois la belle Lodoïska ; Lécuyer, le montreur de figures de cire, et Bidel, le dompteur, tous les trois millionnaires, etc., etc...

Mais la reine de la fête demeurait Thérèsa qui venait de faire construire une villa tellement hospitalière que tous les soirs sa table était pleine. Les belles soirées que nous y avons passées quand elle nous gratifiait de la primeur de ses chansons ! Je me souviens d'une nuit entière durant laquelle elle nous tint sous le charme, Arsène Houssaye, Henri Rochefort, Armand Silvestre et moi, à nous chanter *La Tour Saint-Jacques*, la fameuse ballade de Mürger : *J'ai tué mon capitaine*, *Le Printemps*, etc., etc. Que de fois le public s'est demandé à quoi pouvait bien tenir un succès qu'il ne lui disputait pourtant pas ! Je vais le lui dire. Thérèsa personnifie une antithèse vivante, un paradoxe scénique. La tête est grosse, la bouche est grande, le geste est brusque si le bras est devenu remarquablement beau. On se demande quel bruit tout cela va faire, et c'est un pleur de violoncelle ! Elle vibre et va directement à l'âme, sans se préoccuper du chemin suivi, qu'elle patauge dans la mare aux grenouilles ou qu'elle cause avec ses ours !

Un jour elle tombe amoureuse d'un beau gas que la plupart de nos lecteurs ont connu et qui finit par devenir directeur du Nouveau-Cirque. Il s'appelait

Raoul Donval. Leur amour bat des ailes, quand, par l'indiscrétion d'une rivale, Thérèsa qui venait de meubler un petit appartement à son Roméo apprend qu'elle est abominablement trompée par une superbe brune, d'ailleurs, qu'entretenait Jules Verne. N'écoutant que sa vengeance, elle fait venir un autre Asniérois et lui dit : « Tu vas louer une voiture de déménagement, y empiler les meubles de Raoul et les apporter chez moi. Profite de son absence, et que cela ne traîne pas! » L'Asniérois obéit. Il se nommait : Hamburger!

Avoir vu par une matinée d'avril Hamburger conduisant une charrette attelée d'une rosse plus efflanquée que Pégase! Dans cette charrette s'empilaient des meubles disparates qu'on eût dit achetés à la liquidation des Funambules. Affalé sur le siège, les rênes sous le pouce gauche, essayant de faire claquer de la main droite un fouet sans mèche, il fredonnait *Robert le Diable* qu'il affirmait avoir chanté devant le roi de Suède, le lendemain de son enlèvement par une archiduchesse d'Autriche. Le soleil l'inondait, faisant sur sa rosse, sur son corps, sur son bagage, selon qu'il traversait un champ ou qu'il longeait une rue, des déchirures d'ombre et de lumière. Parfois même il paraissait déguenillé de rayons!

La rancune de Thérèsa ne résista pas à sa toquade. Donval pardonné devint l'époux légitime, et l'union fut heureuse jusqu'à la mort du conjoint.

Il y eut pourtant une fois une tache dans leur ciel conjugal. L'assembleur des nuages n'était pas Jupiter mais un singe.

Ce qui, par-dessus tout, décida Thérèsa à épouser

Donval, c'est que le père de ce dernier portait le ruban rouge. Cette brave Thérèsa se sentait flattée jusqu'à la moelle de posséder un beau-père chevalier de la Légion d'honneur. En revanche, le pauvre homme n'y voyait pas. Thérèsa l'ayant recueilli chez elle imagina de l'installer tout le jour auprès de la cage d'un singe qu'elle adorait, sous prétexte que si la proximité du légionnaire ne pouvait nuire au singe, le voisinage du singe distrairait peut-être l'aveugle. A partir de ce jour, Thérèsa observa que son beau-père négligeait de porter sa décoration. Chaque fois qu'elle en faisait l'observation, le beau-père s'empressait d'envoyer chercher un ruban, lequel disparaissait aussitôt de sa boutonnière. Le jeu dura six mois durant lesquels Thérèsa se ruina en rubans rouges jusqu'au jour où, hors d'elle-même, elle accusa Donval de la supposer indigne de s'enorgueillir d'un beau-père chevalier. Raoul prit la défense de son père, le père jura que tout cela sentait la sorcellerie, Thérèsa lui répondit qu'on ne la lui faisait pas; bref le moment approchait où Hamburger allait revêtir pour la seconde fois la blouse et la casquette du déménageur, quand le mystère fut éclairci. Le fauteur était le singe qui, attiré par l'éclat de la distinction, se distrayait à l'enlever de la boutonnière de son voisin. A moins que — comme tant d'autres — il s'en jugeât digne.

Hamburger n'aurait pas survécu longtemps à ce second déménagement. Le hasard voulut qu'il succombât dans mes bras. Jamais je n'en voulus tant à la mort de manquer à ce point de dignité. On lui a donné une faux. On lui a répété : « Tu as le monde

pour champ, fauche ce que tu voudras, les empereurs, les papes, les princes, les bourgeois engraissés dans le lard de la fortune faite, les ministres, les sénateurs, les députés. Fais à ton aise ample moisson de la gloire, des titres, de la naissance, du génie, de la fortune! » Et la voilà qui s'amuse! Et la même main qui étrangla Shakespeare a étouffé Hamburger!

Je l'aimais! J'aimais sa tête biscornue, ses cheveux rares, son nez en arche de pont, sa bouche immense, vaste four à cuire, ses babouines de chien de Vendée, ses bras démesurés et ses jambes étiques. Je l'aimais pitre et je l'aimais homme, car je lui savais de la dignité, même au café de Suède où il trônait volontiers. Et Ajax et Tenkros firent face tous deux. Et Tenkros frappa Sarpédon sur le bouclier splendide qui défendait sa poitrine, mais Zeus détourna la flèche du corps de son fils, afin qu'il ne fût point tué devant les nefs. Et Ajax, d'un bond, frappa à nouveau Sarpédon et la lance y pénétra. Et Hamburger, l'Ajax de la Belle Hélène, voyait bien que les absintheurs cherchaient à opposer leurs boucliers à l'ardillon de ses calembours. Mais Hamburger — qui traduisit Homère mieux que Bitaubé — se riait de la difficulté. Le calembour volait, lancé d'une bouche sûre, et les malheureux succombaient, exsangues ; de leurs blessures s'échappaient des flots.

Je l'aimais comme un fils disparu des races éteintes! Hamburger, de là-haut, te souviens-tu du temps où tu me racontais ta collaboration avec Paul de Cassagnac à une tragédie destinée à l'Odéon? Du soir où tu nous quittas, Armand Silvestre et moi, pour aller rejoindre une femme du monde qui, prétendais-tu, te

sacrifiait l'honneur d'une famille blasonnée? Et la lithographie représentant Frédérick Lemaître, au bas de laquelle on lisait, écrit de la main du grand comédien : « *Hamburger et moi!* » Et le portrait de M. Thiers avec cette dédicace : *A Hamburger, Thiers reconnaissant !*

Paris artiste suivit le cercueil d'Hamburger. Je regrette encore qu'on ne l'ait pas enseveli dans son manteau d'Ajax; la pourpre irait, là-haut, à ce pitre-roi triomphant. Derrière le cadavre de ce roi des paillasses, j'ai compté tous les sociétaires de la Comédie-Française, glorieux comme des paons aux queues oscellées de louis d'or, et des ténors levant la tète, et des premiers rôles d'Ambigu, et des étoiles d'opérettes, et des souffleurs incompris, et des directeurs ignares. J'ai entendu la marche funèbre des bouffons, des arlequins, des pantalons, des gilles, des pierrots, des baladins, des histrions, des grimes, de tout ce qui chausse le brodequin et le cothurne. *Dramatis personæ.* J'ai constaté que son âme errait autour de la synagogue où l'on pria pour lui, et j'ai demandé à ses coreligionnaires de lui élever un temple que desservirait un lévite de Bethléem moyennant dix francs par an, deux tuniques et bouche à cour, comme l'on disait autrefois.

En tout cas, j'aurai la consolation de t'avoir chanté, cabot des cabotins, fou des fous. Rompu à force de manier des encensoirs vides, de prodiguer des louanges de commande, de choisir des réticences pratiques, d'user de mutismes exigibles, j'aurai pu te choisir comme thème et jouer sur ta dépouille encore chaude les variations d'un Liszt apologiste, au

doigté et au mouchoir près. Enfin, je t'aurai vengé de la vie et de la mort, ces deux sœurs hypocrites qui se partagent nos dépouilles, comme deux ouvreuses le pourboire d'un petit banc!

A Asnières, je fis la connaissance de Paul Alexis et de Vast-Ricouard. Je les rencontrai autour d'une table d'hôte louche, tenue par une Mme de St. C., où l'on jouait à tous les jeux de l'amour et du hasard, puisqu'elle réunissait les filles à la mode et les grecs de profession. Alexis, Vast-Ricouard et moi venions, attirés par la présence d'une admirable créature appelée Lucie Pellegrin, qui faisait alors fureur et que les romanciers se disputaient, y voyant un sujet intéressant. Quelques mois après, le modèle mourait d'un excès de noce et Paul Alexis écrivait *La Fin de Lucie Pellegrin*, qui commença sa réputation et lui valut les égards de Zola.

Paul Alexis, au lieu de suivre un chemin que son talent pouvait aplanir, commit maladroitement des excès de naturalisme qui le menèrent droit au ridicule. Je crois bien qu'en cela il cédait moins à une conviction qu'à un besoin de faire parler de lui, quelque prix qu'il fallût y mettre. Je n'en veux pour preuve que cette lettre écrite après notre première entrevue :

« Mon cher confrère et ami,

« Attendu :

« 1° Que vous ne vous trouviez pas, heureusement, l'autre jour, dans la petite marmelade du chemin de fer, direction d'Asnières... (Ma première

pensée, en apprenant cela a été : Pourvu au moins que Duval, etc...) ;

« 2° Que samedi, ou vendredi, à la Chambre, vous avez fait à haute voix l'éloge de mon bouquin. (Suis-je renseigné, hein?) ;

« 3° Que le feuilleton de Zola, demain lundi, au *Voltaire*, m'est consacré tout entier ;

« 4° Que sous l'heureuse rubrique *Mon Carnet*, vous avez la liberté de glaner dans toutes espèces de champs ;

« 5° Que, si le potentat Magnier est un naturalistophobe, *vous pourez très bien déguiser la pilule sous les formes apparentes d'un éreintement, dont je vous serai reconnaissant, très reconnaissant ;*

« 6° Que si vous me rendez le service de consacrer quelques lignes à mes quatre études, c'est à charge de revanche.

« Je vous rappelle, vous prie et vous requiers au besoin, etc...

« Votre « PAUL ALEXIS,
34, rue de Douai.

« *P. S.* — Si vous pouviez déchaîner contre moi, habilement, Chapron et Scholl ! »

La réputation ne venant pas assez vite, Alexis conçut l'idée de provoquer un scandale en publiant un libelle devant paraître chaque semaine, sous le titre : « *LE TRUBLOT, Torchon hebdomadaire a Dédèle, officiel du Naturalisme. — Prix, dix centimes.* » Il m'envoya le premier numéro avec cette recommandation :

« Mon vieux,

« C'que tu vas me saler, si t'es un zig! »
où je ne retrouvai plus la forme de *La Fin de Marie Pellegrin*.

Placée sous le patronage de Diderot, Stendhal, Balzac, Flaubert et Duranty, voici comment débutait l'ordure :

« Non! Tas de mufles et de mufletons!

« Députés! Académiciens! Sénateurs! Normaliens! Ministres! Boulevardiers!

« Mecs et Pantes! Public des premières! Faux artisans! Mauvais acteurs! Romanciers idéalistes!

« Tartufes de toutes les chapelles! Cagots et Francs-Maçons! Abonnés du XIX[e] *Siècle!*

« Proprios! Vautours! Escarpes! Raseurs de la critique! Banquistes! Tas de banquiers et de concierges!

« Haut et bas crapulo, vous allez voir!

« J'ai mon balai! Méfiez-vous. J'ai ma pelle et mes pincettes! Vous avez pas fini de rire! J'ai de la poudre insecticide!

« Vous allez passer de sales quarts d'heure, tous! J'fonde un torchon — un torchon à deux sous — qui paraîtra chaque semaine.

« Et pour vous montrer combien j'me fous de vous, histoire de vous avertir et de vous humilier, vous ne savez pas...

« Tenez! Regardez-le... je vous montre mon derrière! »

Et sous le titre : *Mon Équipe*, il affirmait s'être assuré la collaboration de Guy de Maupassant, Huysmans, Céard, Léon Hennique, Robert Caze,

Paul Bourget, E. Lepelletier, Louis Desprez, Henry Fèvre, Paul Adam, Grosclaude, etc., etc...

Nous voilà bien loin du conteur d'*Après la Bataille*. *Le Trublot* n'eut qu'un numéro. Je suppose que Zola y aura mis bon ordre.

Vast et Ricouard qui signaient : Vast-Ricouard étaient de même acabit, avec moins de moyens pourtant, ce qui atténuait leur responsabilité. Je ne sais ce qu'ils auraient inventé pour qu'on parlât d'eux, puisqu'ils ne craignirent pas de m'expédier ce poulet que voici :

« Cher ami,

« Nous vous envoyons notre dernier volume. Traitez-nous de salauds, mais parlez de nous !

« Vast-Ricouard. »

Combien de réputations se sont établies au même prix.

Je me suis fait un devoir en rédigeant ces *Mémoires* de parler de moi le moins possible, mon but, dont je ne m'écarterai que rarement, étant de raconter ceux des autres. Mais, cette fois encore, je ne peux résister à l'envie de narrer une petite histoire qui servira, peut-être, de consolation à bien des débutants.

Je venais de faire représenter, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, une pièce avec Gondinet et Planquette, lorsque l'idée me vint de profiter de mes relations avec le premier pour lui parler d'une comédie en trois actes, que je venais d'écrire à l'intention de Mme Pasca et que je destinais conséquemment au Gymnase.

— Lisez-la. Si vous la trouvez bonne, veuillez la remettre à Koning. Si elle demande des remaniements, peut-être vous en chargerez-vous. Si elle est mauvaise, nous sommes en hiver, jetez-la au feu!

Le temps se passe. Je ne revois plus Gondinet qui, sauf les jours de séance qu'il passait dans un petit appartement de la cité Rougemont, cachait ses relations avec une femme du monde dans un coin inconnu de banlieue. Aucune nouvelle de Koning, lorsqu'un matin, Pierre Berton, mon voisin, me dit :

— Il s'en passe une bonne au Gymnase. Koning a trouvé sur son bureau un manuscrit sans nom, il est entiché de la pièce et l'auteur ne se présente pas.

Ne pouvant supposer qu'il s'agissait de moi, je me contentai d'envier le sort de ce confrère confit en discrétion et je patientai. Enfin, je me décide à écrire à Léon Supersac, lecteur au Gymnase, et je reçois la réponse qui suit :

« Cher ami,

« On me remet à l'instant même votre petit mot au Gymnase. Je rencontre aussitôt Koning qui, sur le titre : *Vieille Histoire* me dit : Mais c'est la pièce que je réclame partout, ayant fait mettre au *Figaro :* « L'auteur de la pièce où se trouve Mme de Ver- « signy est prié de passer au Gymnase. » Il vous prie, par ma voix, de vouloir bien aller chez lui, samedi matin, à onze heures, rue Cambon. Il trouve la pièce très jolie. C'est donc, je crois, pièce reçue.

« Bien des amitiés.

« LÉON SUPERSAC. »

Je me rends chez Koning qui m'ouvre les bras. Il est enchanté. Mme Pasca est ravie. On lira dans quinze jours et j'apprends le soir même que Gondinet, estimant la pièce excellente, l'avait déposée sur le bureau de Koning avec une lettre qui s'était égarée.

Huit jours après, billet de Koning :

« Mon cher Duval,

« Allez voir Alexandre Dumas, 98, avenue de Villiers, lundi matin, à dix heures.

« Poignée de main.

« V. K. »

Qu'est-ce que Dumas venait faire en l'occurrence ? J'y vais. Il s'exprime en ces termes :

— Mon cher confrère, Koning, vous le savez, a dévoré votre manuscrit. Par excès de précaution, il m'a prié de le parcourir à mon tour, afin de lui exprimer mon opinion. J'ai été catégorique. Votre œuvre est remarquable. Je vous indiquerai seulement une scène à arranger au deux. Veuillez me la relire, nous ferons le changement ensemble.

Dans cette scène il s'agissait d'une femme mariée, mère de famille, qui se retrouve face à face avec un ancien amant. Ayant monté la scène de ton et redoutant que le public fût tenu trop longtemps en haleine, à un moment où la femme jetait son éventail à la tête de son ancien séducteur, je faisais entrer un domestique. La femme interdite lui disait: « Je vous ai sonné pour que vous me ramassiez mon éventail ! » Le domestique se retire et la scène continue.

— Voilà, me dit Dumas, le passage à modifier. Le

geste de votre héroïne n'est pas suffisamment éloquent pour excuser une entrée qui, par cela même, devient inutile. Coupez-la. Ah! si vous aviez trouvé un mot définitif... Tenez, comme celui de mon père... Un jour il se rend chez Mme Dorval dont il était fort amoureux. Il veut la prendre. Elle se débat, et, se sentant faiblir, agite une sonnette placée près de la cheminée. Un valet arrive. Mme Dorval demeure interdite. Que va-t-elle lui dire? Dans son trouble, elle balbutie : « Apportez-moi un verre d'eau! » Et mon père, sans se déconcerter, ajoute : « Dans une cuvette! » Coupez donc et reportez le manuscrit à Koning. Il a dû décacheter ce matin une lettre de moi dans laquelle je lui dis tout le bien que j'en pense.

Je remercie Dumas et reporte le manuscrit.

— J'ai lu la lettre de Dumas, me dit Koning. Les louanges qu'il vous prodigue ne me permettent pas d'hésiter plus longtemps. Nous lisons la semaine prochaine.

Quarante-huit heures après, nouvelle convocation de Koning qui, cette fois, me tutoyant :

— Mon cher, je veux être franc avec toi. Le Gymnase ne va pas. Pour attirer le public j'ai besoin d'un nom retentissant. Accepterais-tu un collaborateur? Tu es trop jeune pour te fâcher de la proposition.

— A qui as-tu pensé?

— Ton œuvre est si parfaite *qu'il faut une plume d'or pour la retoucher*. Octave Feuillet t'attend.

Va pour Octave Feuillet. J'eusse préféré Dumas, mais je savais de quelle ingratitude on avait payé ses

collaborations, et puis, en somme, Feuillet, que de Goncourt appela si justement le « Musset des Familles », me représentait le peintre distingué de l'élégante bourgeoisie, de la bonne compagnie de province de la noblesse. Je sonne. Il me reçoit dans son lit.

— Cher monsieur, me dit-il, j'ai lu. C'est ravissant! Mais vous voyez dans quel état je me trouve : immobilisé par des douleurs, et sous la menace d'un procès de la part de Koning si je ne lui livre pas dans les délais convenus une pièce promise et loin d'être achevée.

Il s'agissait du *Roman Parisien*, qui ne réussit pas.

— Dans ces conditions je ne puis que vous faire une promesse, celle d'écrire immédiatement à Koning et de lui recommander votre œuvre avec toute l'insistance dont elle est digne.

Me voilà encore chez Koning. Je lui traduis mon espérance que les avis de Dumas et de Feuillet lui enlèveront dorénavant toute hésitation. Il me le promet, ajoutant que la saison avançant, il ouvrira décidément avec moi en septembre.

Six semaines après, Koning me prie d'aller le trouver à Trouville où je le rencontre avec Hector Crémieux.

— Mon cher, j'ai parlé de ta pièce à Crémieux. Il m'a demandé à la lire. Il l'estime remarquable. Seulement il lui est venu une idée. Ta *Vieille Histoire* c'est la vieille histoire d'une femme. Pourquoi ne pas généraliser ton sujet et intituler ta comédie : *Les Vieilles Histoires*. Crémieux se chargerait des remaniements.

Je ressentais beaucoup d'affection pour Crémieux, mais de lui à Dumas il y avait vraiment un peu trop de distance. Je refusai la collaboration et repris ma pièce qui attend toujours. Mme Pasca ne s'en consola pas.

CHAPITRE XVI

Jules Massenet. — *La Symphonie ultra-héroïque.* Massenet et Coppée. — Louis Davyl. — *Mlle Hamlet.* — Le roman de Gounod et de Georgina Weldon. — M. de Maupas. — *Mémoires sur le Second Empire.* — Souvenirs d'un vieux policier. Carlier et la fille Roullié.

A Asnières je me trouvai pour la première fois avec Jules Massenet entrevu à l'Opéra-Comique le soir de la première représentation de *Don César de Bazan*, en 1872. La rencontre se fit chez Serpette. Imaginez deux véritables gamins. Ils échangeaient des propos d'étudiants en goguette, multipliaient les calembours, s'efforçant d'appuyer sur les plus mauvais, jouaient à cache-cache. A un certain moment ils imaginèrent d'improviser une symphonie qui devait s'appeler la *Symphonie ultra-héroïque* et qu'ils exécutèrent, Serpette à genoux devant le piano et Massenet à cheval sur un balai pour, disait-il, donner plus aisément l'illusion d'une chevauchée, car la musique devait, à un moment, traduire les efforts de Reyer poursuivant Ambroise Thomas monté sur un Pégase que Shakespeare aurait « grisé d'avoine. » De

la part de Serpette, le jeu ne m'étonnait pas ; de celle de l'auteur de *Pompéia*, des *Poèmes d'Avril*, des *Poèmes du Souvenir*, j'en demeurais stupéfait. J'eus, plus tard, maintes occasions de me rendre compte que chez Massenet le temps ne mûrissait que le talent sans atténuer en rien une gaîté naturelle volontiers exubérante.

Cinq ans après, Hartmann me convie à déjeuner chez Voisin, avec Armand Roux, le premier mari de Mme Brunet-Lafleur, depuis Mme Lamoureux, Reyer et Massenet. La répétition générale du *Roi de Lahore* se donnait le soir. La conversation roule évidemment sur l'œuvre et je demande à Massenet — alors très discuté et auquel on reprochait d'être trop avancé! — à quel éclectisme il avait obéi en écrivant sa nouvelle partition.

Massenet demeure embarrassé. Je sens que le jeune maître n'a cédé qu'à l'inspiration comme il avait raison!) sans se préoccuper de l'opinion du public, des chicanes de la critique, voire même des conseils confraternels qui ne lui manquaient pas. Cependant, voyant que j'attendais sa réponse pour écrire un article, il rentre en lui-même, réfléchit une dizaine de minutes, au milieu d'un silence qui, surtout de la part de Reyer, attestait la considération dont il jouissait déjà, et tout à coup :

— Voilà! Le nouvel Opéra est resplendissant sur toutes les coutures. Garnier a prodigué l'éclat au point que sa salle aveugle. Je me suis surtout préoccupé des moyens orchestraux permettant d'éteindre l'or de ses cariatides par la fanfare de mes cuivres!

Cela dit, il se lève, coiffe Hartmann d'un pot placé sur le buffet, entonne le chœur du second acte tandis que Reyer bat la mesure et qu'Armand Roux imite le violoncelle en frottant sa canne sur ses doigts mouillés.

J'ai souvent constaté les mêmes enfantillages chez Coppée qui, à mon avis, eut plus d'un point de ressemblance avec Massenet. On établirait de curieuses équivalences entre les vers de l'un et la musique de l'autre. Même recherche dans la mélodie, même émotion, même fraîcheur d'infatigable jeunesse. Ces rapports dans leur art, dépendaient de ceux de leurs tempéraments. Coppée se montrait aussi gamin que Massenet et, comme chez ce dernier la gaminerie s'éteignait subitement, sans que l'on se rendît compte du motif de la transformation. Deux grisettes s'en émurent un jour dans des conditions amusantes.

Massenet, que sa gloire n'attachait pas au rivage, cédait de temps à autre à l'envie de redevenir l'élève de la villa Médicis, comme Coppée à celle d'évoquer le temps du Quartier latin. Outre leur notoriété, ils avaient à sauvegarder la réputation que possédait l'un, depuis *Marie-Magdeleine*, de ne sacrifier que sur les autels chastes, l'autre de vivre exclusivement aux côtés de sa sœur. Un matin, à Mortefontaine, Massenet débarque avec une employée à la *Belle Jardinière* (rayon des ailes). Il m'aperçoit, se trouble comme s'il me supposait capable de détruire une légende, et me fait promettre de garder le plus profond silence sur son escapade. Je prends le ciel à témoin et installe le couple dans une chambre de l'*Auberge des Artistes*, à côté de la mienne. Le soir, je

surveillais les archers (car on tire encore à l'arc dans le Valois), lorsque je vois venir la diligence sur l'impériale de laquelle trônait Coppée flanqué d'une demoiselle que je sus depuis exercer l'état de fleuriste. J'installe au même hôtel l'auteur des *Humbles*, lequel, confus comme Massenet, m'adresse les mêmes recommandations, et j'attends l'instant où mes deux compères se rencontreront à table. On ne saurait se représenter leur gêne. Inutile d'ajouter que toute présentation avait été inutile. Le premier service a lieu dans le froid. Ils s'animent au second. Au dessert ils oublient les siècles qui les contemplent des hauteurs de Montmeillan, et voilà la musique, la poésie, le commerce et la fleuristerie se livrant à toutes les excentricités imaginables. La glace était rompue.

Le lendemain, à la première heure, Coppée initiait sa compagne aux beautés de Lamartine, tandis que Massenet expliquait à la sienne les formules wagnériennes. Tous deux y mettaient une conviction touchante; le poète et le musicien reprenaient le dessus. Malheureusement, ils en abusèrent si bien que les deux demoiselles, décidées à partager des joies plus compréhensibles, arguèrent de la nécessité de rentrer à Paris pour y retrouver évidemment des amants plus pratiques. Massenet s'empressa d'en rire. Coppée oublia moins vite l'aventure.

Massenet quittait Serpette, lorsque je vis arriver un gaillard déjà ventru, orné d'une moustache énorme, parlant sur un ton de commandement et représentant assez bien le type de Gaulois dont Lumi-

nais et Cormon ont essayé de nous donner une idée. C'était Poupart-Davyl, plus connu sous le nom de Louis Davyl, et qui, chez Tarbé, signa longtemps Pierre Quiroul. Je savais déjà quelques-unes de ses aventures. Imprimeur du Senat, il avait subi une faillite dont, entre parenthèses, il ne se consola jamais, et à la suite de laquelle il se retira dans un couvent de bénédictins, décidé à y finir ses jours. Un mois après, en costume de moine, il entrait au café Anglais, où, à la stupéfaction des habitués, il vidait une bouteille de fine-champagne comme l'eût fait un capucin de Rabelais. Inutile d'ajouter qu'il jetait aux orties son froc avant de l'avoir usé.

Si Davyl donnait une idée des Gaulois précités, il personnifiait aussi le bourreau bienfaisant. Jamais confrère ne fut ni meilleur ni plus rosse. Je prouverais sa bonté en rappelant avec quel dévouement paternel il éleva le fils de Charles Bataille ; avec quel désintéressement il se rendit un jour chez une comédienne célèbre tombée subitement amoureuse d'un homme de lettres, avec quelle éloquence il la supplia d'étouffer un sentiment auquel, vu sa pauvreté, celui qui en était l'objet ne pouvait répondre sans compromettre sa dignité. A cette démarche, Davyl risquait de s'aliéner une femme influente et un ami cher. Il n'avait pas hésité.

Passons au côté rosse.

Quelque temps après, Davyl me proposait d'écrire en collaboration une comédie destinée à Sarah Bernhardt et qu'il intitulait *Mademoiselle Hamlet*. L'idée m'en parut très dramatique. Et puis il contait si bien ! En outre, il venait d'obtenir un gros succès à

la Gaîté avec *Le Gascon*. Nous nous attelons. Le scénario à peu près établi, mon Davyl s'attache des ailes et le voilà parti pour des hauteurs vertigineuses. Je m'efforce de le ramener à la réalité, de l'empêcher de se heurter à des impossibilités théâtrales ; m'apercevant enfin que je joue un rôle rendu délicat par la différence de nos âges, je renonce à poursuivre le travail. Davyl va trouver mon pauvre ami Armand d'Artois, que je viens de conduire à sa dernière demeure et qui, plus audacieux ou plus adroit, fait la pièce. Ils la portent à la Comédie-Française qui la refuse. Comment Davyl expliquera-t-il l'échec? En racontant dans tout Paris qu'il ne faut l'attribuer qu'au manque d'autorité de son collaborateur. Trait d'autant plus vilain que d'Artois avait déjà fait ses preuves, qu'il occupait même dans les lettres une situation supérieure à celle de son associé. J'en fis l'observation à Davyl qui consentit à ne pas m'en vouloir.

Même heureux, il ruait dans les brancards. Je me souviens de son succès à l'Odéon dans *La Maîtresse légitime*. Duquesnel n'avait rien négligé pour que la pièce fût montée avec le soin dont il n'a cessé de donner des preuves durant sa direction. Il y développa tous ses talents d'artiste et de metteur en scène. L'interprétation en fut impeccable. Davyl, ne se montrant pas encore satisfait, cherchait par quelle malice récompenser tant d'efforts, quand, à une des dernières répétitions, tous les artistes sur le plateau, il franchit la scène et, d'une voix tonitruante :

— Duquesnel, on m'a dit du mal de vous.

— Qui donc? interroge Duquesnel justement interloqué.

— *Tout le monde !*

Il se montra plus intraitable encore vis-à-vis d'Ennery. Ayant écrit avec lui une pièce : *L'Amour*, qui tomba, comme, le soir de la première, Deslandes s'efforçait de le réconforter :

— Pas de consolations. Ce qui m'arrive est mérité. *Ça m'apprendra à faire l'amour avec un vieux !*

Ce fut à la sortie de cette représentation que je rencontrai le grand éditeur anglais Mr. Chappell, que j'avais connu à Londres. Nous soupons ensemble. La conversation roule sur Gounod, à la suite des circonstances suivantes.

En 1871, Gounod, de passage à Londres, fit la connaissance de la femme d'un massier de la reine, un nommé Weldon, que je vois encore : haut de six pieds, taillé en hercule, le visage congestionné trahissant un abus exagéré de bière et d'alcool. Bien que dans les cérémonies officielles il dût, vêtu d'écarlate et d'or, précéder la Reine, il ne dégrisait pas, mais, par un prodige d'équilibre demeuré problèmatique pour son entourage, il tenait bon, si bon que Sa Majesté, à cheval sur le protocole, ne s'en aperçut jamais. Gounod souffrait d'un herpès général, peu ragoûtant, paraît-il, à soigner, et nécessitant des attentions spéciales. A quel sentiment céda Mr. Weldon en lui proposant sa maison comme hôpital, je ne saurais le dire. Toujours est-il que Gounod s'y installa pour trois ans. La raison de Gounod est plus facile à expliquer : Mr. Weldon vivait doublé d'une

compagne jolie, intelligente et musicienne. Gounod ne tarda pas à s'amouracher de la dame, qui partagea ou feignit de partager son sentiment. Voilà Mr. Weldon trompé aux yeux de tout Londres, sauf peut-être aux siens.

Cependant, Gounod travaillait à son opéra de *Polyeucte*, et comme il laissait volontiers entendre son embarras relativement au choix d'une Pauline, Mme Weldon ne reculait devant aucun moyen de persuader à son hôte qu'elle représentait la femme rêvée. Gounod s'y laisse prendre, promet le rôle, modèle son héroïne sur son hôtesse. La presse anglaise s'empare du fait, le commente, annonce que la première de *Polyeucte* est réservée à l'Angleterre pour les débuts de Mme Weldon. Le tapage retentit en Amérique où l'on fait au compositeur et à son interprète des propositions splendides. Les choses en sont à ce point, quand un jour, sans crier gare, Gounod quitte Londres, rentre à Paris, tombe dans les bras de Mme Gounod depuis longtemps au courant de l'aventure, et, faisant un geste allant de la tête au nombril :

— Je te reviens entier jusque-là !

Ne pouvant, dans ces *Mémoires*, échelonner les effets d'une anecdote comme s'il s'agissait d'un roman-feuilleton, j'empiéterai sur l'avenir pour la mener jusqu'au bout.

Stupéfaction de Mme Weldon. Elle s'enquiert, court à Paris, cherche à revoir Gounod qui ne veut plus rien entendre. J'étais un des rares Parisiens qu'elle eût connus à Londres. Chappell lui ayant

donné mon adresse, elle m'envoie un mot me priant de lui rendre visite.

En qualité de journaliste, je ne pouvais négliger l'occasion de revoir une personne devenue l'objet des conversations anglaises et françaises. Je la trouve installée dans un petit appartement de la rue du Luxembourg, avec une amie que la légende prétendait être la veuve d'un pendu. Mme Weldon portait les cheveux coupés presque ras, au hasard des ciseaux, *en escalier*, comme disent les soldats. Elle était coiffée d'un chapeau de paille défoncé, crasseux (celui de Gounod quand il composait *Polyeucte*), vêtue d'une robe de moine en laine grise protégée par un tablier bleu de cuisine. Aux pieds, des pantoufles de malade. Telle se présentait Pauline, qui, plus tard, fut aussi Biondina.

Eh bien, sous ce chapeau brillaient des yeux si intelligents, palpitait un petit nez aux narines si roses ; des manches de cette robe sortaient des mains si fines ; dans ces grossières chaussures de laine s'agitaient des pieds si mignons, que je compris une fois de plus qu'on en devint amoureux. Elle me parle de mille choses : de l'ombre de sa nièce qu'elle prétendait revoir tous les soirs, à l'heure du coucher (que devait en penser Gounod ?), du bon Dieu, du méchant Diable ; enfin elle aborde le sujet Gounod, me raconte comment il est descendu chez elle, les soins qu'elle lui a prodigués, l'argent qu'il lui aurait emprunté, puis, s'emportant de plus en plus, au point de m'effrayer :

— Je le tuerai ! s'écrie-t-elle.

Je la supplie de se calmer. J'observe qu'un pareil

aveu suffit pour établir une complicité. Elle bondit, ouvre une malle, en tire une liasse de papiers représentant sa correspondance avec Gounod et me supplie de la parcourir. De la lecture hâtive de ces lettres, je conclus avoir devant moi une créature profondément blessée dans son amour de femme et sa vanité d'artiste. Je la plains. La coquetterie reprenant un instant le dessus, elle convient qu'elle est d'autant plus à plaindre qu'elle en néglige jusqu'aux soins de sa personne. Je lui fais respectueusement observer que si toutes les femmes déçues dans leurs illusions en profitaient pour se déguiser, la moitié du genre humain serait en carnaval. Elle me répond *qu'il lui reste un costume de Turque* et je prends congé.

Mon premier soin fut d'aller trouver Jules Barbier, le prévenir du danger que courait Gounod, lui conseiller de se rendre chez Mme Weldon et de ne rien négliger pour la calmer.

— Impossible de me présenter chez elle ! s'écrie-t-il.

— Lui auriez-vous promis, vous aussi, le rôle de Pauline?

— Ma situation serait moins embarrassante.

Et avec le côté naïf qui caractérisait cet homme dont la bonté égalait le talent :

— Il y a six mois, Gounod s'attardant à Londres dans les bras de cette Calypso dont l'île n'est pourtant pas dénuée, comme Ithaque, de moyens de transport, Mme Gounod me prie de tenter une démarche auprès de Mme Weldon. Je boucle ma malle. Au moment du départ, ma femme témoigne le désir

de m'accompagner. J'y consens. Sur ce, ma fille me fait observer que du moment où j'emmène sa mère, il n'y a aucune raison pour que je ne lui octroie pas la même faveur. Le moyen de s'en défendre? A ce moment surgit Pierre qui me reproche de l'excepter, en termes si touchants et si justes que je ne résiste pas, et nous voilà tous les quatre en route pour Londres. Le lendemain je m'apprête à me rendre chez Mme Weldon, Tavistock House, Tavistock Square. Ma femme, poussée par une curiosité bien naturelle, manifeste son intention de ne point me quitter. Soit! Sur le pas de l'hôtel je trouve ma fille qui me supplie de ne pas lui refuser l'occasion de voir de près la femme qui a failli me créer un rôle dans des conditions si romanesques. Je n'ai jamais su lutter contre ma fille. Nous allions monter en cab, j'aperçois Pierre furieux qu'on l'oublie. Je siffle un second cab. Voilà toute la famille en route.

— Avouez que la présence de la famille rendait la démarche plus délicate?

— Elle pouvait en imposer! Les choses tournèrent autrement. A la vue de ma femme et de mes enfants, Georgina... je veux dire Mme Weldon, nous reçoit à bras ouverts, commande tout ce qui constitue un five o'clock anglais, insiste avec une grâce inimitable pour nous présenter son mari qui arrive et jure qu'il demeurerait inconsolable que nous n'acceptassions pas à dîner. On nous sert un repas pantagruélique. Au moment de sortir, un brouillard à couper au couteau. Les rues sont dangereuses. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, des lits sont préparés...

— Et vous êtes restés chez Mme Weldon...

— Quinze jours! Vous comprenez?...

Cela ne faisait plus aucun doute pour moi. Je n'insiste pas, rentre au journal où m'attendait Mme Weldon.

— Il ne s'agit pas de s'endormir, me dit-elle brusquement. J'ai fait imprimer à Londres ma correspondance avec Gounod. Voici le seul exemplaire qui me reste et que j'ai longtemps confié à M. Henri Lemoine, sans compter le manuscrit actuellement entre les mains de M. Mariott, du *Gaulois*. Si vous voulez arriver bon premier, publiez de suite ce qui vous semblera intéressant pour ma défense. Vous trouverez des renseignements vous permettant de rectifier toutes les abominations que l'on a répandues sur mon compte. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre que notre maison de Tavistock Square avait été payée par Gounod? Lisez la page 76. Vous y trouverez une lettre de mon avoué, précisant la date de l'achat de cet immeuble par mon mari. Elle est du 3 décembre 1870, et c'est le 26 février 1871 que Gounod nous a été présenté. Et elle me souligna ce passage du doigt :

« Reçu par mon mari, comme rentes de septembre 1866 à janvier 1867 : 554,17 4 1/2.

En 1867 : 1.795, 42 1/2.

En 1868 : 2.409, 15 1/2.

En 1869 : 2.056 63 1/2.

En 1870 : 2.430, 28

— Voilà les gens, monsieur, que la clique Gounod prétend n'avoir pas le sou!

Je venais de m'embarquer dans une belle affaire!

A partir de ce moment, Mme Weldon n'a plus qu'une idée fixe : Mariott ne lui rendra jamais son manuscrit.

« 5, rue du Luxembourg.

« Monsieur,

« Je serai chez moi demain à une heure.

« A propos, Gounod sait que le livre imprimé existe.

« En attendant, le grand coup à porter, c'est de me faire rendre mon manuscrit par le *Gaulois*. J'espère demain pouvoir vous montrer combien le *Gaulois* en est responsable et que je crois que je n'aurais qu'à me présenter chez M. Mariott avec un huissier pour me le faire rendre.

« Je me sens sûre de le revoir, mais il me faudra peut-être une semaine.

« Si vous pouviez savoir l'adresse privée de Mariott et que nous puissions nous y rendre de bonne heure, je crois que nous ne sortirions pas de chez lui sans remporter mon trésor.

« Agréez, etc...

« GEORGINA WELDON. »

Je retourne chez Mme Weldon, je cherche à la rassurer en ce qui concernait la probité de Mariott, qui était de mes amis, et celle du *Gaulois* où je collaborais de temps à autre; je lui démontre l'inconvenance qu'il y aurait de ma part à user de pression sur un confrère.

— J'ai son adresse, fait-elle. Il n'est pas à Paris. Il suffirait de se procurer une clef.

Après avoir failli me rendre complice d'un meurtre, elle me proposait un cambriolage!

Je m'esquive, décidé à ne pas me servir d'une correspondance privée. Le lendemain j'apprends qu'elle a regagné Londres. Quinze jours après, nouvelle lettre :

« Tavistock House, Tavistock Square.

« Monsieur,

« J'ai réussi à coffrer un autre Français, M. Anacharsis Ménier, qui me vole depuis cinq mois. L'affaire est dans tous les journaux anglais. L'histoire est un peu parallèle à celle de Gounod. Je nourrissais lui et sa famille depuis deux ans! Je suis mon propre avocat. Je ne prends pas un avoué. Je chante mal en public, mais je *parle bien*. J'espère rouler Gounod en même temps, car il y est un peu mêlé. Je pense que Ménier aura au moins cinq ans de travaux forcés. Gounod en mérite *vingt*. Ménier, dans ce moment-ci, est en prison, sans tabac! Vous verrez que je finirai par gagner la partie contre tout le monde. Je vous préviens de cette affaire car elle fera causer. Rappelez-vous que je ne vois jamais un journal français ici dont les enfants sont à de bonnes écoles en France. Je vais avoir le temps de quêter!

« Que fait Polyeucte? Gounod doit respirer!

« Agréez, etc...

« GEORGINA WELDON. »

Nouvelle lettre encore :

« Tavistock House, Tavistock Square.

« Monsieur,

« Comme il la mettra dans sa poche, publiez donc

la lettre ci-jointe que j'adresse à M. Pierre Véron, du *Charivari.*

« A monsieur le Rédacteur en chef du *Charivari*,
« 34, rue Laffitte.

« Monsieur le Directeur,

« Me serait-il permis d'adresser une petite question, tout à fait humblement, à votre grand *Philosophus?*

« Je le supplie de donner dans votre estimable journal, côte à côte avec ma question, sa réponse ou son très humble avis...

« Pourquoi parler de l'imprudente libéralité de M. Gounod pour une cantatrice anglaise, puisque la libéralité de ce grand compositeur est aussi apocryphe que l'est l'accusation qu'on porte contre lui d'avoir paru résolu à devenir anglais lui-même?

« Est-il donc, en France, considéré d'une imprudente libéralité, celui qui se fait soigner, héberger, aduler, pendant plus de trois ans par un jeune couple qui le traite comme leur enfant, qui donnent toute leur fortune (60.000 francs par an) à pousser sa musique, et si bien qu'il trouve à la fin de ces trois années des éditeurs qui lui payent ses opéras (même sans attendre les résultats d'une première représentation!) cent mille francs. L'imprudente libéralité! Vrai, bien vrai, n'est-ce pas de l'ironie de la part de *Philosophus?* Répondez donc, *Philosophus?*

« A la date du 26 mars 1873, près de deux ans après que M. Gounod s'était installé à Londres, Tavistock House (la propriété de M. Weldon), M. Gounod

écrivait à Mme Gounod une lettre dont il déposait la copie entre les mains de ses amis Weldon, en disant :

« — Au moins quand je mourrai, vous posséderez tout ce que je puis laisser pour prouver que tous les infâmes bruits qu'on fait courir à Paris sont faux !

« Voici la dernière phrase de cette lettre :

« On dit que tu t'es vue dans la nécessité de préserver nos sous contre la rapacité de celle qui ne me donne que des preuves de tendresse et de désintéressement. Tout ce qui est à nous, tu l'as ; tout ce que je gagne en France et à l'étranger, tu le reçois. Je t'ai tout laissé, je ne *nous* ai rien pris.

« La situation quand Mme Gounod nous a quittés était la même.

« M. Gounod est-il libéral?

« M. Gounod est-il imprudent?

« Agréez, etc...

« Georgina Weldon. »

Je priai Mme Weldon de ne plus me tenir au courant de sa correspondance avec mes confrères, je lui retournai son livre et je cessais d'entendre parler d'elle, quand, passant par le Palais-Royal, je lis une affiche annonçant pour le soir une conférence de la susdite au Café Hollandais. J'y vins. Elle tomba sur Gounod, la presse en général, Mariott et moi en particulier. J'en conclus qu'elle était décidément folle.

La justice anglaise ne fut pas de cet avis. Quelques années plus tard elle réveillait ces souvenirs et donnait une nouvelle actualité à Mme Georgina Weldon qui portait décidément une plainte en « diffamation,

rupture de contrats et *sévices personnels.* » Le procès fut scandaleux et la cour du sous-shériff, assistée d'un jury spécial, condamna l'auteur de *Faust* à deux cent cinquante mille francs de dommages-intérêts, plus au payement d'une dette de trente-six mille francs, reconnue par l'honorable A. Lyttleton représentant Gounod devant la cour, pour « logement, pension et services à titre de secrétaire. » Quand ils s'en mêlent, les Anglais n'y vont pas de main morte. Ajoutons que la condamnation n'était pas aussi théorique qu'on pourrait le supposer. Gounod avait de très gros intérêts en Angleterre. Je n'en veux pour preuve que la lettre suivante d'Oscar Comettant, écrite en 1875, et que je retrouve :

« On a trop parlé et l'on parle trop encore dans le monde musical de manuscrits de M. Charles Gounod, retenus à Londres, et que le compositeur pouvait croire à jamais perdus, pour qu'à mon tour je puisse me dispenser de prendre la parole, en ma qualité de dépositaire de ses œuvres.

« Voilà la vérité. Le *détenteur* des manuscrits paraissait très résolu à ne pas s'en dessaisir. Pas plus tard qu'à la date du 18 courant, *il* m'écrivait, en parlant de ces œuvres inédites : « Ni le ciel ni la terre ne me les auraient fait rendre. J'ai failli mourir de chagrin. »

« Depuis plus d'un an, tous les amis du maître, aux efforts desquels je me suis associé, n'ont pour ainsi dire cessé de chercher par tous les moyens possibles à faire rentrer l'auteur de *Faust* en possession de sa propriété musicale, propriété sacrée comme toute propriété intellectuelle, que Turgot considère juste-

ment comme la première, la plus imprescriptible de toutes et dont Lakanal disait déjà en 1793 qu'elle était sans contredit la moins susceptible de contestations. Nous avions beau répéter au détenteur jaloux de ces mille pages de musique inédites que l'auteur est maître de son ouvrage ou que personne dans la société n'est maître de son bien, c'était peine perdue : rien ne faisait, car on ne raisonne pas avec la passion.

« Il y a huit mois environ que Gounod, ayant déjà perdu tout espoir de revoir sa partition de *Polyeucte*, grand opéra en cinq actes, entreprit de la récrire tout entière de mémoire, chant, chœurs et orchestre. Travail prodigieux. Mais on ne brusque pas de la sorte un organe tel que le cerveau et le maître, après cet acte d'héroïque volonté, s'est vu forcé de prendre un repos absolu. Dix mois à refaire ce qui était entièrement terminé! C'est plus que dix mois perdus pour l'Art, ce sont dix mois de souffrance pour le compositeur.

« Le lundi 13 courant, un facteur du chemin de fer apporta chez moi un lourd paquet sur lequel il y avait écrits ces mots avec mon nom et mon adresse : « Effets personnels. » Je déchirai l'enveloppe et je vis apparaître à ma vive satisfaction les manuscrits de Gounod depuis si longtemps désirés. Dans mon extrême joie, je ne voulus pas attendre au lendemain pour aller rendre au compositeur ces enfants perdus de son génie, si heureusement retrouvés. Mais certaines inscriptions qu'il me paraît inutile de reproduire ici, donnaient à cet envoi le caractère d'un fidéicommis. J'étais fidéi-commissaire et je ne pouvais, dans cette situation, rien faire autre chose qu'attendre de nouvelles instructions.

« Après trois jours d'attente, j'écrivis à Londres et je reçus une réponse des plus favorables. On ne m'imposait désormais qu'une condition unique à la restitution des manuscrits : je les remettrais en main propre à leur propriétaire, qui, après les avoir reconnus authentiques et complets, m'en donnerait un reçu. J'écrivis immédiatement à la famille du maître, qui m'apprit « que M. Gounod est encore à la campagne et qu'il reviendra dans quelques jours. »

« Dans quelques jours j'aurai donc la douce joie de restituer à mon excellent et illustre ami ses trésors d'harmonie, extrêmement heureux et un peu fier, je l'avoue, d'avoir été choisi pour mener à bonne fin cette artistique négociation.

« Je ne crois pas être indiscret en donnant le détail de l'harmonieux colis que j'ai reçu comme s'il tombait du ciel :

« 1° La partition entière et toute orchestrée de *Polyeucte*, grand opéra en cinq actes, commencé en 1859, à Morainville ;

« 2° Un cahier relié comprenant les premières idées de cet ouvrage tracées au crayon, et des notes, commencées à Rome, le 6 janvier 1860, relatives à une trilogie sacrée intitulée : *Rédemption ;*

« 3° La première partie (fugue en ré mineur) d'une messe instrumentale à grand orchestre, commencée à *Saint Léonard on Sea*, le mardi 10 mars 1871.

« 4° La partition de *Georges Dandin* dont huit morceaux entièrement terminés ;

« 5° Enfin le livret de *Polyeucte*, qui, on le sait, est de M. Jules Barbier.

« Agréez, etc... »

Je n'ai pas reproduit ce morceau pour donner une idée de la naïveté d'Oscar Comettant et des amis de Gounod, espérant se faire rendre « l'harmonieux manuscrit » en évoquant auprès de Mme Weldon les ombres de Turgot, de Lakanal, dont elle se moquait évidemment comme du Grand Turc, mais pour montrer qu'outre les dommages-intérêts la justice anglaise semblait, en outre, convertir en caution la garde d'un bien précieux.

Que de réflexions le dénouement de l'affaire provoqua chez les amis de Gounod ! Les amants tragiques ne meurent plus, ils plaident. Cupidon a acheté une étude d'huissier et s'il a des ailes, c'est afin que le papier timbré arrive plus vite. Demandeur et défendeur, Weldon, Gounod, attachés jadis ensemble par des guirlandes de roses ! On savait quelle animosité remplaçait leur amour ; on se représentait Mme Weldon plongeant un couteau dans le cœur du bien-aimé ; Gounod affolé par les persécutions de ce crampon britannique l'étranglant entre deux mesures. On voyait encore, connaissant l'un et l'autre, les sachant aussi déraisonnables, Gounod se précipitant aux genoux de son ancienne amie, balbutiant « Georgina ! » avec six bémols à la clef, et Georgina, éprise à nouveau, lui jurant un dévouement éternel sur la tête de son idiot de mari... Mais des huissiers, des shérifs, des amendes, des dommages et intérêts ! La Pauline de *Polyeucte* à la barre ! L'auteur de *Philémon et Baucis* dans le costume de M. Lyttleton, perruqué, rasé, raide, en bois ! *Biondina*, doux et tendre chef-d'œuvre, éclos parmi des baisers donnés et rendus, servant d'accompagnement aux voix aigres

des procéduriers de Red-Lion-Square ! Il y a de gigantesques prosaïsmes !

Passons vite à un autre sujet.

J'ai eu, à deux reprises, l'occasion de voir M. de Maupas.

La première fois, à Dijon, où l'ancien préfet de police conservait de nombreuses relations de parenté. Je ne voudrais pas qu'on m'accusât de littérature, quand je dirai que l'on était en automne, que le soleil se couchait enflammé et que le profil de notre homme se découpait sur un ciel rouge. Je le regardai passer avec émotion. J'étais trop jeune pour que l'aventure du 2 Décembre laissât sur moi une impression sérieuse, mais j'en connaissais les épisodes. M. de Maupas me fit l'effet d'un revenant, de ces revenants des ballades bohémiennes qui, à l'heure où le soleil plonge dans la Moldau, sortent de la brume, traînant par les cheveux les rouges cadavres de leurs victimes. Caressant ses favoris, geste à lui familier, il causait avec un officier. Je m'approchai pour mieux considérer ses traits profondément marqués. L'officier et lui sautèrent dans une voiture. La vision disparut.

Je l'aperçus la seconde fois devant le N° 27 de la rue du Bac, où il habitait. Il était goutteux. Un jeune domestique le traînait dans une voiture. M. de Maupas me parut très vieilli. Ses cheveux et ses favoris tournaient au blanc sans mélange. Il tendit une lettre au domestique et lui dit : « Va la mettre à la poste. » Le domestique la prit, lut l'enveloppe et traversa la rue en murmurant : « Châtillon-sur-Seine », comme si ce

nom évoquait le souvenir du pays natal. M. de Maupas sourit. La commission faite, le domestique poussa la voiture qui suivit le ruisseau que Mme de Staël a rendu historique.

Si l'on m'avait dit depuis que M. de Maupas respirait encore, je ne l'aurais pas cru. Il y a des gens qui identifient tellement une époque, une date, qu'on ne parvient pas à s'imaginer qu'ils puissent y survivre. On jugera donc de ma surprise quand j'appris, chez Dentu, qu'il mettait la dernière main à une étude intitulée *Mémoires sur le Second Empire*, laquelle ne parut, d'ailleurs, que longtemps après. Le hasard m'ayant mis souvent en rapport avec un de ses familiers, je connus bien avant leur publication les *Mémoires* en question, et j'en parlais un jour avec mon excellent ami Bizouard, qui fut longtemps secrétaire à la Préfecture de police, quand il me dit :

— Si tu veux des détails inédits sur le coup d'Etat, détails qui te permettront à l'occasion de réfuter certains faits racontés par Maupas, je puis te mettre en rapports avec le doyen de nos agents de la police secrète, M. L... Il atteint sa quatre-vingt-onzième année, a vu couper la main à un parricide, a servi tous les régimes depuis Louis XVIII, etc, etc. Malgré son âge, il nous envoie encore de temps en temps quelques indications, en échange de sa retraite de deux mille cinq cents francs. Je sais deux moyens de le rendre verbeux : lui offrir quelques verres de kirsch et lui demander des nouvelles d'une petite fille de six ans que le brave homme a recueillie et qu'il aime comme son enfant.

On pense si j'acceptai.

Le lendemain le policier sonnait à ma porte.

— Monsieur, me dit-il, par l'intermédiaire de M. Bizouard, vous avez fait des démarches auprès du préfet pour obtenir l'autorisation de feuilleter les archives de la préfecture. Vous désirez vous éclairer sur le coup d'Etat. Je servais alors le prince Louis et faisais de la contre-police chez le général Changarnier. Veuillez me questionner, j'ai gardé toute ma mémoire.

Il passa la journée avec moi. Quand il me quitta j'écrivis des notes comparatives, d'après la lecture des *Mémoires* de M. de Maupas et les confidences du vieux limier. Je les publie aujourd'hui seulement. Elles pourront être utiles aux historiens de l'avenir.

Dans les six cents pages de ses *Mémoires*, M. de Maupas s'efforce de se dépeindre comme un audacieux, un homme d'attaque auquel revenait indubitablement la mission de diriger le mouvement. Ce n'est pas devant ce mérite que s'inclina le président. La nomination de M. de Maupas à la Préfecture de police dépendit d'un autre motif.

Dans l'esprit du président, Carlier devait conserver la direction de la police. Le prince Louis appréciait beaucoup la fermeté de son caractère, la preuve en est qu'il lui confia de suite son projet de coup d'État. Or il connaissait trop le danger de ces sortes de confidences pour les risquer au hasard. Il lui soumit même tout un plan de conduite, d'après lequel il ne s'agissait pas, comme le prétend M. de Maupas, de trouver une solution à la crise par des moyens légaux, mais d'y remédier par une tentative à main

armée. Deux chapitres de ce programme que j'ai sous les yeux, sont consacrés à la dispersion des forces militaires et aux mesures à prendre avant de décréter l'état de siège. Un troisième a trait à la réorganisation de la Garde nationale; Carlier y est chargé de la surveillance des principaux commandants, de s'assurer s'ils ne sont pas vendus au général Changarnier qui, en effet, embauchait chefs et compagnies entières. En voici le texte :

« 1720. — Surveillez les commandants d'Avelles, de Richemont, Garnier, Floxelles, Laurent et Simon. Faites sur chacun un rapport détaillé que vous me soumettrez. »

Voilà, indiscutablement établi, que Carlier devait demeurer à son poste.

Mais la lutte entre le président et l'Assemblée s'aggravait d'une autre entre ce même président et Changarnier. Tandis que Louis-Bonaparte conspirait contre le Parlement, Changarnier complotait contre Louis Bonaparte. Averti à temps, le prince donna à Carlier l'ordre d'organiser une contre-police, d'entrer dans l'intimité du général, de feindre une trahison, de lui laisser entendre, le moment venu, qu'il pourrait compter sur la Préfecture de police. En même temps, par défiance envers ses plus zélés serviteurs, le prince conseillait un jeu identique à M. Fortoul, lequel surveillait ainsi le Préfet de police et le général. Durant deux mois on se réunit tous les jours chez Changarnier. Étaient présents, entre autres, MM. Guizot, Dupin, Le Flô, questeur de l'Assemblée, Molé, le général Rebillot et notre policier dépêché en éclaireur.

Là ne s'arrêta pas la mission de Carlier. Il existait alors une véritable armée civile appelée la *Société du Dix Décembre*, et recrutée par un nommé Galis, homme véreux, ex-consul de France à Mexico, sous Louis-Philippe, affectant des idées socialistes très arrêtées, et vivant de la naïveté de ses complices. On l'aurait eu à bon marché. Le président préféra lui adresser le vieux général Pyat qui lui proposa de commander gratuitement ses hommes le jour où il faudrait défendre la Constitution. Galis, croyant en l'envoyé présidentiel, comme le général Changarnier croyait en Carlier, lui confia ses ressources, d'où il résultait que si Galis était à vendre, ses partisans convaincus pouvaient passer pour redoutables. Le président s'en émut, et fit incorporer un nommé Henri dans la *Société du Dix Décembre* pour surveiller le général Pyat chez Galis, comme on surveillait Carlier et Fortoul chez Changarnier. Henri trahit son chef et la *Société du Dix Décembre* de condamner Carlier à mort. Le piquant de l'histoire c'est que, pour cette solennité, Galis céda son fauteuil au général Pyat.

Éventé, Carlier ne pouvait plus conserver la Préfecture de police, et ce fut seulement à cause de cela que le prince, d'accord avec lui, se vit dans l'obligation de s'en séparer.

A qui songea le président? A Persigny, qui refusa. Au général Magnan qui préféra rester soldat. Comme, dans l'intervalle, il avait été question de M. de Maupas pour le ministère de l'Intérieur, Persigny, obligé de subir de nouvelles instances, prononça le nom de ce dernier. Le prince haussa les épaules, puis, reve-

nant sur son premier mouvement, fit appeler Carlier et lui demanda ce qu'il en pensait.

— Monseigneur, répondit Carlier, les circonstances font parfois les hommes. Il est possible que M. de Maupas trouve un caractère dans celles qui se préparent. Aussi bien, le danger est mince, la Préfecture sera gardée par des hommes dévoués. Faites-lui valoir ces raisons s'il hésitait.

Le prince sourit, manda M. de Maupas, et le prévint de ne plus avoir à compter sur le ministère de l'Intérieur, pour des raisons qu'il improvisa. Finalement, chez le préfet de Toulouse l'envie de parvenir surmontant la crainte du danger, M. de Maupas accepta la police.

Telle est la vérité sur un point jusqu'ici demeuré obscur.

— C'est tout ce que vous connaissez sur Carlier ? demandai-je au vieil agent.

— Non, me répondit-il. Je sais une histoire bien curieuse.

— Racontez-la moi.

Il en était à son cinquième verre de kirsch.

— M. Carlier, dont les bonnes fortunes furent nombreuses, fit, pendant son préfectorat, la connaissance d'une fille Roullié, alors d'une grande beauté. Il lui loua un appartement rue Dauphine, où il prenait ses repas avec la ponctualité d'un fonctionnaire marié. Je la vois encore, avec son admirable prestance, sa figure haute en couleur, et sa chevelure d'un roux vénitien à faire pâmer un peintre. Habituée à donner des surnoms à tout le monde, elle appelait Carlier *Pépo*, et moi *César*. Ce fut elle qui gratifia l'agent par-

ticulier Michaud, tué lors de l'attentat de l'Opéra, du nom de *Pointu* qu'il garda et dont usait l'empereur à son égard. Mais les meilleures choses n'ont qu'un temps. L'amour de Carlier se modifia. Ses visites devinrent moins fréquentes ; bref, la fille Roullié se vit réduite à tenir une maison équivoque, 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, maison montée — entre parenthèses — avec les fonds de la Préfecture de police, et où Carlier, deux ou trois fois par semaine, venait goûter certains plaisirs dont il était friand. Un soir, en pénétrant dans la maison, il se croise avec une jeune fille de seize ans à peine, à l'allure distinguée ; il se renseigne sur son compte auprès de la tenancière qui lui répond que la demoiselle s'appelle Térésa et vient pour rencontrer le prince-président. M. Carlier veille et apprend que la fille Roullié entretenait un sosie du futur empereur pour rehausser la clientèle de sa maison. M. Carlier fait fermer la boîte et compte à la fille Roullié quatre-vingt mille francs, à condition qu'elle quitte immédiatement la France. Elle empoche, feint de partir et entre en relations avec un royaliste militant, le baron L. qui lui propose cent mille francs contre la correspondance de Carlier, décidé à s'en servir pour compromettre les serviteurs de la Présidence. Le lendemain, trois voleurs dévalisaient Térésa. J'étais un de ces trois voleurs. J'ajouterai que dans cette maison du 10 de la rue Notre-Dame-de-Lorette je dressai le plan complet du coup d'Etat, sous la dictée de M. Carlier qui, sérieusement blessé au pouce, ne pouvait pas se servir d'une plume.

L'agent reprit haleine et, continuant :

— L'exploit allait me valoir une augmentation, quand fut nommé M. de Maupas, qui me garda à son service. Huit jours après, on annonce qu'un officier vient de succomber subitement dans une maison de la rue Saint-Augustin, nº 15. Je fais mon enquête. Quelle est ma surprise en tombant encore sur la fille Roullié dont je raconte l'histoire à mon chef. « Eh bien, me dit-il, il faut en finir. Faites-la disparaître pour l'honneur des préfets de police. » Quarante heures se passèrent et on la trouva noyée à la hauteur du pont de Saint-Cloud.

(FIN DE LA PREMIÈRE PÉRIODE)

INDEX DES NOMS CITÉS

TABLE DES MATIÈRES

L. CREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

Duval, Georges
Mémoires d'un parisien